

Mémoires de Monsieur Charles NICOLLEPremière partie
-----ENFANCEms 1-2
790

J'entreprends d'écrire mes souvenirs.

J'ai connu assez de personnes, de milieux, de pays, pour que ces récits puissent offrir quelque intérêt à d'autres yeux. Le lecteur ne saurait douter cependant que c'est surtout pour moi que j'écris.

L'homme qui entre dans le crépuscule aime de se rappeler ses années de lumière. Peut être espère-t-il qu'évoquer jeunesse le ramène. Ce n'est pas toujours œuvre d'un cerveau désabusé, incertain de fournir désormais l'effort nécessaire à la compréhension de demain.

Je n'ai pas abandonné mon labeur de savant. La conquête sur l'inconnu m'occupe ; elle m'attire autant qu'aux jours passés. J'ai toujours aimé l'Histoire. Le fait révolu me paraît un objet digne de méditations et d'étude. Ne pouvant me mêler au monde qui devient muet pour moi, ne pouvant faire toujours du nouveau, imaginer sans cesse, il est naturel que je me replie et que je cherche en moi même.

A quoi bon d'ailleurs s'expliquer ? Mieux vaut commencer ce travail. Qu'hier me soit matière à m'instruire.

on père

Je me souviens

Je me souviens du souhait orgueilleux du vainqueur des Jeux Olympiques : "Très auguste Victoire, sois toujours la compagne de ma vie et ne cesse jamais de me couronner".

Cette phrase que ma jeune ambition osa si souvent, mots ardents (l'ardeur n'est pas vaine), je ne les prononcerai pas ce soir où j'évoque ce qui est accompli. L'obscurité, la solitude m'environnent. Des cœurs qui m'aiment, des cœurs confiants, aucun ne m'assiste. Combien peu ont battu pour moi d'un amour tendre. Le meilleur s'est tu depuis longtemps.

Mon père, c'est ton nom que j'inscris en tête de ce livre. Par toi, j'ai connu l'émouvante tendresse. Sans toi, peut-être eut

elle été l'eau du mirage.

Au lointain sableux du chott, la moindre touffe se hausse. Un lac coule, tremble à ses pieds. Il reflète une image heureuse. Magie qui tente, magie qui fuit. Et, tandis que la forme poursuivie s'effrite, d'autres îles séduisantes, menteuses, se lèvent aux quatre coins de l'illusion. Ainsi des tendresses..... Sans le roc ferme de la tienne, mon père, peut-être n'eus-je connu d'aimantes que mes déceptions.

Je veux ce soir que tu me reprennes sur tes genoux, ma tête proche de ton cher visage. Tu m'embrasseras. Je sentirai contre ma joue la dure caresse de tes favoris gris. Tu me donneras ton bon regard. Je crois que tu le dirigeais sur moi avec une affection particulière. Mes traits te rappelaient tes traits. A mon tour, vieilli, je te retrouve sur mon miroir. Mon pauvre père, que tu me paraissais las et âgé.

C'est que l'aumône de forces qu'un ingrat métier t'aurait laissé, tu la rapportais à ce bureau, afin que tes fils te dépassent. Tu rêvais pour eux, provincial, les talents, le renom, tout ce que Paris, seul, peut donner. Tu rêvais, tu préparais leur destinée. Tu en étais si avide que je crois que, par instants, tu la touchais.

Puisse-tu l'avoir touchée vraiment, toi qui fus notre guide, notre Maître, toi qui portas tes enfants sur tes épaules, toi par qui nous fûmes, Maurice et moi, ce que nous avons été. Ce serait le pire déni de ce monde d'injustices si toi qui ne devais pas vivre assez pour connaître le fruit de ton oeuvre, ton coeur, par avance, ne l'avait goûté.

Très auguste Victoire, pose ta couronne là-bas, où tu sais, sur la colline crayeuse. Ce n'est pas le vivant que tu dois couronner.

Mère, tu m'as appris le devoir.

Matin de Tunis - Rouen.

Les heures courent sous ce climat pressé. Hâtif, le jour se lève. L'air, déjà pesant, frissonne à peine. Par delà les pauvres verdure, précieuses pourtant, les blancheurs de la ville s'illuminent. Bientôt il faudra opposer les volets au vent chaud et l'obscurité à l'impalpable lumière.

Mes yeux retombent sur toi, petite image de ma Ville. Ai-je besoin de ta présence pour me souvenir. Je descends la longue route rocailleuse et voilà que, par une éclaircie, Rouen entier m'apparaît. Vue princière, vue reposante et qui captive. Saint-Ouen, la Cathédrale fondus en masse commune dressent quatre tours dentelées dont deux sont des diadèmes. Toits d'ardoise mouillée. Mousseline

de vapeurs. Colonnes de fumées qui s'étalent. Au lointain, la Seine sortant de la ville opaque, glisse son corps sinueux sous le coude des collines boisées avant de se perdre dans les brumes.

Comment, fils tranquille de ce climat mesuré où tout s'estompe et s'harmonise, me ferais-je jamais aux réalités brutales, haineuses, que le jour, à présent venu, me jette aux yeux ? Et cependant, après vingt cinq ans passés, pourrais-je vivre où ne règne pas la belle despote, la lumière ?

première impression

Je ne connais que la façade de la maison où je suis né. ⁽¹⁾ Une porte, une fenêtre au rez-de-chaussée ; aux deux étages, deux fenêtres ouvertes sur la rue montante et morne. Par la porte, entre-bâillée certains jours, mes yeux de passant ont vu le vestibule, deviné une cour. Je n'ai pas eu la curiosité de visiter ce logis où mon père vint s'établir lorsqu'il commença d'exercer la médecine. J'ai retenu quelques récits des faits qui s'y sont passés et, comme il faut à tout conte un cadre, j'ai bâti un intérieur factice derrière les lignes banales de la façade. Je suis né dans cette maison ⁽¹⁾. Elle ne m'a pas laissé de souvenirs.

C'est dans l'autre, celle de la place ⁽²⁾ que commence pour moi la vie. De l'agitation, des rumeurs. Une bonne me prend sur son bras ; elle court. J'éprouve sans doute une grande peur de tomber puisque je me souviens de cette course. Nous tournons au bout de la place. Et c'est tout. Voici ma plus ancienne impression. On m'a dit, quand je l'ai évoquée chez moi, qu'elle se rapportait à une visite que Napoléon trois fit à Rouen. Ma mère ajoutait les paroles historiques de la bonne "Il faut que le petit, lui aussi, voit l'Empereur." Il est sage de se méfier des explorateurs de souvenirs. Ils y découvrent leurs propres paillettes.

Si j'étais vu, ce que je ne crois pas, je ne me souviens pas de toi, triste monarque aux moustaches cirées, au visage recrépi et peint. Et pourtant, c'est peut-être cette douteuse rencontre, la première de ma vie, qui m'a rendu si pitoyable à ton égard. La haine, la dérision qui en est la plus cruelle lanière ne t'étaient point ménagées aux jours de mon enfance. J'en ai pressenti l'injustice et je te suis resté attaché, non certes pour le génie que tu n'avais pas, non pour tes malencontreuses expériences, mais pour cette bonté de cœur qui t'a rendu si maladroit. C'est peut-être et surtout pour le bien que mon père pensait de toi et parceque j'aimais mon père.

Entrée des Allemands à Rouen

Mais voici que mes souvenirs se pressent et qu'ils s'éclaircissent d'une lumière certaine. Misérable Empereur à la silhouette évoquée, ce sont les fruits de ta lamentable aventure. Je puis dire qu'à présent, je nais.

Une musique inouïe, étrange, que je n'ai reconnue que plus tard et seul, donc une image personnelle, précise, indiscutable : l'aigre sonorité des fifres allemands. Deux colonnes de soldats descendent les rues parallèles sur lesquelles s'ouvre notre place. Un groupe se détache de l'une d'elles. Il s'allonge, s'aligne, s'immobilise, noir, poudreux, hostile. Je suis, d'une fenêtre du second étage, la manœuvre intrusive. Les officiers parcourent les rangs ; ils donnent des ordres d'une voix âcre. Le ruban se fragmente. On voit ses vingt tronçons marcher vers les portes des maisons. L'un est devant la nôtre. On ouvre. Ma mère, la bonne s'affairent. Mon père est à ses malades, absent. Il nous est tombé dix prussiens à loger. Ce ne sont pas, semble-t-il, gens bien difficiles. On les parque dans l'unique pièce de la petite maison, au fond de la cour, rue de Montbret. Nous gardons la maison de la place.

La veille, dans l'agitation où mettait l'annonce de l'invasion, j'ai vu mon père démonter de vieilles armes, souvenir de la collection de son père, Edouard Nicolle, l'armurier. On les a dissimulées dans des coins, inaccessibles au contrôle des vainqueurs. La fidèle domestique d'un cousin, Marie Maig, est venue chercher les armes vulgaires réquisitionnées par l'Hôtel de Ville comme gage de la soumission des habitants. Nous avons été en prendre d'autres chez mon cousin, sur le quai. Nous les portons, elle bonapartiste et indignée, moi bien empêtré de ma charge. Un inconnu surgit, nous les arrache. Je vois encore le bout de rue, longtemps échappé au cordeau de l'alignement, où je subis cette heureuse défaite.

Tante Virginie

Ce n'était pas la première qu'on m'ait valu cette guerre. En juillet 1870, alors que la paix tremblait entre les mains de ses bourreaux, j'étais parti avec ma mère pour Bayeux où se mourait la tante qui l'avait élevée, la tante Virginie, ma marraine. Voyage oppressant qu'interrompt un accident de chemin de fer.

Au sortir du tunnel de Mesnil Mauger, les voitures de tête, chargées d'armes et de munitions que le train conduisait à Cherbourg, déraillèrent. Je me revois durant les heures d'attente, sur le talus. Je me revois surtout dans notre wagon resté debout, avec mon jeu favori de belles images coloriées de militaires. Avec précaution, je suis, des oiseaux, les contours. Unité par unité, ma troupe s'aligne sur la banquette en bel ordre, en parade. Une petite fille volontaire s'en empare ; elle les bouscule et les jette par la portière. Comme tant de généraux je demeure seul de mes troupes.

Je revois, au soir du même jour, l'arrivée lugubre dans Bayeux ; mon grand père qui parlait si peu, renforcé dans son silence ; la maison où l'on devait chuchoter ; un petit camarade qui m'apporte de la boulangerie paternelle des pâtons dont nous faisions des bonshommes et des monstres. Puis le petit port de

de pêcheurs (1), toujours cher à mon âme ; l'escalier descendant tout droit sur la rue. Je m'y tiens assis. On m'avait éloigné aux heures de l'agonie. Je ne me souviens ni de la mort de ma tante ni de ma tante. Mais depuis, tous les soirs, agenouillé devant mon lit, j'ai, sous la dictée de ma mère, prononcé le nom de ma tante Virginie.

Sous le joug

De nouveau, c'est le jour de l'invasion. On délibère. Mon frère a été mis en pension au lycée. Ma mère est aux premiers mois d'une grossesse que, naturellement j'ignorerai jusqu'au bout. Les nécessités de sa profession, un plus grand dévouement, une épidémie de variole pire que la guerre, tiennent mon père absent le plus souvent. On sait que quelques quartiers seulement de la ville sont astreints au logement des envahisseurs. Marie Maig revient me prendre. Elle me conduit vers l'un de ces hôtes, chez le meilleur ami de mon père, Monsieur Godefroid. En même temps que nous des soldats s'y présentent. Nous faisons volte-face. Je voici maintenant dans la grande maison du quai chez mon cousin Léonce, un garçon de vingt ans, orphelin, prudemment décampé. Je partage la chambre de Marie Maig, pauvre chambre encombrée, sans fenêtre et qui s'ouvre dans la cuisine. Je partage son lit obscur. Courte captivité dont un nouveau flot d'envahisseurs me délivre.

La marée allemande a tout envahi. Le lycée est licencié. Je retrouve mon frère dans la maison paternelle. Nos hôtes moins nombreux, moins vulgaires se montrent plus exigeants. On doit leur abandonner la maison sauf les pièces de la profession et nos chambres. La famille se réfugie autour du petit poêle en faïence du second étage.

Ce séjour ne m'empêche pas de descendre sur le terrain commun, la cuisine et d'y fréquenter l'ennemi. Voici ma meilleure connaissance, un soldat ordonnance qui obligeamment aide la bonne. Il se nomme Karl. L'officier qu'il sert me rapporte des gâteaux sous sa casquette ; il peste contre la continuation de la guerre. L'ordre qu'il reçoit d'aller combattre les mobiles l'attriste ; il dit « moi Kapout. » Et de Moulineaux dont le canon nous secoue ni Karl ni son maître ne sont revenus.

Une rixe entre de nouveaux hôtes. On requiert le pâtissier de la rue Beauvoisine, Eugi, un suisse qui baragouine l'allemand ; il vient, parlemente, puis va chercher un officier. Celui-ci prononce deux mots nets, sans colère. Merveille de la discipline germanique. Les énergumènes plient bagages. Un autre jour, coup de sonnette autoritaire. Un groupe chamarré réclame mon père toujours absent. Ma mère vient, je descends derrière elle. Nous allons avoir

l'honneur de loger un général. Il faut lui préparer la plus belle pièce. Visite domiciliaire. Le groupe choisit le cabinet de consultation au premier. Ma mère proteste. Je suis indigné et je me tais. Rien à faire. Mon père recevra ses clients à la cave s'il le veut. Le cabinet devient chambre. Il redevient vite cabinet. Je vois mon père s'étendre, habillé, sur le lit du général, puis le lit disparaître. Le général s'est abstenu.

Un soir, de bonne heure, les volets de la salle à manger du rez de chaussée sont poussés. Une traîtresse lampe à huile éclaire la pièce suspecte. Ma curiosité suit la jupe de la bonne. Assis autour de la table, des étrangers qui ne sont pas des soldats alignent des thalers, des pièces françaises, des billets, peut être d'autres choses. Les gestes sont lents, précis, silencieux. La besogne me paraît répugnante. Aux murs les ombres se profilent et se consultent. Ce sont les suiveurs de la guerre.

Mon père, ce matin là, est debout devant la fenêtre ouverte de la chambre ; il tient un journal ; ses traits se contractent, les mots qu'il adresse à ma mère tremblent. J'ai toujours pensé qu'il avait appris, ce jour, la capitulation de Metz. Si cela avait été la nouvelle de l'armistice, sa voix n'aurait pas tremblé.

On est moins accablé. L'avancement de la grossesse de ma mère a libéré la maison de ses hôtes imposés. La nature se réveille. Les platanes de la place reverdissent. Nous recommençons à sortir. Je vois les maisons du quai pavées de drapeaux noirs en protestation d'une visite annoncée de l'empereur allemand.

Un peu plus tard, toujours sur le quai, que le soleil lèche parfois de sa langue tiède, ma mère me conduit au pont suspendu. Deux soldats y montent la garde. Chacun d'eux s'arrête au milieu. Celui de notre côté porte l'uniforme que nous voyons tous les jours. De l'autre qu'on voit, arrêté sous l'arche, on me montre le képi, le pantalon rouge. C'est la patrie qui revient.

Les jours passent. Le flot étranger s'est retiré. Et voici que j'aperçois, sortant du bâtiment voisin, une charrette remplie d'allemands à l'uniforme grossier. Ce sont leurs condamnés de droit commun qu'on renvoie. Des gendarmes en oulotte blanche les escortent. C'est bien la fin.

Non. De Paris viennent des rumeurs et de pestilentiellles légendes. La guerre y a repris. Paris brûle. Des mégères y portent l'incendie : les pétroleuses. C'est la première fois que j'entends le mot pétrole et, longtemps, j'en garde l'horreur. Puis tout se calme. On s'aborde avec soulagement, des sourires. Et la société rouennaise, chaque dimanche, va repaître ses yeux du spectacle de la capitale meurtrie, sanglante, avec l'égoïsme satisfait, délivré de toutes les terreurs et de la pire, la plus coûteuse.

78 ches

Je participe à la joie de la revanche. La poupée de mon frère nouveau-né s'appelle Bismarck. Je la perce; je la vide avec délices, son sang coule qui est du son. Je nomme mon derrière prussien. Nous reconquérons, Maurice et moi, l'appartement ou logea la horde des-pote. Dans un placard défendu, tel le cabinet des femmes de Barbe Bleue, mon frère m'explique que se trouvent des bocaux de fœtus. Il les a vus. Comment les prussiens ont-ils pu respecter ce réduit et ne pas deviner l'aloocl des pièces. Je suis trop bon vainqueur pour ne pas reconnaître une certaine in intelligence aux disparus.

Depuis qu'ils sont rentrés chez eux, je défais les allemands tous les jours.... et je continue à les battre au cours des années qui suivent avec les petits soldats de plomb que Nuremberg vend à notre orgueil de vaincus. La petite boîte coûte dix sous; elle est bourrée de copeaux; mais, sur deux lits de papier, les pimpants militaires s'éveillent. Il y a des français héroïques, des cavaliers archers avec leurs blancs burnous, des soldats en uniforme bleu, souvenirs de la guerre d'Italie, Kaiserliks défaits d'hier que la ~~Germanie~~ nous tend comme appâts. Il y a aussi les allemands roux, barbus, affreux et qui montent plus de cadavres que nos troupes. Je complète leur déconfiture. Sur la table arrondie au rebord protecteur, je dispose mes troupes, je dispose celles de l'ennemi. Je lance mon artillerie, des billes, alternativement de chaque côté. Je suis bon tireur du nôtre, médiocre chez l'adversaire. Les généraux français prudemment placés derrière leurs troupes, connaissent autant de revanches qu'il y a de combats.

Le dimanche, dans la nef de St Ouen, mon imagination grisée par les chants et l'encens, achève ces victoires heureuses et m'y donne une part capitaine. Je bats les prussiens sous les murs de Rouen; je coule leur flottille au large de Port en Bessin. Je suis un guerrier exemplaire; car j'abdique. Mais de combien de lambeaux aux couleurs diverses sur l'atlas, j'ai grossi alors la carte de mon pays.

Je reste cependant attaché au régime déchu. La vue des sous qui circulent et sur lesquels le prisonnier de Wilhelmshoehe porte un grossier casque à pointe m'irrite. Je n'aime pas non plus le refrain que mon frère chantonne, tandis que nous aidons maman à mettre le cidre ou le vin en bouteilles dans la cave. "A deux sous, tout l'paquet - L'père et la mèm' Badingue - Et le p'tit Badinguet."

Longtemps, sur le trajet de Rouen à Bayeux, aux vacances, le pont d'Orival écroulé, qu'un bac supplée, me rappelle la dévastation, suivante durable des guerres.

a mère

A présent, tels des chiens avides de caresses, la meute de mes souvenirs m'assaille. A qui donner la préférence? Comment me

reconnaître dans leurs lignées ? J'ai tout dit jusqu'à présent. Il va falloir faire un choix. Il va falloir mettre de l'ordre et suivre de multiples chaînes au lieu du flot régulier des années.

Mais d'abord

L'heure est hâtive. Le jour pâle, propice aux fantômes. Visite moi, ombre respectée et fière. La flamme allumée par mon père, c'est toi qui l'as nourrie, dirigée. D'un feu qui se fût couronné étourdiment, tu as fait un flambeau vivace. Tu l'as discipliné. Je te dois le meilleur de ce que j'ai accompli ; le soin, la probité de ma tâche et le remords de ce que j'ai manqué. Je ne te dois pas l'enthousiasme, je l'avais ; et ta règle en eût coupé les ailes plutôt qu'admis un mot qui ne fût pas de raison. Je ne te suis redevable d'aucune joie.

Longtemps je t'ai mal comprise. Ta dignité gênait ma tendresse. Tous tes actes, toutes tes pensées me semblaient des devoirs. Pour te connaître, il a fallu le plus grand de nos deuils, la perte de mon père. Maurice déjà parti du foyer, c'est moi qui remplaçai auprès de toi le disparu. Tu faisais confiance à ma raison. De combien tu te trompais, Maman, à me juger sur le dehors. Je suivais L journallement le calendrier du devoir, mes traits en portaient l'uniforme, mais mon âme inquiète bouillonnait et se libérait de toute servitude. Ta loi, ma timidité m'ont retenu au seuil des périls de l'adolescence. Je n'ai secoué aucun des fruits auxquels va l'appétit butineur quand il s'éveille. Tu as refréné mes instincts, tu ne les as pas vaincus. S'il ne s'agissait pas de toi, sainte mère, princesse, et de moi ton disciple, peut-être dirais-je qu'il vaut mieux ne pas trop garder la jeunesse des folies, faites pour elle, et que, tôt ou tard, tout se paie. Je te dois d'avoir conservé intact le plus grand des biens, la santé et, ce même jour où j'écris, de me connaître plus jeune que, lorsqu'en habits de deuil, je te parlais ton langage.

Mais au temps de la bonté de mon père, que tu semblais une rigide déesse, chère Maman. Et pourtant combien tu étais femme, bavarde. Et comme tu contais bien.

L'admirable aventure de Perlicoquet

A vrai dire, je ne ^{me}souviens que d'un conte et je suis à peu près sûr que tu ne connaissais que celui là. Bien tard, il y a peu d'années, j'ai voulu me le rappeler tout entier. Je t'ai demandé de me l'écrire. Sans l'insistance de ta petite fille, je ne l'aurais pas obtenu de toi. Tu jugeais ma demande futile ; peut-être suspectais-tu l'usage que j'en ferais. Je l'ai là de ton élégante écriture aussi fine qu'au jour où tu me le contais, bien pâle ; mais chez toi, l'encre fut toujours une ^{bonne} inusable, ^{course} délayée par l'apport incessant de l'eau.

Tu tenais Perlicoquet de ta tante. Nous allons la relire ensemble, puis je la recopierai.

Histoire plus ou moins exacte de Perlicoquet (1)

Perlicoquet frappe à ma porte.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet.
- Qu'est ce qu'il veut Perlicoquet ?
- Il voudrait que vous lui gardiez trois petits grains d'avoine pendant qu'il sera à l'école.
- C'est bien facile. Mets les là.

Perlicoquet revient de l'école.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet. Il vient chercher ses trois petits grains d'avoine.
- Ah ! mon pauvre Perlicoquet, il est arrivé un grand malheur. La poule a mangé les trois grains d'avoine.
- Ah ! Je vous en ferai tant coûter(2). Je vous en ferai tant coûter.
- Eh bien ! ne m'en fais pas tant coûter. Prends la poule.
- Qu'est ce que je vais faire de la poule pendant que je serai à l'école ! Je vais la donner à garder (3)
- Pan. Pan. Pan
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet. Il voudrait que vous lui gardiez sa poule pendant qu'il ira à l'école.
- C'est bien facile. mets là avec les nôtres jusqu'à ce soir.

Perlicoquet revient le soir.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet. Il vient reprendre sa poule.
- Ah ! mon pauvre Perlicoquet, il est arrivé un grand malheur. Notre cochon l'a mangée.
- Ah ! je vous en ferai tant coûter. Ah ! je vous en ferai tant coûter.
- Ne nous en fais pas tant coûter. Prends le cochon.

Perlicoquet, embarrassé de son cochon, va le mettre en garde (4)

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?

Il est celui du texte ~~est~~ de ma mère.
er ? Gôuter ? ma mère disait coûter comme elle l'a écrit et ce mot
mpréhensible ajoutait l'idée d'un coût à la menace.
at qu'il me souvient cette transition manquait au récit primitif. Les
n'ont pas besoin d'explications rationnelles. Ils les sautent, mon
it s'en serait irrité.
réflexion pour cette transition et pour la suivante.

- C'est Perlicoquet. Il voudrait donner son cochon à garder jusqu'à ce qu'il revienne de l'école.
- Bien. Mets le dans la cour.

Le soir, Perlicoquet revient.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet. Il revient reprendre son cochon.
- Ah ! mon pauvre Perlicoquet, il est arrivé un grand malheur. La vache l'a tué.
- Ah ! je vous en ferai tant coûter. Je vous en ferai tant coûter.
- Ne nous en fais pas tant coûter. Prends la vache.

Perlicoquet emmène la vache. Le lendemain, avant d'aller à l'école, Perlicoquet veut donner sa vache à garder.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet.
- Qu'est ce qu'il veut ?
- Que vous lui gardiez sa vache jusqu'à son retour de l'école.
- Bien. Mets la dans l'étable.

Le soir, Perlicoquet vient chercher sa vache.

- Ah ! mon pauvre Perlicoquet, il est arrivé un grand malheur. La servante, en la menant à l'abreuvoir, l'a noyée.
- Ah ! je vous en ferai tant coûter. Ah ! je vous en ferai tant coûter.
- Ne nous en fais pas tant coûter. Prends la servante.

Perlicoquet prend la servante. Le lendemain, ne voulant pas la laisser à la maison pendant qu'il sera à l'école, il la met dans un sac et va la donner à garder.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet.
- Qu'est ce qu'il veut Perlicoquet ?
- Il voudrait que vous lui gardiez une pouche pendant qu'il va à l'école
- C'est facile. Mets la à terre.

A l'heure de la soupe, la maîtresse demande :

- Qu'est ce qui veut de la soupe ?
- Mé, grand mère.
- Qui t'a ?
- Mé qui suis dans la pouche.
- Ah ! ma pauvre fille. Comment ? Perlicoquet t'a mis dans une pouche ?
- Oui, parce que j'ai noyé sa vache.

Alors la grand mère prend un gros chien et le met dans la pouche.

Perlicoquet revient.

- Pan. Pan. Pan.
- Qu'est ce qui est là ?
- C'est Perlicoquet. Il vient reprendre sa pouche.
- La voilà. Prends là.

Perlicoquet charge le sac sur son dos. Chemin faisant, le chien gratte le dos de Perlicoquet qui ne cesse de dire : "Attendez un peu. Vous allez en coûter." Arrivé chez lui, Perlicoquet élève la pouche. Le chien lui saute à la gorge et l'étrangle.

Et ma mère conclut : Fin tragique de Perlicoquet, en attendant que ma voix, celle de mon frère et, plus tard, celle de mes enfants lui demandent de recommencer le merveilleux, l'inlassable récit.

Il m'a fallu bien des années pour retrouver, dans un recueil rudimentaire de contes, sous le nom que je méprise de Merlicoquet l'aventure approchant du gredin qui enchantera mon enfance. Une grande supériorité des contes d'autrefois est qu'ils ne se targuaient pas de morale. La fin exemplaire de Perlicoquet semble faire exception mais je n'y croyais guère, le personnage renaissait si aisément.

mes lectures

J'ai retrouvé, j'ai reconquis chez ma mère, après sa mort, le livre où elle m'apprit à lire. Je l'ouvre. C'est bien lui. Je le reconnais. Les lettres y vont en diminuant de grandeur de page en page. Isolées d'abord, elles s'assemblent. Mornes et muettes elles prennent peu à peu de la vie. Quelques illustrations s'y glissent, dont l'image est ineffaçable dans ma mémoire, surtout les fourmis enfilées par le lardoire et qui grillent sur un feu, Tony, sans soin, le bel ange gardien et cet écolier digne de louanges, si sage dont le front porte des lauriers, les premiers qui m'aient été offerts.... en exemple. Les récits ne me sont plus aussi familiers. Sans doute les ai-je mal lus. Ce que la bouche épèle, le cerveau ne le reçoit guère. Il me manque aussi l'instrument de l'attention, l'aiguille dont ma mère pointait successivement les lettres, les syllabes. Une aiguille eût été dangereuse et trop courte. Je crois plutôt que c'était une épingle à cheveux, allongée par le redressement de ses branches. Je n'entends plus, en écho, le concert de voix de l'école de la place : B, A, BA, B, E, BE, B, I, BI.

Fermons le livre où j'ai lu, pour la première fois, les noms de Fénelon et de La Fontaine.

Voici mon premier livre de lecture : France et Algérie, titre prophétique. Le meilleur ami de mon père me l'avait donné. Sauf les gravures, je n'en ai rien retenu. Je me souviens d'efforts aussi vains lorsqu'est tombé, un premier janvier, sur mon lit

ms. 18-19-20

36 37 38 39

l'énorme Ile mystérieuse de Jules Verne. Je m'embarrasse dans le premier chapitre glacial. Je n'en sors pas. Je ne puis parvenir à quitter avec le ballon de Smith le sol de l'Amérique. La curiosité de mon frère m'en affranchit. Combien de temps le garde-t-elle ! Lorsque le livre me revint, je le dévorai tout d'une traite. Je savais lire. Avec fougue, insatiable, faisant butin de tout ce qui s'imprime, mes yeux lisent, mon cerveau dévore.

De tous ces livres de mon enfance, Jules Verne et les beaux contes merveilleux compris, le sermonneur Robinson Cruscé ajouté, *ml* qui m'ait autant ravi que le Robinson suisse. Quelle richesse d'émotion j'apportais dans une matière aussi plate. Je revis le jour où me fut révélé le trésor. Deux volumes de chez Mame, deux prix reçus par ma mère quand elle fréquentait la pension de la diaphane Mademoiselle Selles. Je souffre d'une dent. On apprête un bain de pieds pour me faire descendre le sang de la tête. Je consens l'eau bouillante, moi qui hurle d'ordinaire à son contact et je m'attarde dans le bain. Rien n'existe plus pour moi que les travaux de cette famille modèle, vraiment digne de l'attention d'une scrupuleuse Providence : l'arbre-maison ; les voyages en baquet. ~~le père si recommandable, la mère une si pure ménagère, Fritz brave, Jack à peine étourdi, Frantz un si bel enfant et Ernest d'une curiosité si vive. Le savant Ernest, naturellement c'est moi-même. J'en joue le rôle dans les coins de la maison. Je répète les scènes, les morales paroles du livre. Je suis toute la famille, je suis tous les Robinsons tour à tour. Déjà je commence à me créer un Robinson personnel. C'est un être d'une audace extrême et d'une égale prudence.~~

Qui dira jamais l'enchantement où ces livres médiocres jettent les jeunes imaginations ? Ils sont mal venus, souvent sots, veules à force de morale. L'enfant ne comprend rien de leurs leçons. Volontairement il les écarte. Il ne voit que la liberté, le plaisir d'agir, d'être maître ; il revit confortablement les temps héroïques où le même homme connaissait, remplissait tous les métiers, s'attachait à la nature, conquièrait les animaux, enchainait les forces. Demain il sera un bourgeois. La sotte morale négligée ou bien sa menteuse copie prendront leur revanche. Il n'en aura pas moins foulé un temps la terre vierge. Miracle aussi de l'exotisme. Que de mondes dans ces mots nouveaux de plantes et de bêtes ! Que de monde et de sortilèges.

Plus tard au cours de mes voyages dans l'Afrique ingrate, dans l'Amérique luxuriante, j'ai retrouvé, grandiose, mes émotions du Robinson suisse. Je parlerai d'autres lectures. Ne me vieillissons pas trop vite. Je ne suis qu'un tout jeune enfant.

La pension Grandval

Je sais lire, je sais un peu écrire, je commence à calculer. J'ai cinq ans. Les scins de la maison, de mon jeune frère occupent

(11)

ma première maîtresse, ma mère. Et puis n'est il pas temps de s'occuper de ma véritable instruction. On choisit la pension Grandval perdue au bout d'une impasse qui me semble démesurément longue (1), dans le creux d'un vallon proche le tunnel de la voie ferrée. Une porte de bois, le jardin suit, s'allonge. Au fond les deux pièces d'étude et le vestiaire ; un peu plus haut, perchée à gauche, la maison.

Chaque après-midi, ma mère me mène ; c'est la bonne qui me reprend. Je me souviens bien mal de mes maîtres : M. Grandval dont la taille était haute, son adjoint qu'on appelait M. Desbeignets, adaptation gourmande d'un nom sans doute moins appétissant. Lui même était blond, crasseux, pauvrement vêtu et, je ~~vais~~ crois, très doux. Madame Grandval que je ne me rappelle pas préparait pourtant l'essentiel de la journée, le goûter (que nous appelions chez moi la collation) : du pain, une tablette de chocolat au goût amer, le cidre.

Ce qu'était l'enseignement, il m'est difficile de le dire. Il y avait un tableau où j'ai connu le plaisir tout neuf de manier la craie, des cartes de géographie aux murs et des pupitres devant nos bancs. Nous devions bien être une vingtaine d'élèves en deux classes. Je n'étais pas dans les grands dont certains me font grand'peur.

Merveille de l'éducation collective. Je savais lire en entrant (ce n'est pas par orgueil que je le répète) je savais lire, un peu écrire, je connaissais quelques jeux des chiffres. A la sortie après un an, je crois que je ne savais plus écrire ; pour multiplier j'additionnais. J'ignore de qui M. Grandval tenait sa méthode. Si même il la tirait de son génie, je ne lui ai pas fait honneur.

J'avais déjà pour moi ma mémoire, instrument commode, trop commode, car souvent il dispense ses favoris de l'effort et l'effort est nécessaire pour comprendre. Ne sachant plus écrire, je devais être l'objet d'un certain abandon. En tout cas on me tenait à l'écart des exercices difficiles, tels qu'apprendre l'Omelette soufflée ou bien le Papillon et la Fleur de Ratisbonne : Papillon, gentil papillon Il faut croire que la mémoire de mes camarades plus avancés était revêche. Le maître les invite à réciter. Leur langue bredouille, bute, s'arrête. Quelle défaite ! Quel déshonneur ! M. Grandval s'en prend à M. Desbeignets dont les ongles sont longs, les cheveux aussi et qui porte ses ongles dans ses cheveux et fourrage les alentours de son oeil.

Un petit gamin, silencieux à l'ordinaire, timide toujours, lève la main. Il demande à réciter. On s'étonne. Et moi qui ne sais peut être bien lire, qui n'ai pas lu le texte en tout cas, je dis toute la fable que j'ai retenue pour l'avoir entendue anoner :

Impasse Maladrerie

Papillon, gentil papillon... pour finir par j'ai vu le piège, ami,
je ne vois plus la fleur. J'écris tout ce qui m'est resté du fond
de cette vieille servante, ma mémoire.

Si j'ai mal profité des leçons de M. Grandval, j'ai gardé
bien peu de souvenirs des journées où il me les a données. Ceux qui
me reviennent ne se rapportent pas à l'enseignement.

Ma mère m'accompagne ce jour là. Elle porte un vêtement à
passementeries noires qui me paraît admirable de dignité et d'élé-
gance. Je tiens une pendeloque dans ma main ; je la tiens avec
précaution. Si ce plaisir m'est permis, il m'a été recommandé de
ne point arracher le bel ornement. Un instant je lâche ma conquête,
le temps d'acheter chez l'épicier du coin du boulevard quelques
décimètres d'un ~~corde~~^{corde} de réglisse que je sucrai à la pension.
Je rougis fort en donnant mon sou au marchand. Je reçois le noir
macaroni dans un papier, je le mets dans ma poche et, sorti preste-
ment, je reprends le beau penditif.

Je ne suis pas si absorbé que je ne perçoive derrière moi un
pas précautionneux, furtif. Je me retourne. C'est ma mère. Quelle
confusion ! je m'étais emparé d'un joyau étranger. La dame inconnue
et ma mère pareillement vêtues, sourient. Que de rouennaises étaient
élégantes dans ce temps !

Est-ce jour là, est-ce un autre ? J'ai sué mon réglisse en
classe. Le cahier que je tiens est maculé de teintes brunâtres.
M. Grandval s'en empare et dramatiquement s'enquiert si c'est
du sang ou quelque chose de sale. Le sang ne me déplaisait pas.
L'autre supposition ! Je déteste M. Grandval.

Et pourtant, le jour de sa fête est un beau jour. Madame
Grandval paraît dans la classe. Quelle devait être séduisante et
majestueuse ! Je ne pardonne pas à ma mémoire de ne pas m'en offrir
une image apparente. Elle tient entre ses mains deux sacs, em-
plis de confiseries. Empressé, M. Desbaignets s'en saisit. Il les dépose
sur le plancher et M. Grandval lui-même d'un geste inattendu met
le feu à leurs enveloppes légères. Elles brûlent, elles se consomment.
Les bonbons se répandent. Originale largesse ! On ne travaillera
pas ce jour là. Nous voici dans la campagne. C'est ma première
promenade en rangs. Je souffre du fond de la gorge. Le chocolat,
le pain passent difficilement. Le réglisse m'eût adouci. Les aigres
bonbons me brûlent. Je les crache dans l'herbe.

Un soir Marie Maig reparait. Mon frère aîné est rentré du
lycée avec la rougeole. Je coucherais quai du Havre pour éviter la
contagion. Comme au temps des prussiens, mieux encore, je refais
connaissance avec la chambre sans fenêtre au fond de la cuisine et
avec le lit en désordre de Marie Maig. Hospitalité zélée. Précau-
tion inutile. J'ai appris à l'âge de cinq ans ce que je devais
mettre un demi-siècle à vérifier que la rougeole est contagieuse

avant l'éruption. Nous nous retrouvons, les trois frères, couchés dans le grand lit de nos parents ; l'aîné convalescent, les deux autres, yeux injectés, brillants et la peau rouge.

La Nympe du Puits Garbot

J'ai revu plus tard le jardin de la pension Grandval. Le désir de créer une oeuvre utile (1) me poussait à oeuvrer aux portes des bourgeois coossus. C'est une besogne aride. Elle me fut libérale ce jour là. Je n'ai pas reconnu le jardin de mon enfance ; mais j'ai rapporté de la visite un souvenir merveilleux.

L'homme dont nous allions forcer la poche était bien vieux. Assis sur une chaise de métal, il portait sur la tête un canotier, histoire de se persuader qu'il faisait beau, que le temps était chaud et que le jardin se trouvait sis à la campagne. Le campagnard apparent avait une âme de machiniste. Je doute que le frère Sébastien fut plus expert dans son art.

Devant son maître attentif, plié sur lui même, un domestique vissait des pommes, des appareils de formes étranges aux robinets d'un bassin. L'eau jaillissante se divisait en colonnes, en gerbes, en éventails, en vapeurs. Elle façonnait des urnes, des corbeilles, des bouquets. Parfois, la pièce ajoutée tonnait et la belle nappe d'eau l'accompagnait dans sa course. J'y croyais que n'y ai-je vu ?... des monstres, des héros, toute la fantasmagorie des fables et des légendes. Mon imagination a encore embelli le tableau. Ce que la transparence de l'eau, le poudrolement de ses gouttelettes, une tendre vapeur y mettent d'irréel, d'impossible à décrire rendent l'enchantement indéfini.

Je m'en suis souvenu dans l'un de mes livres (2) et j'ai fait de ce rouennais à l'oeil terne un artiste retiré dans un coin du Bessin, architecte sublime, modelant l'eau telle une argile plus subtile.

Comme ceux que notre esprit ramène sans cesse, voici l'un de mes plus beaux souvenirs.

Une autre pension

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; c'est de Maurice. Ce que je rapporte m'a été rapporté. Mais la conteuse, ma mère, était si véridique que j'ai plus de confiance en ses dires qu'en ma mémoire d'enfant.

Maurice ne me ressemblait pas. Autant j'étais doux, timide, silencieux, d'apparence aussi insignifiante que bonasse, autant son intelligence qui naquit brillante, avide, envahissante houspillait de sa curiosité, de ses réflexions tous ceux qu'elle rencontrait. Pour être mieux entendu (questionner) lui fut toujours prétexte à

Le notariat rouennais d'Oissel fondé avec Coton et Halipré.
Les menus Plaisirs de l'ennui.

répondre), mon frère profitait du balcon, des bras qui le soutenaient, saisissait le menton, le nez, la bouche du porteur. C'étaient des exclamations, des jugements pétillants. On se retournait dans la rue pour voir d'où venait la voix. Le porteur était parfois gêné ; car le public rouennais grogne d'avoir ri. A la maison, sans la bonté de mes parents, sans leur admiration serait plus jaste, les fusées se fussent souvent éteintes en fessées.

Un jour vint où il fallut se décider à mettre le prodige en pension afin d'en faire définitivement un grand homme. Cela se passait avant les prussiens. On avait parlé à ma mère d'une pension recommandable, tenue par deux demoiselles dont le nom se prononçait Chène. Le bien qu'on disait de cet établissement aguichait et tourmentait ma mère. Elle jugeait son enfant un prodige ; elle le trouvait souvent insupportable. Comment allait être reçu cet agité dans la pension !

Mademoiselle Chène l'aînée, mise au courant, rassure d'un mot ma mère. La discipline de la maison était telle que les pires caractères s'y assouplissaient en entrant. Jamais de bruit, jamais de scandale ; la paix, l'obéissance, la sagesse exemplaire.

L'enfant fut admis. Pour le reprendre, ma mère se rendit à la pension le premier soir. Mademoiselle Chène l'aînée montrait une figure allongée. Elle poussa Maurice dans les bras de sa maman "je ne crois pas que nous puissions le garder, Madame, fit-elle, bien qu'il semble d'une intelligence remarquable. Il a dissipé toute la classe".

Ce fut l'intelligence qui l'emporta. Elle fit toujours à mon frère son lit jusqu'au jour où la maladie l'y cloua. Maurice suivit le cours de Mesdemoiselles Chène et sortit de leurs mains instruit, tandis que, quittant les Grandval, je revenais diminué du peu que j'avais appris.

Le lycée (le collège de Joyeuse)

Je ne fus pas long à récupérer mes connaissances perdues, même à les enrichir d'autres acquisitions. Un professeur de lycée vint à la maison, M. Coiffier. Il était froid, barbu ; il sentait le vernis et la gomme élastique. J'ai eu longtemps entre les mains un atlas où, sur le revers d'une carte de Judée, on lisait, de l'écriture de mon maître, des noms difficiles tels que Chodor-laomor et d'autres chaldéens et sémitiques.

Remis à flot par les soins diligents de M. Coiffier, je fus conduit au lycée à la rentrée de Pâques 1873. Je passe la porte du collège de Joyeuse, arrête au vestiaire où le père François me montre à quel piton de bois accrocher ma casquette. Je revêts le sarreau noir, confectionné par ma mère. Je suis bien troublé, pas tant par François et ses belles favoris rousses que par tous ces

camarades qui entrent, sortent si à l'aise, s'interpellent, me bousculent.

Mon père me prend par la main. Roulement de tambour, Bruit de cloche. Des rangs se forment ; des fils passent. Mon père me fait signe de me joindre à l'une d'elles ; précisément un petit garçon qui se nomme Toutain et qu'il connaît s'y rend. Je suis le camarade et, sans aucune bravoure, je me mets au dernier rang de la colonne.

Neuvième B Monsieur Morand, Neuvième A Monsieur Belef. Que cette année et demi m'a laissé peu de souvenirs. Je revois pourtant les deux classes, les bancs et ma place. Je retrouve même la figure de Monsieur Belef. Ce n'est pas malin. J'ai sa photographie au milieu du groupe de ses élèves. Sur cette photographie, je me contemple moi même : costume de velours, bas bleus, cheveux longs, la tête inclinée et maussade. J'y vois les figures juvéniles d'amis qui ont certes changé depuis, mais que je reconnais sans peine. Quelques uns sont encore vivants et je les rencontre parfois quand je vais à Rouen : les deux aînés des Delabarre, Henri Dupré, Georges Monflier. D'autres sont disparus au cours des études, dont les deux Bischof, fils d'un professeur de musique, Paul et Emile. Paul était alors mon meilleur ami, le pauvre Emile était sourd, la figure couverte de taches de rousseur. J'avais la pitié annonciatrice d'une même infortune. Je me demande ce que la vie a été pour cet enfant.

En voici deux autres qui, comme moi, avaient fréquenté la pension Grandval, l'un très doux Robert, fils d'un pasteur protestant, l'autre très développé me fait peur. C'est une brute, je le hais, mais je me garde de le lui dire. Un avorton git au pied du groupe. Qu'espéraient les parents de cette larve, en le mettant au milieu du concert de gaillards que nous formions. J'ai retenu le nom de cet insecte. Qu'es tu devenu, petit Aleton !

Sous les efforts diligents de mes maîtres, j'apprends avec ravissement l'histoire, l'histoire sainte dont la connaissance m'a été révélée depuis longtemps sur les beaux cartons illustrés que me montrait ma mère. J'explore le monde sur les cartes. Ma mémoire emmagasine tout : les pays et les capitales, les péninsules, les îles chacune dans leur mer à la file, les chefs-lieux et les sous-préfectures. Certains de ces noms se sont inscrits alors dans ma mémoire d'une façon indélébile. Il est plus simple de réciter par cœur ces noms que de situer les villes qu'ils désignent. Je remplis pourtant les cartes muettes. Longtemps, j'hésite sur l'orientation. Le nord, le sud cela va ; l'un est en haut, l'autre en bas. Mais l'est qui est à droite est-il à ma droite ou à la droite de la carte ?

J'aime le calcul ; mais je n'apprends pas toute entière la table de multiplication. Je ne l'ai jamais sue impertubablement depuis. Pour certaines parties de l'éducation, la mémoire aveugle, mécanique est un instrument utile, un sûr instrument qui ne rouille pas.

M. Morand est un bourreau plaisant. Lorsqu'on parle avec les camarades, qu'on a mal su la leçon, il vous appelle à sa table. Il prend des ciseaux, un papier, puis il vous saisit l'oreille. L'ongle appuie doucement. Sur le papier dont il essuie l'organe, la victime aperçoit une tache rouge. C'est de l'encre. Nous le savons tous. Ce supplice supposé n'en donne pas moins le frisson.

M. Belef est moins fantaisiste. Je crois qu'il s'occupe plus particulièrement de moi. Mon père le connaît et l'invite parfois chez nous.

Aux récréations, je joue peu. Je crains que les balles me blessent ; et puis, je ne sais pas bien lancer. Je les lance le bras levé ; comme une fille. Je parle avec ceux qui ne jouent pas. Je me souviens d'avoir, avec l'un d'eux, exploré gravement un mur, creusé dedans des cavernes, travail que je fus invité à cesser. Qu'y cherchai-je ? De quoi parlai-je ?

Celui qui se formait en moi m'est inconnu. De la timidité, une volonté intérieure qui s'explique mal ; une pâte molle avec un levain d'ambition, c'est tout ce que je me représente à moi-même. Ce n'est pas au lycée que je me forme. Obscurément, lentement, je m'y instruis.

Mes maîtres

Si l'on me demande quels ont été mes maîtres, je réponds : pour la période dont je parle, la timidité et l'ennui ; plus tard l'infirmité. Mes livres, mes professeurs, mes amis, les événements de la vie, mon père même ne viennent qu'après eux.

Je parlerai de la timidité plus tard, de l'infirmité quand elle poindra. Elle ne m'a pas menacé durant tout mon séjour au lycée. A présent, je veux m'expliquer sur l'ennui. Je suis né sociable. Ma timidité fut, peut-être au début, une gêne banale dont, dans un autre milieu, par le jeu naturel des fréquentations, je me serais défait comme un autre. Elle n'eût pas, en tout cas, pesé aussi lourdement, aussi longtemps sur moi.

La journée de mon père

Nous ne fréquentions personne. Mon père, esclave d'une profession dont sa conscience faisait une chaîne, se levait à six heures du matin en tout temps. Il allait faire sa visite au lycée. Nous le voyons vers sept heures au moment où nous nous levions. Il prenait son petit déjeuner avant nous. A huit heures moins le quart (au quart moins de huit heures comme on disait alors à Rouen), nous partions. Externe, je revenais à dix heures ou onze heures. Il allait à son hôpital, puis à ses visites. Onze heures, déjeuner. Mais bientôt, sauf le dimanche et le jeudi, je n'y assiste plus, on m'a mis demi pensionnaire ; Je ne reparaitrai qu'à sept heures du soir.

De midi à une heure, mon père repart terminer sa tournée du matin ou bien il parcourt les journaux : le Nouvelliste de Rouen de Lapierre, le Journal de Rouen de Brière. De une heure à trois heures sa consultation. Les premières années, il nous faut vider la salle à manger à peine le repas terminé pour qu'elle devienne salle d'attente. Dès midi et demie, les clients se pressent et, si mon père est là, pressé lui aussi il ne les fait pas attendre. Un peu plus tard, la construction d'une grande salle à manger qui l'après midi, sert de salle d'attente, l'aménagement de la pièce aux prussiens en cabinet de consultation donnent plus de facilité au service sans augmenter le temps de séjour de mon père auprès des siens.

Sa consultation terminée, il repart en tournée. S'il n'est pas trop occupé, il ira à pied, tandis que le matin il va toujours en voiture. Un cocher, des années le même, sonne à la porte vers sept heures du matin au moment où mon père revenait du lycée. Il demande où il doit le prendre : chez lui ou bien encore à sa sortie de l'hôpital. Mon père voudrait gagner l'hôpital tous les jours à pied pour marcher un peu ; presque toujours le cocher, qui s'est retiré, revient un quart d'heure plus tard prendre son client en voiture.

A la fin de la journée, mon père, s'il a quelque loisir s'attarde rue Beauvoisine à la pharmacie Rose. M. Rose que son métier enchaîne étroitement est un grand bavard. C'est un bavard de beaucoup d'esprit, l'un des fidèles, des bons amis de la famille. Une de ses sœurs, personnage muet, excellente personne, tient la caisse. Les préparateurs, Albert Courageux qui finit après bien des années herboriste, Le plichey qui se mue un jour en English Chemist quartier St Lazare à Paris, Monsieur Homo, le successeur futur, entré tout petit employé, ces préparateurs, les garçons de service ne chôment pas. La pharmacie est une place publique. M. Rose ne quitte pas son mortier, sa balance, ses poudres qu'il met en paquets, les pilules qu'il roule des deux pouces et des deux index, le beurre de cacao qu'il coule dans des cornets, tout ce travail d'épicier méticuleux qui constitue l'exercice du pharmacien.

Parmi les visiteurs, bien des gens de connaissance, des clients de mon père, des confrères. On parle, on donne des nouvelles ; on les habille, on les discute. L'esprit de mon père se détend. Pour lui c'est le salon du coiffeur idéal, le banc des novellistes, la galerie du palais, la salle des dépêches encore à créer des journaux, le club qu'il ne fréquente pas, le café où il ne va jamais. C'est encore là, s'il survient à la maison un client pressé, que la bonne, dépêchée par ma mère, va le prévenir ; et, s'il est parti, c'est là qu'on apprend l'adresse du malade qu'il visite.

Mon père rentre. Je suis à mes devoirs, les années où je suis encore externe. Il n'a pas le temps de s'occuper de moi ; à peine celui de se délasser un moment avant le repas. On dîne à six heures, six heures et quart. A partir du moment où je devenais pensionnaire,

je ne rentre qu'à sept heures dix. Le repas de mes parents est terminé. Je m'assieds auprès de mon père, à sa gauche. La place de ma mère est à sa droite. Quelques mots à ses enfants dont la bouche est plus occupée à manger qu'à répondre. D'ailleurs ma mère et la bonne pressent l'allure du festin. Huit heures au plus tard, on se couche.

De mon lit, dressé d'abord dans leur chambre, éloigné ensuite dans la petite pièce voisine avant mon émigration à l'étage d'en haut, j'entends mon père couché dicter à ma mère qui les recopie sur un registre le nom des consultants, des gens qu'il a visités dans la journée. L'adresse suit l'annonce du nom, si bien qu'involontairement ma mémoire enregistre des tas de vocables accompagnés de noms de rues. J'en retrouve de temps en temps d'égarés dans ma cervelle, chaîne intacte.

Epuisé mon père s'endort. La chambre s'obscurcit. Pas tout à fait. Devant la pendule, sur la cheminée, une veilleuse brûle. Mon père, de son lit, peut suivre la course des aiguilles. Souvent, dans un hiatus de mon sommeil, j'entendais l'appel de la sonnette, le bruit de la fenêtre qui s'ouvre, la voix de ma mère qui répond et, moins distante, l'autre voix. Ma mère assure toujours que mon père n'est pas là. Et la voix de mon père, d'abord chuchotée, prend sa part du colloque. Elle n'est pas satisfaite, mais toujours elle dit que mon père se lève et qu'il vient.

Dur métier qui a vieilli, usé prématurément mon père, qui lui a ôté toute joie, tout plaisir et qui, pour récompense, l'a tué.

Si nous avons notre père à nous, c'est dans le temps si court où, couché, il attend le sommeil. Nous nous asseyons près du lit, Maurice ou moi, et, nos cahiers en main, il refait pour nous notre cours d'histoire naturelle. Ce qui était si sec dans l'enseignement du professeur prend une allure vivante. Le dessin des feuilles n'est plus seulement géométrique, il s'apparente aux motifs d'ornementation ; les feuilles tremblent, les graines sortent de leurs logettes ; les fleurs s'épanouissent ou bien, pétale par pétale, se dépouillent comme au jeu de la marguerite. Les organes des animaux répondent vraiment à leurs fonctions. Ce que nul maître ne sut enseigner de nos temps, l'anatomie comparée éclaire pour nos jeunes esprits les secrets de toute la machine. Comment, le jour de la composition, ne serions nous pas les premiers ! Quel lycéen, sauf nous, ayant à traiter du cœur ou de l'aorte, parlera du dugong, du crocodile, des oiseaux. Lequel parlera du cœur de l'embryon !

Auzon. Le jeudi, le dimanche, la leçon se complète. Mon père tire de l'armoire de son cabinet le bonhomme d'Auzon, l'écorché de carton qui se démonte et qui permet de situer les organes bien à leur place de les toucher. Avant d'être admis moi-même à cet enseignement, je vois les camarades de mon frère, Albert Dupré, Albert Gascard, Lelaye assemblés autour du bonhomme. Eux aussi ont bénéficié des

68-69-70

leçons de mon père et connu dès l'enfance, le mécanisme des êtres.

J'ai écrit que l'ennui fut le premier de mes maîtres. Ce n'est pas ingratitude envers mon père qui fut le meilleur et un maître si grand.

e nui

L'enfant ne vit pas seulement de ce qu'on lui enseigne. J'étais avide de savoir, mais tout autant paresseux. J'aurais aimé des distractions qui ne fussent pas seulement des formes de travail. Le temps que mon père pouvait nous consacrer, il l'employait à nous instruire. Comment nous aurait-il distraits lui auquel le métier ne laissait aucune minute de libre.

Certes, nous avions nos plaisirs. C'étaient des plaisirs étroits, étiquetés, sinistres, tels qu'à m'en souvenir je retrouve pour eux mes rancunes anciennes. Qui dira l'ennui, le pesant ennui de la vie provinciale de cette époque. Une si belle ville, Rouen, qu'il faut bien que des vivants aient construite, embellie, cette cité magique, industrielle, riche, avoir été dans ce temps, être encore, je le sais, un tel désert, un tel tombeau. Mornes les rues. Mornes les gens. Chaque jeudi, chaque dimanche, le même programme. Le père s'il est libre, la mère, les enfants font un peu de toilette; ensemble ils sortent; ensemble ils descendent la rue de la République, longent les boutiques des quais, fermées ce jour là, échantonnent sur la Petite Provence des politesses usagées avec des humains endimanchés qu'accompagnent des gamins consternés et des fillettes sournoises, remontent la rue Jeanne d'Arc pour s'asseoir sur les chaises (tarif 10 centimes) du square Solférino. Concert de la musique d'un des régiments de la garnison. Défense de jouer, on priverait la société rouennaise de l'agrément du concert. Les adultes qui conversent reçoivent les éclairs de regards mécontents. Qui sont-ils ces gens qui ont quelque chose à se dire? Point, à coup sûr, des rouennais. A moins que ce ne soient des critiques ou des reproches. Les scènes d'intérieur, transportées en public, offrent tant de bénéfice pour la malignité qui s'ennuie que la malignité s'en délecte: "Tu sais! cela ne va pas décidément chez les un tel - Je ne suis pas curieux - Dieu sait si j'ai prêté l'oreille - Ils parlaient si fort - Laisse, laisse, je m'en était toujours douté." Délicieuses rapines, joies intéressées dont ne profitent évidemment aucun des membres de la famille Nicole pas plus que M. et Madame Godefin qui sont venus s'asseoir auprès d'eux. Mon père s'il nous a accompagnés nous quitte. Toujours la clientèle. On le retrouvera au dîner.

A table, en effet, on le retrouve, le dimanche chez les Godefin, le jeudi chez nous. Conversation de gens fatigués qui ne sortent pas de leur cercle d'occupation. Mon père par discrétion ne parle jamais médecine ou clientèle. Discrets autant, ma mère, M. Godefin ne l'interrogent pas. Et comme vite les sujets de

conversation usuels se trouvent épuisés, le dîner fini, on se met à jouer. On joue des jeux tranquilles : le petit commerce, le nain jaune. Mon père paie pour ses enfants qui conservent, s'ils ont gagné, les bénéfices. Ma mère nous les fait déposer précieusement dans nos tirelires.

Bien vite, Maurice s'affranchit du supplice du jeu qui distrai la lassitude de notre père. Je lui en veux pour cela. Combien je le comprends et combien je l'admire. De sa bouche tout est accepté, même ces propos osés "Tu t'en vas ? - J'ai à travailler et puis on s'embête de trop ?" Moi, je me tais. J'ai raison. Je souffre peut être moins que mon frère et, si j'ouvrais la bouche, je suis sûr que celle-ci s'exprimerait sans facilité, sans esprit. J'ai peur de faire de la peine à papa. Je sais aussi que ce qui est admis de la part de Maurice ne serait pas toléré de la mienne. Je suis une bonne pâte de garçon, lui un original, un génie. Chacun son rôle.

Il n'y a pas que les concerts et les parties de carte. Il y a les promenades. Ma mère est trop occupée pour nous mener loin. Heureusement, en ce temps dont je parle, la campagne s'insinuait dans Rouen au devant des promeneurs. Nous montons la rue Verte, nous tournons route de Clères. Sur le talus du chemin quelques fleurs discrètes s'offrent en se cachant, aumône de pauvres à des pauvres : des violettes qui n'ont pas de parfum, de la violette de chiens comme on dit, de petites pensées jaunes et, dans les herbages, des concours de primevères. Parfois un cultivateur bourru nous chasse. Nous n'allons jamais bien loin. Ce sont les mêmes talus, les mêmes herbages et la jolie promenade n'est fructueuse qu'au printemps. Aucune conversation ne l'anime. Le même viatique : pain et chocolat tous deux secs. Maurice assez tôt se dispense de la sortie. Nous rentrons.

Il y a comme ^{autre} distraction les après midi des jeudis au magasin de M. Godefin, place Cauchoise. Je n'y ai pas souvent vu d'acheteurs. Mais quelle belle salle de récréation, que dis-je une salle ? Un monde. Le monde. Il est fait de tables allongées sur lesquelles on visse des barreaux, des montants métalliques pour maintenir les pièces empilées de cotonnade. Les pièces sont exilées au long des murs. Les tables vides nous appartiennent, et toutes les mécaniques aussi. Je me vautre dessus, j'imagine... La féerie a vaincu l'ennui ; elle peuple le désert. Je vis, j'habite avec mes lectures. Je les joue. C'est dans ce magasin, sur ces tables que j'ai fait mes premiers voyages, je ne dis pas les plus beaux, mais de bien beaux, d'inimitables. Comme ^{parfum} aromate, l'odeur de colle des rouenneries. On joue aussi à cache cache entre frères, parfois, ô délices, ô péché avec des vauriens inconnus. Dehors sur la place, dans un coin, un tonneau sert d'urinoir. J'ai bien de la peine à me hisser jusqu'à son bord. Un jour, ô terreur, qui n'est pas effacée de ma mémoire, un passant d'une voix rude m'a menacé, si je ne lui céda pas la place, du sécateur. Vraiment le magasin était terre d'aventures.

Je n'ai jamais bien compris à quels travaux se livrait M. Godefin, aidé d'un aimable employé M. Cantel. Tous deux passaient leur temps sur le pas de la porte, M. Godefin fumant sans cesse, souvent en conversation avec un passant. Fort rarement, les pièces sortaient de leur alignement et venaient nous chasser des tables. A cinq heures, M. Godefin et son commis s'enfermaient dans un bureau étroit dont l'atmosphère devenait vite épaisse. C'était l'heure défendue à nos incursions, l'heure secrète, l'heure sacrée de la correspondance. Lorsqu'elle se prolongeait et qu'il me fallait partir, je m'enhardissais à pousser la porte. Je n'ai jamais vu M. Godefin écrire. Il y avait des papiers sur les pupitres, même des papiers à son en-tête et à celui des fabricants de Flers, qu'il représentait. Il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, pour essuyer les plumes qui étaient des plumes d'oie, des gommes pour effacer les bavures de l'encre, des grattoirs. Je me souviens surtout des pains à cacheter. Je chipais les blancs pour les manger. On m'avait persuadé que ceux de couleur étaient vénéneux. Je m'y suis pourtant risqué sans trop d'alarmes.

Flers en ville

Le titre est alléchant, prometteur. C'étaient des cérémonies lugubres. Je n'ai jamais été friand, sauf autrefois, de sucreries. L'ennui qui suintait de partout, gens et locaux, les recommandations reçues et auxquelles j'étais trop peu osé pour ne pas me plier strictement, l'immobilité, l'habit qui me guindait, je n'ose ajouter la gravité des propos (je ne me souviens d'aucun), peut-être trop manger, ces argousins réunis, me jetaient vite dans les bras du sommeil. Lutte désespérante pour un garçon bien élevé et qui voudrait être encore éveillé au dessert. Le dessert vient dans le temps de ma défaite, je mange, je ne goûte pas, j'ai mal au coeur. Un démon me ravit mon seul plaisir.

Une fois sur deux, il me reste assez de conscience pour voir la bonne, notre bonne, pénétrer dans la salle du festin, saluer gauchement tout le monde, s'approcher de mon père, lui remettre un papier. Mon père fait sa figure des nuits où l'on interrompt son sommeil ; il proteste pour la forme, avale une bouchée, jette sa serviette et disparaît. On ne le verra plus qu'au moment où viendra nous chercher la voiture ou bien quand nous serons de retour chez nous. Était-il vraiment peiné de quitter table et convives ! Il tenait peu à la table. Il ne devait guère tenir aux convives. Sa vie, hors les plongées dans la famille et le repos incertain du lit, était dans cette course éternelle et ses escales au chevet des malades. Hors les fatigues grandissantes qu'il en éprouvait, je crois qu'il ne regrettait pas d'être arraché aux délices sur lesquels je m'endormais.

Au salon, ces dames, ces demoiselles quelquefois se mettaient

73-74-75

au piano telles des mannequins, peints d'ennui. On faisait silence. Ma mère jouait avec noblesse. Madame Godefin d'une voix navrée, celle d'Eveline dont elle portait le prénom, pleurait le lac des ondines, son seul savoir. Et galant son mari lui versait les mêmes compliments. Si l'on^{ait} suivi M. Godefin, on aurait chanté à table, chacun à tour de rôle. Les rares fois où il imposa sa volonté, ce fut atroce pour moi, le comique m'envahissait, m'oppressait et je n'osais rire. J'aurais pu faire au moins provision de gaieté. Je n'ai rien retenu de ces débauches, manque de goût pour la musique, sommeil, ennui. L'ennui, ce monstre inassouvi transforme tout en ennui.

L'enfance de ma mère - Bayeux - Mademoiselle Selles

Moins chargée d'occupation, ma mère eût-elle été pour moi un refuge ? En dépit de Perlicquet, je ne le crois pas. Je ne suis pas même assuré qu'elle attachât au beau conte les vertus que je lui découvrais.

Il faut être de ma province brumeuse pour comprendre, pour admettre plutôt car je ne l'ai jamais bien compris qu'on puisse être à la fois froid et tendre. Le cœur de ma mère était excellent ; la raison, l'éducation, le milieu le guindèrent. Comme les personnages de Corneille et de Marivaux son disciple, ma mère cherchait sans cesse chicane à son cœur. L'âme la plus droite, l'être le plus noble que j'aie connu, avec son frère.

Quelle avait pu être l'éducation de ma mère dans sa jeunesse ? J'ai peine à m'en rendre compte. Si Rouen me semblait morne, Bayeux me semblait mort. La société bayennaise m'est apparue, derrière les rideaux des hautes fenêtres de ses maisons du grand siècle, comme tout au moins singulièrement vieille. Il est vrai que j'étais bien jeune. En réalité, elle ne retardait que de la moitié d'un siècle sur Paris et Rouen d'un quart. Ce n'était plus Valognes du temps du chevalier Des Touches, mais des ombres pareilles se profilaient encore sur les murs. Ce n'était pas la province de Balzac, la Touraine est déjà parisienne ; elle est en tout cas française. Bayeux était la Restauration démodée, barbare, souriante pourtant, tandis que Rouen hautaine ne sortait pas encore de l'épouvantable Louis-Philippe.

Participant d'une époque ancienne, ma mère en tenait les qualités. Je suis surpris de la bonne marque de son instruction. Il faut qu'elle ait eu des maîtres, des maîtresses du meilleur goût. J'ai connu les traits de celle dont elle fut particulièrement élève.

Dans un vieil hôtel Louis XIV, derrière des fenêtres vitrées jusqu'au ras du plancher, sans rideaux, se tenait Mademoiselle Selles. Nous allions la voir chaque année, car ma mère gardait

pour elle de la reconnaissance et mon grand père eût, au besoin, obligé sa fille à cette visite de politesse. L'un et l'autre secouraient discrètement la vieille demoiselle. J'ai souvenir que, dans les premiers temps de ma jeunesse, quelques élèves lui étaient encore confiées. Plus tard, c'était le vide. Une misère aristocratique, une misère lettrée, qui se tait et se tasse dans des appartements toujours plus vastes, toujours plus froids. Le visage de Mademoiselle Selles était pâle, allongé, diaphane ; sa main effilée et belle ; sa voix celle d'un ange vieilli. Elle ne se plaignait pas. Elle parlait de nous, d'anciennes élèves ; jamais d'elle. Un mot pour témoigner son obligation des secours qu'elle recevait, un mot qui ne la diminuait pas et qui montrait l'excellence de son cœur. Je sentais qu'elle eût voulu me donner quelque chose, quelque chose de délicat, de précieux et d'unique. N'ayant rien, elle me donnait ses compliments, sa caresse triste de grande dame solitaire.

Avec joie, j'ai lu, dans une monographie sur Bayeux, qu'une demoiselle Catherine Selles y avait autrefois tenu un salon académique, que des poètes fâcheusement locaux lui adressaient les fleurs provinciales de leurs vers, qu'elle-même séduisait les Muses et peut être les Olympiens conquis. Ce jour-là j'ai reporté Mademoiselle Selles, la nôtre, à sa vraie place, dans son vrai siècle. Elle datait du temps de Mgr de Nesmond ; elle était la nièce normande de la Sévigné. Je comprends la belle éducation qu'elle a donnée à ma mère.

le portrait de ma mère par Bellerose

Ma mère avait reçu d'autres leçons, celles de professeurs de Collège. Elle en avait reçu de peinture du grand maître de Bayeux, M. Bellerose.

J'ai contemplé, chaque année, dans la chambre de mon grand-père, le portrait que M. Bellerose avait fait de ma mère au moment de son mariage. N'ayant qu'une fille qu'il perdait, mon grand père désirait en garder une image. Que celle qu'il reçut était à sa convenance ! Droite, en robe de soirée, sans nul détail omis de sa chaste toilette ou des bijoux, ma mère éclairait la pièce du feu forcé de ses yeux bleus, mais avec une distinction, une noblesse dont la grandeur vous saisissent. Pauvre peinture, ressemblance exacte. Monsieur Court (de Rouen) aurait-il fait mieux ?

Je me représente mon grand père, levant les yeux sur ce portrait, dans le silence quotidien de son lever solitaire. J'ignore si les défauts criants qui déjà me désobligeaient l'ont jamais frappé. J'imagine que l'image qu'il ~~fixait~~ se faisait de sa fille, si respectée de lui, ne différait guère de celle que M. Bellerose en avait tracée.

Mon grand père - Vire - L'oncle l'abbé.

78.77

De mes grands parents, je n'ai connu que celui là, Charles Louvrier. Je porte son prénom bien qu'il n'ait pas été mon parrain. Mon frère aîné à qui fut donné par une des rares fantaisies de ma mère, le nom plus brillant de Maurice (est-ce en souvenir du beau guerrier de la Légion thébaine ?) a prétendu parfois un échange illégal qui me blessait.

Mon grand père était né à Vire au pied de la colline du château d'une famille qui donne autant de preuves d'activité que de malchance. Sur les vieux papiers que je possède, à chaque génération du XVIIIe au début de XIXe siècle, les Louvrier montent des entreprises, des moulins à papier, des fabriques de drap et ces entreprises, régulièrement périclitent. Le bon génie de la famille, au temps de la jeunesse de mon grand-père fut l'oncle l'abbé Jean François Louvrier.

L'oncle l'abbé semble bien avoir hérité de l'activité de ses ancêtres, mais y avoir joint un esprit de pondération, d'ordre, un bon sens que les autres n'avaient pas possédé. Il y avait fait de fortes études dans sa province. Au moment où la Révolution éclata, il se trouvait à Paris aux Lazaristes de la rue de Sèvres avec son jeune frère Charles François. Lui même portait je l'ai dit, les prénoms de Jean François comme tous les aînés de la famille depuis plus d'un siècle. Il y eut même deux Jean François à une même génération. Le prénom François surtout fut très tenace dans la famille.

La suppression des ~~ordres~~ rendit la liberté aux deux frères. Tandis que le jeune, seulement novice, abandonnait toute velléité de vie religieuse et regagnait Vire, l'abbé (il était ordonné) suivait le sort de ses collègues. Il faisait le dur voyage de Paris à la mer sur les bateaux et passait en Angleterre. Son instruction lui aurait permis de donner des leçons de français, de latin, de lettre comme firent tant d'ecclésiastiques exilés. Il se serait ainsi créé, comme eux, une existence rechigneuse et mesquine. Brave et pratique, l'abbé Louvrier se fit ébéniste à Londres et il gagna la fortune de la famille. Revenu en France, professeur au collège de Vire, il ne cessa pas d'exercer ses talents. Nous avions tous dans la famille, des meubles, des chambres entières sorties de la main de l'oncle l'abbé. Une des peines de ma vie exotique est de ne pas posséder un de ses ouvrages. Je possède du moins tout ce qui a été sauvé de ses papiers.

Les Louvrier. Les Lechat

J'ai lu, sans rien approfondir, la source de complications que cause à cet excellent homme les soucis d'une famille nombreuse où les cerveaux déséquilibrés ne manquaient sans doute pas. Mon arrière grand-père n'avait pas réussi dans la vie. Son seul succès fut son mariage, un scandale virois puisqu'il alliait à un pauvre

8081-82

diabie de Louvriier une fille de la famille Lechat, connue, bien posée dans la ville.

Les Lechat étaient de père en fils, marchands drapiers. Certains cadets tournaient aux professions libérales. Il y avait eu des Lechat, avocats au Parlement de Paris, revenus plaider en province. Il y avait un docteur Théophile Lechat. Les noms des propriétés, de plus en plus réduites, car la famille s'appauvrisait et la Révolution y mit le coup fatal, donnaient au nom déjà superbe une apparence de noblesse. Il y avait les Lechat du Taillis, comme il y eut, dans une autre branche, les Jubel de Claménil. Il est vrai que les malencontreux Louvriier se pavosaient de noms pareils qui désignaient sans doute le lieu de leurs défaites : Louvriier des Vaux, des Vallées, de Virène, de la Poterie. Je suis sorti des Louvriier sans appendice.

J'ai recueilli sur ces gens quelques anecdotes. Peut être ne valent elles guères d'être publiées. Je les donne par respect pour ceux de qui je les tiens et pour entendre encore leurs voix éteintes. Et puis c'est peut être de ces gens surtout que je procède.

François Jubel de Claménil, avocat au Parlement de Paris, exerçait à Vire. Il venait parfois dans la capitale dont les plaisirs, effleurés par sa jeunesse, continuaient de l'attirer. On s'est toujours tant ennuyé en province. La première visite, le virois la faisait à son ancien camarade, de Beaumont, devenu archevêque de Paris. Le prélat mettait à la disposition de mon arrière grand-oncle, avec une chambre à l'archevêché, son carrosse et ses valets. Il dut cesser ses prévenances. Les maisons à la porte desquelles le carrosse stationnait n'étaient point de celles où l'on doit suspecter la visite d'un archevêque. Les amis de province ont toujours abusé de leurs relations.

Le docteur Théophile Lechat ne se livre jamais à de telles frasques. Il était mélomane. Sa passion pour le violon l'empêchait de s'en détacher. Il emportait l'instrument cheri dans ses tournées chez ses clients. La légende voulait qu'il en jouât dans son carrosse. Qu'est devenu le violon du docteur Théophile Lechat?

Des Lechat du Taillis, il reste les portraits dans la famille. Ce sont des vieillards figiolés et propres. Il faudra que je les fasse photographier. Mon grand père avait coutume de dire que son oncle du Taillis vivait de ses rentes, mais que ses rentes étaient si petites qu'on ne pouvait imaginer comment il en vivait. Je pense qu'un tel miracle trouvait son explication naturelle dans la présence de l'abbé Louvriier à Vire.

Si mon arrière-grand-père avait fait un mariage inespéré ce fut peut être dans le simple domaine moral. S'il touche en plus

33 84

de l'argent, la dot file vite. Les assignats y furent aussi pour quelque chose. On oublie trop l'influence de nos crises financières répétées sur la disparition des meilleurs éléments de la race devant les horsains trafiquants et mercantis. Charles François Louvrier se fit huissier. La richesse ne vint pas pour cela, visiter le ménage. Mon grand-père parlait avec émotion de sa mère. Il plaignait son existence difficile. Il louait son caractère égal et doux. Ce fut, sans doute, en ce temps, avec l'abbé, la plus belle figure de la famille. Son fils montrait une cuillère d'argent criblée de dépressions, dans laquelle, par désœuvrement d'enfant, il avait fait fondre du plomb et, vieillard, il s'accusait encore du tort qu'il avait causé à sa mère.

L'apprentissage de mon grand père

Des trois enfants du ménage, deux quittaient bientôt le foyer familial pour gagner plus librement leur vie, deux demeurèrent à Vire, un garçon Adrien dont je ne saurais rien dire sauf qu'il était le plus jeune et que mon grand père ne s'était jamais consolé de sa perte, la fille Virginie. L'oncle l'abbé adopta la fille.

Basile Louvrier, l'aîné de ceux qui partaient, vint chercher fortune à Rouen. Il était entreprenant, raisonnable. Il trouve sur place un cousin germain fixé avant lui, Richard Louvrier, par merveille, lui aussi, artificier et pondéré. Tous deux sans s'associer s'occupèrent de denrées coloniales. Basile devint riche. Nous le retrouverons plus tard.

Mon grand père s'en fut à Meaux où il apprit le métier d'horloger. Il était à Paris en 1830, 1832. Je sais qu'il habitait une chambre rue des Saints Pères dans le voisinage de la Charité. Un ami l'avait conduit chez Dupuytren et l'autoritaire chirurgien avait laissé dans l'esprit de Charles Louvrier un souvenir puissant. On aurait été mal reçu si l'on avait tenté de dégonfler la ridicule idole. Mon grand père se rappelait du choléra. Il nous peignait les tristes charettes sillonnant de nuit les rues et sur lesquelles on empilait les cadavres des vingt quatre dernières heures. Il peignait aussi les auvergnats porteurs d'eau sans se douter qu'ils portaient de leur pas lourd le choléra à tous les étages.

J'ai entendu de sa bouche des récits concernant les journées de juillet. Charles Louvrier avait pris part (une part sans doute discrète) à l'expédition des parisiens qui chassa le roi de Rambouillet. Il ne cachait pas qu'avec leurs mauvaises armes, les émeutiers eussent été bien facilement anéantis pour peu que les troupes royales aient fait front. Mais l'histoire était écrite. Charles X partit. Il partait à regret, s'attendait (lui seul voyait juste) à être rappelé par son bon peuple. Le hasard de la route le conduisit à Vire où l'on montre encore la maison où il s'attarda avant de s'embarquer à Cherbourg. La duplicité du duo d'Orléans eut beau jeu.

Mon grand père avait gardé pour Louis Philippe, pour Philippe comme il disait, une sympathie où le mépris tenait sa part, celle des milieux ouvriers de l'époque sensibles à l'éducation que les jeunes princes cherchaient dans les lycées et à la simplicité naturelle au faux bonhomme. Mon grand père se rappelait avoir entendu un jour dans une ville, qui peut être était Vire, un des princes qui peut être était Aumale dire à l'un de ses frères dont le cheval faisait un faux pas : " Prends garde. Tu vas te foutre en bas." Epoque facile où un mot familier rendait un prince populaire.

Cette sympathie n'allait pas, je l'ai dit, dans la bouche de mon grand père sans un certain mépris. De toute la famille, c'était avec Basile le seul républicain. En 1848, tous deux se ~~xxxxxxx~~ ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ trouvant réunis à Rouen chez l'aîné, étaient descendus sans s'habiller dans la nuit pour lire la proclamation de la République placardée sur le quai à la lueur des lanternes.

Mon grand père à Bayeux

Mon grand père était venu s'installer horloger à Bayeux rue Saint-Martin. C'est là qu'il se maria avec une jeune fille de la ville, Marguerite Sébue, dont le père était originaire de Maisons sur la route de Port-en-Bessin. Je crois que ce Sébue était huissier. En tout cas il fit de mauvaises affaires et ce côté de la famille causa bien des ennuis à mon grand-père, en plus de pertes d'argent. La femme de ce Sébue, une Bouchard, venait de Givet et, par elle, à mon sang bon normand de ce côté s'est adjoint du sang wallon. Quand je dis bon normand, ce sang devait être teinté de sang breton, Vire est aux confins de la Bretagne et les noms de Louvrier, de Lechat, portent l'artiole et celui de Jubel est breton.

Ma mère naquit après quelques années de mariage. Sa mère mourut quand elle avait cinq ans. Mon grand père ne se remaria pas, gardant au fond du coeur un deuil qui dura toute sa vie et qui contribua à l'ennoblir. Esclave de sa profession, il fit venir près de lui sa soeur Virginie. L'oncle l'abbé était mort, je crois. Ma mère habita avec sa tante dans la petite maison qui borde la rivière d'Hure tout près de la poissonnerie.

Je perds le fil qui m'a conduit dans ces souvenirs puisque ce fil n'est pas de moi et que ceux qui pourraient le retrouver ont disparu. Ce que je sais à présent de la vie de jeune fille de ma mère et de celle de mon grand-père concerne leurs voyages à Rouen.

A part eux, je sais que mon grand père conduisit une fois ma mère à Reims dans la famille de sa femme et que de là ils visitèrent Givet et Bruxelles. Ce fut le seul voyage de ma mère avant qu'elle vint à Tunis. Je sais aussi que Charles Louvrier fut invité par son frère, plus fortuné à l'accompagner dans une expédition lointaine, en Algérie, dans nos possessions comme disait mon grand père. Ce voyage qui devait être surtout une tournée chez les clients de Basile, conduisit les deux frères à Philippeville, à Batna, à Lambèze, à Alger. Là, ils retrouvèrent le beau-père de Basile,

88-89-90

M. Philippe Julienne.

De Lambèze, mon grand père avait rapporté quelques tessons de poteries romaines, qu'il me donna plus tard et que je faisais voir avec orgueil. J'étais loin de penser que Carthage, Douzzo, Gigliti me seraient, un jour, familiers. Il m'est agréable de me dire, africain, que, dans ce pays, mon grand père était déjà venu.

Les voyages de ma mère à Rouen. Son mariage.

Avec l'établissement de Richard et de Basile Louvrier à Rouen, de mon grand père et de sa soeur Virginie à Bayeux, les liens de la famille avec Vire se relâchèrent. Entre les deux groupes, le rouennais, le bayeusain, ils devenaient ~~serres~~ *restent serrés*.

Profond Basile Louvrier, bien que l'aîné, le plus riche avait un respect pour Charles. Il goûtait la simplicité, l'honnêteté intransigeante de son frère, sa raison, son calme alors que lui, très bon, était pétulent, adroit en affaires. Il l'appelait le noble et s'inclinait devant les jugements souvent rudes du cadet: "Nous, disait-il en parlant de lui, nous sommes des petites gens".

Serviable, aimant, médiocrement heureux malgré sa fortune, Basile en toute occasion attirait son frère, sa soeur, sa nièce à Rouen. Il avait épousé une Julienne, créole de la Réunion que ma mère peignait comme aimable, souffrante, toujours enfermée chez elle, volets clos, et qui détestait le climat inhumain de Rouen. Elle devait y mourir poitrinaire, ayant mis au monde un fils, mon cousin Léonce dont il sera abondamment parlé. C'était pour élever le petit Léonce (en réalité, il s'appelait Charles François-Léonce) était un nom d'attente destiné à la seule petite enfance) c'était pour élever Léonce qu'on avait fait venir de Vire une jeune bonne, native de Villedieu les Poêles, déjà employée depuis sept ans dans la famille (chez les Rabot), l'excellente, la digne, la dévouée Marie Maig.

infusion Veuf, enrichi par les affaires, Basile s'était donné l'orgueil d'acheter le café dans lequel se tenaient les assises des négociants de sa ~~société~~, le café Moulin, fameux dans les annales de la bourgeoisie rouennaise et qui porte encore sur son balcon une frise de têtes d'indiens. Et avec le café, la maison. Il avait quitté la rue du Contrat social et s'était retiré au premier étage de cette maison au coin du quai du Havre et du Boulevard Canchoise. Homme robuste, gros mangeur, gros buveur, le propriétaire Basile n'avait qu'à descendre au rez de chaussée pour retrouver son cercle, sa partie, les habitués.

De temps en temps ma mère que conduisait généralement sa tante venait à Rouen. J'imagine que c'était le grand plaisir de sa jeunesse. Elle quittait Bayeux par la diligence, heureuse s'il y avait pour elle et sa tante des places dans le coupé. Il fallait quelques heures pour aller de Bayeux à Caen. Là ces dames retrouvaient des

91-92-93

familles amies, les Hardouin apparentés aux Julienne, les Quadeville (M. Quadeville était horloger).

A Caen commençait la voie ferrée. Ma mère trouvait à Rouen ce que Bayeux ne pouvait lui donner : un monde jeune, gai, des dîners, des réceptions, des promenades. Ce Rouen, celui du fastueux Basile, n'était pas le Rouen morne que j'ai connu. Au sortir de Bayeux, c'était presque l'enchantement d'une capitale. Des amies que ma mère connut dans la maison de son oncle, trois lui furent particulièrement chères : sa cousine Marie Louvrier fille de Richard, une jeune fille qui épousa un médecin de Conches nommé Lebbon et surtout Marie Julienne qui fut son amie préférée.

C'est dans le salon de son oncle que ma mère rencontra mon Père.

a Famille Paternelle

Mon grand père paternel Edouard Nicolle était né à Boissey, petite paroisse supprimée, aujourd'hui hameau de Londinières. Je n'ai connu le site où je perds le fil d'origine de ma famille que l'an passé (1927) grâce à la complaisance de Morax. On suit un long et étroit chemin parallèle à la grande route qui va de Londinières à Envermeu. Rien que de banal. Des cours de pommiers, des herbages, des haies ; ça et là quelques rares maisons rustiques. A gauche en venant de Londinières se montre sur une butte l'église désaffectée. La chaîne qui ferme la porte semble ne protéger qu'une ruine. Comme ornement, un simple linteau sculpté. Le cimetière abandonné est envahi par de hautes herbes. Ses dalles descellées, brisées sont en partie rangées contre le mur. Sur deux d'entre elles, encore en place, j'ai lu deux fois le nom de Nicolle. En contrebas, avant d'arriver à l'église, l'avenue qui conduit au château.

Ce devait être de ce château que mon arrière grand père Louis Nicolle fut garde de chasse. L'état civil lui donne le métier d'herbager ; mais mon père conservait la cloche marquée de fleurs de lys, du pavillon du château où logeait son grand-père. J'ai cette pièce, le plus ancien document de ma famille paternelle.

Louis Nicolle eut deux fils : Edouard mon grand père et Pierre qui fit souche de nombreux enfants parmi lesquels mes ~~neveux~~ cousins australiens.

Edouard Nicolle exerça le métier d'armurier. C'était un homme d'aspect triste et austère. Mon père le peignait sans cesse préoccupé ; mélancolique, voyant l'humanité en noir et craignant par dessus tout les pertes d'argent. Un homme habile dans son métier. Je suis heureux d'avoir eu pour grands parents deux hommes de métiers manuels.

Etabli à Rouen rue Ganterie dans une maison qui fait encore saillie et sur le ventre de laquelle j'ai lu longtemps les mots Nicolle arquebusier, mon grand père se trouvait voisin de Jean

Pantaléon Carlin, luthier, marchand de musique. Il épousa successivement deux de ses filles Félicité puis Virginie Perpétue. Mon père était le dernier enfant de la seconde, le seizième d'Edouard Nicolle. D'une si nombreuse famille il ne devait rester, les premières années passées, que trois enfants : l'ainée du premier lit Madame Hédiard, l'ainée du second ma tante Ernestine qui épousa Jules Rolland, mon parrain et mon père Eugène Edouard.

Les Carlin

Leur nom, leurs prénoms le prouvent, les Carlin étaient d'origine italienne. Je n'ai pu retrouver encore une pièce officielle indiquant le lieu de naissance de mon arrière grand père Jean Pantaléon. Ce que je sais de plus ancien sur lui, pour pièce indiscutable, c'est qu'il se maria en Savoie, alors italienne avec une demoiselle Belley. Mon père, un cousin plus âgé qui succéda à Edouard Nicolle comme armurier et que nous nommions le cousin Lenoir contaient ainsi la vie aventureuse de Jean Pantaléon Carlin. J'ai le document écrit de la main du cousin Lenoir, alors pensionnaire aux Petites Soeurs des Pauvres et que ma mère soutenait.

Jean Pantaléon était né à Turin. Il était neveu de Carlo Bertinazzi, le dernier Arlequin de la Comédie Italienne. Son oncle, dans sa gloire déclinante, l'avait fait venir à Paris. Presqu'aussitôt, l'illustre comédien, chargé d'ans était mort. Deux ans plus tard la Comédie italienne semblait dans la tourmente révolutionnaire. Le jeune Jean Pantaléon dont les occupations ne dépassaient pas sans doute les derniers rangs de l'orchestre, mon grand père s'était trouvé sans ressources. Il s'était engagé. Il avait fait campagne en Belgique. Blessé, il se retira à Fécamp et s'y établit marchand luthier. Plus tard il était venu à Rouen rue Ganterie.

Tout se tient dans ce récit. Il me manque la preuve certaine de la parenté avec Carlo Bertinazzi. L'incendie de l'Hôtel de Ville de Paris a détruit les documents auxquels on aurait pu aisément se reporter. Il faudrait retrouver l'acte de mariage de Jean Pantaléon. Je n'ai pas encore cherché à me le procurer. Je sais que Carlo, l'oncle illustre était né à Turin d'un officier du roi (sans doute comédien) nommé Félix et d'une Marie Gliti. Félicité le nom de la première femme d'Edouard Nicolle rappelle Félix. Le nom de Carlin s'expliquerait par la nécessité où fut le jeune Jean Pantaléon de prendre un état civil. Il aurait emprunté le surnom du grand homme de la famille il Carlino, dans les fastes de la comédie Carlin.

L'ascendance italienne est, en tout cas, hors de doute.

L'enfance de mon père

Mon père est né rue Ganterie au premier étage au dessus du magasin d'Edouard Nicolle. Je ne sais rien de son enfance, à peu près rien de ses fréquentations, de ses lectures. Il n'y avait eu aucun médecin dans la famille avant lui.

Je pense que le goût des études médicales lui est venu de son

9899 100

goût pour les sciences naturelles. Celui-ci était un héritage paternel. Sans doute Edouard Nicolle, né en pleine campagne normande, à la limite du pays de Caux et du pays de Bray, dans cette zone où le calcaire finit et où commence le jurassique, se souvenait-il du cadre de son enfance ! Il avait un jardin dans le haut de Rouen, quelque part en dessous de Bihorel. Je sais qu'il fut des fondateurs de la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure et qu'il en fut président. J'ai deux médailles à son nom qu'il reçut de cette Société dans des expositions.

S'il ne détermine pas le choix de la carrière de son fils, il semble bien qu'il ne l'ait pas contrarié. Depuis quelques années une certaine tension allourdissait les rapports d'Edouard Nicolle et des deux enfants de son second lit. La fille aînée, Madame Hédiard semble bien en avoir été la cause. Elle joua du caractère ombrageux, soupçonneux, timoré de son père pour le mettre en défiance vis à vis de ses autres enfants. Elle accapara plus tard l'héritage. Ce que je dis, c'est par oui dire, par présomption plutôt. C'étaient là des détails fâcheux dont on ne parlait pas devant moi. Je n'ai jamais connu cette tante qui eût, je crois une fille.

Mon père fit ses premières études dans une pension qui occupait l'emplacement du collège de Joyeuse et dont les élèves suivaient les cours du lycée contigu. On y chauffait les bons sujets. Leur entrée au réfectoire, lorsqu'ils avaient remporté les premières places, était accompagnée d'applaudissements. Je ne sais rien de ces années de la vie de mon père. Il rappelait pourtant, outre ces détails, qu'en 1848 il s'était signalé pour avoir demandé qu'on débaptisât le petit pain rouennais le Régence (ou quart de Régence, car le quart pour une fois égale l'entier) et qu'on l'appelât pain républicain. Ce devait être sa seule manifestation en faveur du régime.

Je crois qu'après cette pension, il suivit directement les cours du lycée de Rouen. En tout cas, c'est dans cette pension qu'il connut son ami Lucien Godefin.

^{cette} A l'époque, on pouvait commencer les études de médecine sans être muni des deux baccalauréats. On s'inscrivait comme étudiant pour l'officiat de santé, puis, par suite d'une simple formalité, le bachot passé, on se trouvait élève pour le doctorat. Mon père avait un seul diplôme lorsqu'il entra dans les hôpitaux, il conquist l'autre au cours de ses études qu'il fit entièrement à Rouen. Il fut interne dans les deux hôpitaux. A l'Hôtel-Dieu il eut pour maître Achille Flaubert, le frère de Gustave et Emile Leudet dont il fut le second interne. J'ai continué, chez Leudet, des observations que mon père avait commencées trente ans plus tôt. A l'Hospice général il suivit les services de Blanche le chirurgien et du premier Hélot accoucheur. Il fut l'élève d'Emmanuel Blanche le botaniste avant d'être son collègue.

Mon père venait de s'établir lorsqu'il se maria. Il avait vécu jusque là avec son père, rue du Vert Buisson, dans une maison qui existe toujours, la première à droite en montant et qui, sans doute n'a pas changé depuis ce temps.

J'ai retrouvé les premiers relevés de visites médicales de mon père : visites à deux francs, accouchement : trente francs. la première année ne dépasse pas quelques centaines de francs.

Mariage de mes parents

Ce fut chez Basile Louvrier que mes parents se rencontrèrent. Mon père était filleul d'un M. Rabardy qui tenait une grande maison de denrées coloniales, la maison Rabardy et Col rue de l'Épicerie, à moins que ce ne fut rue du Bac. La maison Rabardy et Col se trouvait en relations avec la maison Basile Louvrier de la rue du Contrat social. Les patrons se fréquentaient.

Mon père ^{par} conduisit quai du Havre par un de ses camarades d'étude, un officier de santé, Leblond qui était fiancé avec Marie, fille de Richard Louvrier, cousin germain de mon grand père. L'exemple de son ami, la séduction de ma mère agirent sur Eugène Nicolle. Avant que Virginie et sa nièce eussent rejoint Bayeux, mon père fit sa demande à Basile. Il faut croire que les qualités de jeune médecin étaient reconnues de mon grand oncle. Il transmit la demande à son frère avec un avis chaleureux.

Charles Louvrier refusa net. Il trouvait sa fille trop jeune. Il avait décidé, dit-il, qu'il ne ~~marierait pas~~ la marierait pas avant 21 ans ; elle n'en avait que vingt ; il n'en démordrait point. Il ne la préviendrait pas même. Peut être, connaissant pour les détestables, les mœurs processifs des gens de sa province, tenait-il à rendre ses comptes de tutelle à sa fille avant d'introduire un inconnu dans la famille.

Mon père fut fidèle à son choix. L'an suivant, ayant revu ma mère, il renouvela sa demande. Il fut agréé.

Le mariage donna lieu cependant à des difficultés entre mes deux grands-pères. Charles Louvrier était la loyauté même, une loyauté plutôt rude. Edouard Nicolle, honnête homme, mais méticuleux se méfiait de tout et de tous, exigeait des engagements, des signatures. La patience de mon aïeul maternel souffrit mille épreuves. Il respectait sa fille, il avait confiance dans son jugement, dans son choix ; mon père lui plaisait ; il passa sur ces contraintes qui coûtaient à son caractère. Un incident faillit tout briser. Edouard Nicolle avait épousé successivement les deux sœurs ; mon père était né du second lit. L'Eglise, moyennant dispense, autorisait les unions entre beau-frère et belle-sœur. A l'époque, la loi française ne les admettait pas. Edouard Nicolle et Virginie Carlin s'en furent se marier à Tournai où la loi belge était accommodante. Il y avait des raisons de presser le mariage. Un enfant

qui ne vécut point naissait peu de mois après la signature. Plus tard la loi française fut réformée. Il y avait, chez mes parents, un gros rouleau de parchemin, scellé d'un vaste cachet de cire blanche, par lequel le Roi-citoyen reconnaissait la validité du mariage contracté en Belgique. Il n'en demeurerait pas moins qu'au moment de sa naissance la situation de mon père était, pour la loi française, indécise.

Toujours empêtré de ses craintes, Edouard Nicolle ne révéla pas le fait au moment de la demande. Les pièces vinrent, révélatrices. Charles Louvrier se fâcha du manque de confiance. Il y eut tension, silences amers. L'affection des fiancés apaisa mon grand père maternel.

Le mariage eut lieu dans l'église Saint-Laurent de Bayeux. Edouard Nicolle y assista ; puis, de retour à Rouen, investi par sa fille aînée, il refusa de voir sa belle-fille. Ma tante Ernestine, que je n'ai guère connue à son avantage, fit preuve, en cette occasion, d'un dévouement véritable pour Eugène. Elle ne craignit pas d'aller voir son père, de lui présenter d'énergiques remontrances. Elle le décida à tenir ses engagements financiers. Le vieil homme ne céda pas sur un point. Ma mère ne fut jamais admise dans la maison de la rue du Vert Buisson. Elle ne revit mon grand père que de la fenêtre près de laquelle elle passait ses après-midi en cousant. Mon père allait faire visite de temps en temps à son père. Aucune relation ne se renoua entre les deux foyers. Je crois pourtant qu'avec le consentement de ma mère, Edouard Nicolle vit ses deux premiers petits-fils. Il mourut peu après ma naissance. Ma mère me conduisait chaque année au 1er janvier sur sa tombe ; je la visitais à chacun de mes voyages à Rouen. Je n'ai gardé aucun souvenir de ce grand-père.

Mon père ramena sa jeune femme à Rouen. Ma mère racontait qu'elle avait conservé avec elle ses bibelots d'enfant, petits ménages de porcelaine fine, menus bijoux (je les ai connus, je les revois). A l'embrassement de Serquigny une de ces pièces tomba de la boîte et se brisa. Elle ne put retenir des larmes "ton père, ajoutait-elle, n'était pas content. Il avait bien raison".

Le jeune ménage s'installa rue du Cordier n° 5 dans la maison étroite, haute de deux étages, où Maurice, puis moi nous sommes nés.

Portraits

J'ai sous les yeux, et c'est un de mes biens les plus chers, les daguéréotypes qui représentent mes parents un peu avant l'époque de leur mariage. Je pense qu'à cette époque ils ne se connaissaient pas. Les épreuves sont de la même maison, Fontaine, à Rouen. Elles sont d'une exécution parfaite.

Mon père que je devais connaître, chauve, lèvres rasées,

407.108.109

favoris pendantes et grises, les traits prématurément usés, montre de longs cheveux, une moustache courte, son bel et large front. Je lui ressemblais très exactement lorsque j'avais le même âge. Depuis tout en témoignant des traits communs, nos faces ont divergé. C'est à mon fils, Pierre Nicolle, qu'aujourd'hui cette image ressemble. Il y a, dans certaines familles, une force extrême de ressemblance. Mon père, l'aîné de nos cousins d'Australie, le frère resté français de celui-ci, une de ses filles, ma tante Ernestine, ma fille, mon fils et moi nous portons une commune effigie qui depuis Louis Nicoll ou sa femme s'est perpétuée à travers cinq générations.

Sur cette image ancienne, le regard de mon père a quelque chose de fixe, presque de dur, que je retrouve dans toutes ses photographies et que, cependant, je n'ai pas connu dans ses yeux caressants et adoucis. Il est assis à la table du photographe, une table couverte d'un tapis somptueux. Pour mieux accuser sa personnalité, il avait apporté, chez le technicien, un crâne et le squelette d'un fœtus. J'ai connu ce petit squelette auquel ont toujours manqué les bras. N'ayant pas de goût pour ces exhibitions professionnelles j'en ai fait don au musée du laboratoire de l'Ecole de médecine. J'ai constaté récemment qu'il était disparu. Par moments, je le regrette. J'ai tort ; il m'empêtrerait. Il est mieux à sa place sur le dagueréotype. Je l'ai dit, cette image est un trésor.

Celle de ma mère la peint telle ^{qu'}elle fut toujours, traits réguliers, maintien digne, mise élégante et simple. Ses yeux bleus ont leur bel éclat, loyal. C'est bien la fille de Charles Louvrier, le noble. La ressemblance avec mon frère Maurice est extrême, avec Maurice au même âge. Aujourd'hui mon frère infirme ressemble de nouveau à sa mère, mais moins à maman vieillie.

Hérédité

Je ne crois pas beaucoup à l'hérédité étroite des caractères. Il y a longtemps que j'ai fait cette découverte que, lorsque nous naissons, nous naissons de parents jeunes le plus souvent, différents de ceux que nous avons connus, différents de ceux dont on nous rapproche. Comment serions nous ce qu'ils n'étaient pas encore eux-mêmes ? Plus qu'individuelle, la ressemblance est souvent familiale. On peut tenir davantage de ses aïeux que de ses parents, être plus semblable à un oncle qu'à un père.

Ces réserves faites, si je m'examine, je me trouve la marque paternelle (j'ai dit que les traits en sont tenaces dans ma famille), les yeux bruns de mon ascendance italienne, la grande taille que seule ma mère eut comme moi dans la famille et qui lui venait de ses ascendants wallons. Ses traits à elle étaient ceux des ~~paternels~~ ^{Sobire}.

Je reconnais en moi la sensibilité, le besoin de tendresse qu'avait mon père. Je crois que ce que j'ai de gaieté, de sociabilité vient de lui, ma fantaisie de l'origine italienne. Le meilleur de moi, le sérieux, le goût de la sobriété, de la discipline me

viennent de ma mère et de Charles Louvrier. Mon regret est de ne pas leur avoir été plus semblable. Je regrette aussi qu'ils aient été si peu tendres. J'aurais tendance à chercher de leur côté l'intelligence, l'originalité, ce feu dont, Maurice et moi, nous avons brûlé. Il m'est difficile de me représenter ce que fut, en esprit, mon père. Maman avait plus de volonté. Elle était intelligente, d'une haute et vive intelligence. L'était-elle plus que lui ? Mon cousin australien, Eugène Dominique Nicolle, fut un esprit original, un inventeur, une manière de génie. J'en reparlerai plus tard. C'est peut-être du côté paternel que nous sont venus nos dons les plus brillants. Nous tenons, Maurice et moi, de ma mère les plus solides. Pour être complet il faut y joindre chez lui, inexprimée dans son œuvre toute rationnelle, d'une sécheresse presque schématique, éclatante dans ses paroles, chez moi plus scellée en apparence, dès que je pense ou j'écris plus réelle, l'imagination italienne. Des normands tempèrent toujours la fantaisie de raison.

Ma mère

Ma mère eut condamné cette fantaisie. Elle nous a fait une jeunesse non pas triste mais sans joie. J'ai dit la lourdeur de la vie provinciale, l'ennui délétère sortant des pavés de Rouen, épais gluant comme sa boue, la tristesse éternelle du ciel. Peut-être nous serions développés, peut-être aurions nous montré des fleurs capricieuses sur cette terre de désolation. Ma mère a fait de notre enfance un devoir, non une tâche morose, rechignée, mais une tâche pareille à celle qu'un religieux accomplit dans sa retraite volontaire. Maman était profondément religieuse, point bigote. Elle n'a pu se défendre tout à fait de l'atteinte de la bigoterie dans sa vieillesse. Elle était alors toute religion dans sa conduite. Les normands étaient faits pour le joug protestant. La plupart des français de même. Ce fut un grand malheur sans doute pour notre pays, pour les réformés comme pour les orthodoxes que la France n'ait pas adhéré à la religion nouvelle. Une conversion générale l'eût rendue moins étroite, moins orgueilleuse, moins revêche. Minorité opprimée, lâchement persécutée, le protestisme français la figea, il prit une bassesse pédante et revêche. Le salut nous est venu du bon sens de la nation, de l'esprit libéral du roi Henri et de la réformation des jésuites. Autrement nous aurions versé dans l'idolâtrie sans goût et mercantile. Le protestisme étouffé se mua en jansénisme. On eût bien étonné ma mère en lui démontrant qu'elle était janséniste. Elle l'était par sa discipline rigide et pourtant humaine comme les Messieurs de Port Royal. Pascal habita Rouen.

Ma mère nous traita dès l'enfance en grandes personnes, raisonnables et conscientes. J'ai vu, au cours d'un de mes premiers voyages, sortir du lit-armoire d'une auberge bretonne une demi douzaine d'enfants. Ils parurent l'un après l'autre, porteurs du même costume. C'étaient tous des filles sauf peut-être les derniers marmots. Leurs traits sans expression ne décelaient aucune différence d'âge. C'étaient comme des échantillons de diverses tailles d'un même modèle. Nous avons été un peu mela dans notre enfance. Pas entièrement il n'est pas esprit captif qui porte de façon uniforme ses chaînes. Et puis notre mère n'avait rien d'un geolier. Le logis se paraît de fleurs décentes.

Peut être que j'exagère le tableau, que j'ai mal compris, que ma timidité, une cervelle épaisse, le goût instinctif de la discipline me faisaient l'esprit morose. Le résultat n'en fut pas moins pour moi un redoublement de l'ennui. Aux loisirs fastidieux de la maison, aux promenades rituelles, aux figures sans relief de nos connaissances, je préférerais le lycée, les courts espaces où l'on s'agitait, les professeurs débonnaires, ce monde fait à la mesure de mon âge et dont j'appréciais déjà le comique. Je suis un des rares enfants qui ont aimé leur lycée. Mon esprit y trouvait la fantaisie de ses aises. Il est vrai que je n'étais pas pensionnaire.

Eloges de ma mère

Je m'en veux de ce que je viens d'écrire sur toi, la plus digne des femmes, une Sainte, ma mère. Cette vie de devoir nous a communiqué quelque chose de ton âme ; elle a été notre force, notre refuge, notre religion (la religion écartée à ta grande douleur). Par toi, nous avons reçu, Maurice et moi, cette marque qui eût fait de nous, en un autre siècle, des confesseurs, sinon des martyrs (je doute, même en un autre siècle, que j'eusse eu le goût de la souffrance). Le de virus illustribus, les grands hommes de Plutarque, ton éloquence Corneille, ont parfait l'ouvrage. Nous avons reçu la préparation à la vie que nous devions entreprendre. Si nous avons fait quelque chose ; si, au soir de ma vie, je me dis que cette vie n'a été ni vulgaire ni inutile, reportant le mérite de la noble ambition à mon père, je serais injuste, ingrat de ne pas t'attribuer tout le reste. Tu nous as forgé les caractères qu'il fallait, transmis ta volonté tenace. Tu ne pouvais nous enlever le doute. La pureté dont tu as su prolonger pour nous la contrainte plus avant dans les ans que chez nos camarades nous a sauvé du péril des fréquentations malsaines et des maladies. Nous avons payé ces biens, cette puissance de notre joie. Tout se paie. Que me resterait-il de cette joie ? Plus heureux que ton fils aîné que vous aviez, mon père et toi, désigné, voulu pour cette oeuvre, j'ai le sentiment de l'avoir accomplie. C'est moi, ouvrier incomplet, bien souvent critiquable que la destinée a choisi pour être le maître de l'action dans la famille. Ton enseignement n'a pas été vain. Tu as eu raison, Maman. Je te bénis et je te loue. Je ne me plaindrai pas. Si je puis aujourd'hui regarder sans trop de honte le passé, triomphez d'une odieuse infirmité aux yeux des hommes, me croire encore jeune, agir, projeter, c'est à toi que je le dois. Que ta noble figure n'ait pas à pâtir des détails misérables qu'il me faut encore rappeler.

Les fruits qu'on ne consomme qu'avariés

Ce n'est pas toi, ma mère, c'est ton père que je revois, ton père dont tu fus la fille respectueuse et l'image. Nous revoici à table dans la petite salle à manger de la rue Saint-Martin à Bayeux. La pièce est basse et obscure. Sur la cheminée, la pendule où une divinité dorée tient une flèche d'or. Autour d'elle les

portraits qui pâlisent de mon père; de ma mère et de leurs enfants. Dissimulant le foyer une laide peinture mais qui représente assez fidèlement les mornes collines africaines. Chaque fois que je fais le tour de Tunis, je revois la pauvre toile. Un poêle de faïence où s'étagent quatre volumes du Magasin pittoresque, seule pâture offerte à mes fringales de lecteur, mais que j'ai lus, relus chaque année au point que j'en ai la tête farcie. Combien de mes désirs de connaître viennent de là. Je les ai ces Magasins pittoresques; mais je ne les lis plus; j'aurais peur qu'ils ne m'apprennent plus rien.

On entend les tourterelles de la cour de la modiste logée sur le devant de la rue. Par instants, le ridicule carillon de la cathédrale jette dans le silence pudique de la ville provinciale ses notes inattendues d'opérette.

Mon grand père ne prend pas chez lui ses repas. Il a sa pension à l'hôtel du Lion d'or chez Lecontour. Au moment des vacances, lorsque nous venons, il organise pour un temps sa maison. La vieille Louise, sa locataire, pâle silhouette, prépare les aliments. Elle est si fragile qu'elle ne parviendrait pas à suffire à la tâche si ma mère ne lui apportait son concours et celui de la bonne amantée de Rouen. Je retrouve le goût que j'aime du pain brisé que nous nommons le pain de Bayeux.

Mon grand père possède rue des Bouchers un jardin fruitier où il passe le meilleur de son existence. Charles Louvrier est un sage. Sa fille mariée, il s'est retiré des affaires. Il soigne ses arbres. Ce qu'ils produisent, il le donne. Nous recevons, chaque année, un ou deux paniers de ces fruits. Ils sont scellés de cordes dont ma mère défait religieusement les noeuds et qui servent à refermer les paniers vides qu'on retourne. La méthode gordienne ne serait pas admise de mon aïeul.

Dès le soir de notre arrivée, Papa Charles fait à notre mère les honneurs du jardin. En fille bien élevée, maman admire tout et quelle que soit l'importance de la récolte, elle s'étonne d'un si beau succès. Nous suivons à distance et nous nous arrêtons au groupe des groseillers. Nous nous régalons sans mesure de leurs petites baies ou rouges ou blanches qu'on nomme ici des gades (mon grand père prononce gades).

Au repas, sur la table paraissent les plus beaux des fruits du jardin. Il n'y a pas dans les assiettes que des beaux fruits. Près de ce panier en belle toilette, il y a des sujets de moins noble apparence. Il y en a de talochés, de meurtris (de marués comme on dit à Bayeux), il y en a de blets, d'avancés, il y en a même de pires. Mon grand père n'aura rien perdu; il se les réserve. Maman ne saurait se dispenser de suivre, et pour elle et pour nous, un si édifiant exemple. Comme dans toute société naturelle les indices des plus ou moins tarés l'emportent. Il faut bien s'attaquer à eux tout d'abord. Les domestiques n'ont jamais été traités

120-121-122

autrement chez nous que les maîtres. Nous recevons donc notre part d'abricots, de poires, de prunes écornées. On respecte tous les fruits intacts.

Le lendemain les belles assiettes à rébus, montrent parmi les héros de la veille de nouveaux blessés. Nous en faisons notre régal. Si bien que, par application suivie de la méthode, nous ne goûtons jamais un fruit net. Il eût suffi pour réformer le système, de sacrifier les blessés des premiers jours et de temps en temps un malade. Je suis sûr que mon grand père souffrirait de nous voir suivre sa règle. Il n'y tenait que pour lui. Il lui en coûtait trop d'y renoncer. Force nous était donc de l'observer à sa suite.

J'ai gagné à cette leçon l'habitude de ne jamais me servir les meilleures choses. On me fait mérite de les laisser aux autres. C'est mal connaître la psychologie de mon acte. Je n'ai pas l'usage de ce qui est excellent ; je le redoute, je ne l'aime pas. C'était sans doute au même sentiment, vieux de l'exemple paternel, qu'obéissait mon grand père. Les grands parents de ses grands pères n'agissaient pas autrement.

Que de réflexions suggère ce petit exemple. Je le crois gros de conséquences dans ce que j'ai été. Le désintéressement est une règle, une discipline, une école. Que de religions, de martyrs sans dieux !

L'enfant souffrant

La scène qui précède se passait à Bayeux. Cependant ma mère l'avait faite rouennaise. Si, chez nous, elle subissait quelqu'atténuation, c'est que mon père avait moins l'esprit de discipline. La scène qui va venir se passe à Rouen.

Je suis souffrant d'un petit malaise ; plus tard ce sera de la migraine qui m'a torturé à partir de la puberté. La scène se renouvellera toute pareille. Mettons que je souffre ce jour là d'un mal de dents.

Au matin je suis resté couché au lieu d'aller au lycée. Ma mère ne m'a pas chicané. Elle a confiance dans ses enfants. Je souffre réellement. Je désirerais qu'on me plaigne. Les remèdes ordonnés par mon père, sont sur la table de lit. Papa, parti à ses visites, ma mère surveille l'accomplissement exact de l'ordonnance. Heures, doses sont d'évangile. Certes cette technique est excellente. Les remèdes désagréables doivent être imposés. Il y en a de doux, de consolants comme les tisanes dont le secours serait volontiers accepté plus souvent. Le meilleur est la tendresse. Je souhaiterais d'être dorloté et plaint.

Ma mère a ses occupations, ses autres fils, le ménage, la surveillance des domestiques. Elle veille sur le va et vient de la

clientèle qui est nombreuse, toujours pressée. Connaissant par avance l'itinéraire de mon père, elle le fait avertir par la petite bonne des nouvelles demandes des clients afin de lui épargner de trop longs détours. La petite bonne est sans cesse en courses ; la cuisinière à ses fourneaux. C'est ma mère qui fait le marché. Rentrée, elle supplée la domestique absente. Striote, elle veille aux soins du petit malade. Elle ne peut passer tout son temps près de lui.

Aux heures prescrites, elle vient, telle l'heure elle même détachée du cadran astronomique. L'enfant se plaint de souffrir davantage. Elle consent une halte un peu moins brève. Assise auprès du lit, elle regarde le patient, non sans quelque impatience. Sa voix calme dit : "courage !" puis elle repart.

La matinée se traîne. Tout à coup, j'entends le bruit d'une voiture qui s'arrête. La clef familière tourne dans la porte. Un pas d'abord sec au rez de chaussée, puis feutré, car mon père, à peine rentré au logis se déchausse (il met les belles pantoufles, brodées par ma mère en cachette pour le premier janvier). Le pas escalade l'escalier par deux marches. La porte de la petite chambre s'ouvre. Et l'enfant, qui se soulève, se sent enveloppé de deux bras câlins, apaisé d'un baiser, tandis que la voix caressante dit "mon pauvre Charles.....". Effet merveilleux de la tendresse : je ne souffre plus ou bien si je souffre encore, j'aime ma douleur.

Combien mon père devait être bon médecin.

Surveillance du travail

Je suis encore externe au lycée. Je rapporte à quatre heures, les devoirs à faire, les leçons à apprendre. C'est une nouvelle charge pour ma mère, si occupée déjà. Elle l'a acceptée. Elle l'accomplit avec sa ponctualité habituelle. Trente minutes me sont accordées pour la collation : pain et chocolat. Ensuite c'est le temps de l'étude. Maman y veille sans se mêler de la besogne intime des devoirs. Elle n'est pas sans cesse sur mon dos, car j'ai pour compagnon un du moins de mes frères. Pour la leçon elle assure le contrôle. Elle prend le livre : grammaire, histoire, géographie, latin puis grec et allemand. Elle ne s'attache pas au fond ; elle ne le saurait pas toujours et toute prétention, toute pédanterie, est étrangère à son âme franche. Elle exige le texte exact, la lettre. Pas moyen de se dérober, de chercher des attermoiements, des excuses aux défaillances. Une leçon récitée pourrait être vivante, instructive ; c'est l'exécution d'une double consigne.

Si mon père est rentré un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, il interrompt la séance. Il n'a le souci de rien contrôler. Il fait crédit à l'élève. "Celui qui aura de bonnes notes, je le récompenserai". C'est une autre méthode. Que ce soit mon père ou ma mère, il n'est jamais question de punition. Jamais mes joues ni celles de

125-126

mes frères n'ont connu l'affront du soufflet. Seule, une fois la main paternelle a calotté mes fesses.

Un de mes frères souffrait d'un vilain mal, d'un mal d'oreilles. Il poussait des cris. Apitoyés, désarmés (on l'était alors devant des accidents si simples et si graves) mes parents ne le quittaient pas. Je me jugeais délaissé dans mon petit lit, frustré de tendresse. Je m'avisai de me plaindre à mon tour. Le remède me vint sous la forme d'une fessée, excellente, sédative. En vérité mon père était bon médecin. méthode

Tant que ma mère veilla à mes leçons, je les sus de façon irréprochable. Le jour où l'âge lui permit de me laisser à moi même, confiant en ma mémoire trop facile, je ne les appris plus qu'à la dernière minute, avant d'entrer en classe, en y entrant. Le résultat ne fut pas excellent.

Une tendre confiance est un système, elle prête. La discipline exige des résultats immédiats.

Les notes du lycée, les compositions, les prix

Mon père s'adressait surtout à notre amour-propre. Il croyait à la stimulation des bonnes places et des récompenses. Elle avait été un levier pour lui dans sa jeunesse. Il l'employa pour ses enfants. Familier de nos professeurs puisqu'il était médecin du lycée et que cette place, en elle même modique (300 francs par an, visite tous les jours à 7 heures du matin), lui valait une bonne part de la clientèle universitaire, il était tenu par elle au courant de notre conduite en classe. Nos notes, nos places dans les compositions lui étaient communiquées avant l'heure officielle où le maître les proclamait en présence du proviseur. Nous étions donc poussés à remporter des succès.

Aucune méthode n'est sûre. L'effort journalier est pénible, l'oisiveté tentante. Les joies de la maison étaient si mesquines que le collège me paraissait un éden de distraction. Ma langue, immobile chez moi, s'y dégourdissait et, dans le silence studieux des études, l'imagination me transportait au pays des féeries. Aux deux extrémités de ma vie de lycée j'ai été bon élève. Dans l'intervalle, pendant la presque totalité de mes classes, j'avais de bonnes parties, celles qui me plaisaient, je négligeais les autres. Je reparlerai des lacunes de mon instruction. Elles furent grandes. Je souffre encore de certaines.

Avec quelques bonnes places ça et là et l'opinion de mes professeurs qui affirmaient : "il fera ce qu'il voudra quand il le voudra", l'amour propre de mon père se tenait pour satisfait. L'essentiel n'était-il pas l'avenir ? Les punitions pour bavardage pesaient peu sur son jugement. Maurice, meilleur élève que moi, dix fois, que dis-je ? cent fois plus bavard ~~et~~ était dix fois plus puni que moi et il demeurait l'orgueil, le champion élu de la famille. Il y avait quelques parties où je brillais naturellement.

127.128

l'histoire, plus tard la composition française, les sciences physiques et naturelles. Il faut y ajouter l'instruction religieuse.

En histoire j'étais toujours le premier. Certes je ne comprenais pas encore le fond passionnant du passé, je comprenais, j'admirais la grandeur des actes et des caractères. Et puis mon excellente mémoire m'y servait. Ne pas tenir la première place était insupportable à mon amour propre. C'était aussi enlever une joie habituelle à mon père. Je lui en donnais peu, je tenais à celles que je donnais.

Il m'advint un jour de n'être que le second en histoire. J'étais bien confus, plutôt tourmenté en rentrant chez moi. Ne pas avouer la vérité d'ailleurs honorable, c'était m'exposer à une confusion certaine. Mon père apprendrait, s'il ne la connaissait pas déjà ma place. Papa se trouvait dans la grande chambre à mon arrivée. Je l'y vois encore. "Eh bien ! me demanda-t-il, quelle place en histoire ?" (je rétablis la phrase ; il me dit plus probablement : "combien es-tu ?" C'était l'expression ordinaire de notre jargon de lycée). Ma langue répondit toute seule : "Premier". Le visage aimé, caressant ne sourcilla pas. Je reçus sans retard la récompense ordinaire, trois francs. C'était le prix des volumes de Jules Verne lorsqu'ils paraissaient dans leur première édition de petit format, non illustrés. J'attendais leur apparition avec impatience. Je courus, bourré de remords et de crainte, acheter chez Herpin, le second tome du Capitaine Hatteras.

A mon retour, mon père montrait le même visage accueillant, peut être plus accueillant, car ses yeux semblaient attendre quelque chose. "Tu as bien été le premier ?" Je réponds : oui. Le livre me fut aussitôt retiré. Confus j'avouai le mensonge. Pourquoi n'ai-je pas ajouté, ce jour là, que si je n'avais pas dit la vérité c'était pour ne pas peiner mon père. Je ne sais s'il lut dans mon âme. Le livre que ma mère avait enfermé sous clef dans le secrétaire me revint le soir même ou le lendemain. Et la seule leçon fut celle-ci : "Tu n'auras pas à mentir la prochaine fois, puisque tu seras le premier". Maman n'approuvait pas une si débile morale. Un mensonge est un mensonge. Elle était respectueuse des volontés de son mari, sûre de mon repentir. Elle se tut et donna le livre à l'enfant.

Manque d'amis à la maison

J'ai souffert, dans mon enfance, du manque d'amis. J'étais sociable, dans l'intimité expansible, bavard par surplus. Combien j'aurais aimé d'expliquer mes pensées, d'en faire l'échange. J'avais ~~des~~ frères ; nous nous entendions très bien ensemble. Mais situé à quatre ans et demi de chacun d'eux, j'étais trop jeune pour l'un, trop âgé pour l'autre. Ce ne pouvaient être pour moi des camarades. Il y a toujours un certain degré de pudeur entre frères. On ne s'avoue pas tout. Je dirai cependant ce que Maurice fut pour moi et ce que j'ai été pour le plus jeune.

Notre oncle Jules Rolland avait quatre enfants. Les aînés, les filles ne sortaient guère du couvent. Les garçons, intelligents, n'étaient pour nous d'aucune ressource. Monsieur et Madame Godefin les meilleurs amis de mes parents n'avaient pas d'enfant. Il s'en trouvait une ribambelle chez les Rose ; à Elbeuf des petits camarades chez la meilleure amie de ma mère Marie Julienne, madame Lainé. Mon cousin Léonce Louvrier n'eut d'enfants que plus tard. Nous ne voyons les enfants Rose et les Lainé que par intervalles.

Mon frère eut des amis. J'ai dit que ceux-ci venaient s'instruire chez nous des leçons de sciences naturelles de mon père. Hors ces séances, je n'ai pas souvenir que Maurice fréquentât beaucoup en dehors du lycée ces camarades. Pour moi, j'étais seul, toujours seul. Je me demande comment mon père si bon, qui savait le prix exquis de la tendresse, si fidèle à son ami d'enfance M. Godefin, ne nous avait pas découvert de camarades. Absorbé par son métier, il s'en était remis en cela comme pour notre vie intérieure à ma mère. Il avait pour elle une vénération. C'était Maman qui tenait la fortune de la maison et qui la gérait. Or, dans l'occasion, ma mère, enfant unique d'un père veuf, élevée par une tante âgée, célibataire n'avait pas connu d'amies autour d'elle dans sa jeunesse. Elle nous éleva, comme elle avait été élevée et ce fut, pour moi, une ~~prixxxxx~~ des privations les plus grandes.

Jamais jeunes visages autour de nous à la maison ; comme relation uniquement des grandes personnes, peu nombreuses, toujours les mêmes ; père absent, mère occupée. Parfois nous apercevions des gamins de notre âge, mais de l'autre côté de la table d'une salle à manger ou bien rencontrés endimanchés et gauches dans le salon d'une dame provinciale. Ils ne nous mettaient guère en appétit, les pauvres petits diables. Le long des rues, aux promenades, route de Clères, toujours seuls.

Nos amis c'étaient, aux vacances, des compagnons exceptionnels, avec les-quels, faute de temps, on ne pouvait échanger de confidences. J'aurais pu introduire chez moi des camarades de collège. Ma mère, une inspection sérieuse passée, ne s'y serait pas opposée. Je l'aurais pu. Je ne l'ai pas osé. Ce qu'on ne m'offrait pas, je ne savais le demander. Et puis l'acte me semblait en quelque sorte sacrilège. Introduire un inconnu chez nous, n'était-ce pas troubler l'ordre, cet ordre, cette monotonie tranquille, la paix étroite, sans joie, notre atmosphère. J'en étais le fidèle autant que l'esclave. Tous les jeudis, Vallée, Turpin m'invitaient chez eux. Je leur promettais ma présence. Le vendredi, il me fallait inventer des prétextes pour expliquer mon abstention. Il se fit là dessus des légendes. Au bout de quelques mois, on ne songea plus à m'inviter.

Mon premier ami fut un jeune voisin, atteint d'une affection cardiaque, Eugène Boucher. Il était sensiblement plus âgé que moi, d'esprit plus mûr, mieux appliqué. Mon père m'envoya à lui pour

131-132

l distraire. Il s'en suivit une amitié véritable qui se développa par la suite et qui dura des années. Je parlerai plus longuement d'Eugène Boucher à une époque ultérieure de ma vie.

o camarades de lycée

Au lycée, à défaut d'amis, j'avais du moins des camarades. J'ai tort de faire cette séparation. Ces camarades furent bel et bien des amis. Tant que je fus externe, ils ne me furent d'aucune ressource. J'étais réservé, craintif. Pour faire connaissance même entre gamins, il faut plus que quelques minutes de récréation en commun ou que le stationnement dans un vestiaire. Il faut le loisir et une sorte de complicité qui ne s'acquière que par l'usage.

Mon premier camarade, le plus constant de mes années de lycée fut Lucien Valin. C'était un petit garçon, bien moins grand que moi (on l'appelait le petit Valin), noir, nerveux, assez difficile aussi. Fils du receveur municipal de la ville, il avait comme oncle un conseiller à la cour. Sa famille n'était pas riche. Le costume du petit Valin ne témoignait d'aucune recherche ; il sentait l'économie et montrait des reprises. Peu fortuné, Valin n'était point libéral. J'en ressentais parfois une offense. Mon amour propre souffrait aussi du manque d'élégance de la mise. La mienne était simple, mais de goût irréprochable. Les reprises à mes costumes ne se seraient vues qu'à la loupe. L'amitié ne raisonne pas. J'ai beaucoup aimé Valin. Toutes mes conquêtes sur l'inconnu, je les ai faites avec lui. Je l'ai beaucoup aimé. Les années ensuite nous avaient séparé, lui faisant une belle carrière. Je pense à lui, disparu, avec une grande tendresse, même avec pitié. Nous ~~ne nous~~ ne nous ressemblions guère. Il fut pourtant, en ce temps, durant des années, le compagnon unique, nécessaire, celui pour lequel on toute ses pensées, un autre moi.

Notre connaissance n'avait rien eu du coup de foudre de l'amour. J'étais alors élève en huitième. Trop jeune au gré de mon père, bien jeune en effet, on m'avait fait redoubler cette classe dont, vétéran, je tenais facilement la tête. M. Coiffier nous dirigeait. Je revois exttement la classe où j'ai vécu deux ans sous sa férule paternelle : une table sur une estrade, deux rangées étroites de banos, séparées par un passage. Chaque rangée représente un clan. M. Coiffier baptisait l'un les français, l'autre les autrichiens. Je crois que l'étiquette variait d'un côté à l'autre. Il y avait lutte entre les nations, lutte louable puisqu'elle ne visait de conquête que les bons points. Je ne me souviens pas de ce qui se passait pour les devoirs, sans doute le mérite de ceux-ci était-il d'ordre individuel. Pour les leçons, nous étions solidaires du clan. Tout à tour, désignés par le maître, un français, un autrichien se levaient et débitaient ensemble le texte appris. La victoire appartenait au parti dont le champion avait achevé le plus vite. Je ne sais si cette méthode était raisonnable, toutes sont arbitraires. Il faut louer M. Coiffier d'avoir

choisi pour les opposer aux français un peuple vis à vis duquel nous ne témoignons d'aucune haine. Sans doute, en son enfance, avait-il pris part à de semblables tournois. Les autrichiens se trouvaient alors impériaux, plus en avant dans le temps Kaiserlitz. C'étaient des ennemis traditionnels et respectés ; peut être un peu méprisés de nous qui n'ignorions pas le sens du nom de Solférino donné à l'un des jardins publics de la ville. Quel scandale cela eut été si M. Coiffier avait choisi les prussiens ? Je me demande seulement pourquoi il n'avait pas élu des peuples plus classiques : les amalécites ou les mèdes. Où sont les autrichiens d'antan ?

En ce temps là, je portais les beaux bas blancs dont j'ai parlé. Une jarretière les maintenait au dessous des genoux, lien bien mal choisi. C'était la plus incommode des jarretières. Elle ne retenait pas le bas. Il s'y faisait des plis et des poches. De méchants camarades les mettaient à profit pour y glisser du sable sournoisement apporté de la cour dans des cornets en papier. Français ou autrichiens, quand je me tenais debout, récitant la leçon l'occasion pour ces vilains était belle. Emule de l'enfant spartiate, j'aurais souffert mille blessures plutôt que de me laisser distraire de la course aux bons points. J'étais trop timide, trop emprunté pour ~~rejetter~~ rejimber et causer un scandale. Je me rasseyais glorieux de mes exploits, les mollets allourdis par la trahison de mes alliés ; car c'étaient mes alliés, ces chenapans puisqu'ils siégeaient du même côté que moi et qu'ils attentaient aux chances de notre commune victoire.

Il vint un jour pourtant où, français ou bien autrichiens, la victoire se rebella. Les colères des timides sont terribles. Je ne sais si je m'y suis laissé aller plus d'une demi-douzaine de fois dans ma vie ; chaque fois j'ai eu peur de moi même. Ce fut Valin qui, subit, le premier, l'assaut brutal. Etait-il seul coupable, ce jour là ? Je ne crois pas. Etait-il le plus coupable ? Ce serait à prouver. J'ai bien peur qu'il n'ait été celui d'apparence le moins redoutable. A la récréation qui suivit d'un coup de pied violent dans les reins l'offenseur fut précipité contre la barrière de métal qui séparait la cour d'en haut de Joyeuse de celle d'en bas. Puis, perplexe sur les suites de sa justice, le vainqueur s'assit à terre et vida le sable de ses bas.

Je ne sais comment se fit la réconciliation. Elle fut rapide et complète. Valin et moi nous devînmes inséparables jusqu'à notre entrée en rhétorique où, mis dans une pension privée, il ne fut plus, au lycée, qu'externe.

Valin, mon cher Valin, je conserve de toi une petite photographie sur métal, de celles que tirent pour quelques sous les opérateurs dans les rues. Elle voisine la lettre que je reçus de toi eu lendemain de la mort de mon père. C'est assez pour les souvenirs tangibles. Pour les autres, tous revivent en moi. Que de

découvertes nous avons fait ensemble ! Tout ce que l'univers pouvait nous apprendre, nos livres que nous transformions en pièces de théâtre, l'histoire trésor de hauts faits, inépuisables en anecdotes, les tragédies, les comédies dont nous nous récions de longs morceaux, la science que nous bégayions avec enthousiasme, la religion, toutes les religions, la politique où nous n'étions pas d'accord et que nous ne connaissions pas, heureusement, l'un plus que l'autre alors et l'éveil de nos goûts littéraires peu faits, sans doute, pour communier bien longtemps. J'aurai à revenir sur notre existence commune. Reprends pour un temps ton sommeil en moi, cher disparu.

Que dirai-je des autres ? Auprès de Valin ce n'étaient que comparses même les meilleurs. Beaucoup vite disparurent du lycée et se sont estompés au point que je les reconnais à peine dans ma mémoire. Il en vint d'autres par la suite dont je parlerai.

Je revois un petit garçon éveillé qui jouait si bien le personnage du marin dans l'Ile mystérieuse mise en scène par nous au ~~deux~~ que je ne le connais plus que sous le nom de son rôle Pencroff ; et cet autre acteur, disparu sans rien me laisser qu'une vague silhouette qui jouait le singe et s'appelait Jup comme lui.

Je revois plus sûrement Gignoux et Frédéric Borel, le petit Borel. Comment se fait-il que mes camarades fussent tous ou presque tous petits, dans une ville où les tailles sont communes ? *Hautes.* Le père de Borel fut le premier qui exerça à Rouen spécialement l'oculistique. Mon père était lié avec lui. Il lui avait cédé sa place, envies de l'autre, de médecin de la garde nationale, bientôt supprimée d'ailleurs. Un soir, en rentrant, je trouve mes parents dans la tristesse. Papa se penche sur moi, m'embrasse et me dit "Nous avons une grande peine, sais-tu qui est mort ? Un nom me monte aux lèvres, celui du médecin de la famille, M. Godefin. Je me ~~tiens~~ *tiens* de peur de prononcer le mot fatal. Mon père me secoure "Monsieur Borel". Et l'on me raconte ~~brèvement~~ brièvement les circonstances de la mort. Je retiens le visage tuméfié, la difficulté que papa a eu à le reconnaître. On me tait la vérité. Je devine que M. Borel s'est donné la mort.

C'est dans cette maison, comme dans l'autre à peu près en même temps, la misère. Courageusement, Madame Borel dont la coquetterie, passée d'elle à ses enfants toujours parés, avait quelque chose d'inhabituel et qui sentait l'imprévoyance, Madame Borel entreprend de sauver les siens. Madame Gignoux y est moins habile et paraît s'enfoncer dans la misère. Les deux familles quittent Rouen. Je ne reverrai plus Gignoux qui ~~revint~~ revint à Rouen, professer la philosophie après Chartier (Alain) que plus tard. Je revois Frédéric Borel par intervalles. Ces jours là quel remue ménage dans la maison. Je reparlerai de Frédéric Borel. Je dirai le rôle utile qu'il a joué dans la médecine de la marine marchande et dans

l'organisation de la défense sanitaire des pèlerins musulmans. Le lycée Corneille a donné bien des intelligences d'élite.

Je parlerai plus tard de Turpin, d'Hallays, de Fallois, de Roitel, de Lenoble, de mes autres bons camarades.

La timidité

Comme s'il ne suffisait pas de l'absence d'amis, de l'ennui pesant de mes jours et de la contrainte des habitudes, la timidité, tare personnelle vient aggraver mon isolement. Tout visage d'inconnu, bien des visages que je fréquente causent au bambin que je suis un malaise, une gêne absurde. Je rougis. Certains propos, la crainte seule de ces propos me rendent écarlate et stupide. J'aurais peut-être déjà quelque originalité dans l'esprit ; je le montre en comité secret au lycée avec mes camarades, quand j'écris. Un inconnu me parle, je perds à la fois maintien et intelligence. Que de mal, que de temps j'ai mis à me débarrasser de ce pesant défaut ! Bien tard, accueilli chez Alphonse Daudet avec une si exquise bienveillance, j'ai répondu à Madame Daudet : oui, monsieur. Il est vrai que cette bourde a tout de suite brisé la glace.

Il y a quelque chose de surprenant dans la timidité : c'est qu'elle exerce par son pouvoir annihilant sur toutes choses. On est timide devant certaines personnes, devant certains propos, dans des conditions imprévues ou habituelles non dans d'autres. La timidité est incohérente ; elle ne raisonne, ne pèse rien. Je n'étais jamais gêné devant mes professeurs. J'étais parfois hardi devant le proviseur ; certains camarades m'intimidaient, la plupart non. Ceux qui m'intimidaient étaient les prétentieux ou les brutes. Dans nos relations de famille, certains amis de mes parents me troublaient certains parents mêmes, tel mon cousin Léonce que j'ai détesté avant de le traiter en bon camarade. Les dames de la société rouennaise, le beau monde me causaient un embarras extrême. J'étais gauche dans un salon, plus encore dans une antichambre, non à un examen. Je jouais sur le théâtre des Louvriers avec la plus parfaite aisance, l'esprit dégagé, sauvant mes camarades s'ils se trompaient par ma présence d'esprit. Au sortir de la scène, dans la conversation avec ceux là même, je bafouillais. Je crois que je me sentais gauche surtout devant ceux que je ne comprenais pas. Ceux que je comprenais, fussent-ils des gens notables, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, les Lockroy, Charcot et autres ne m'ont jamais troublé.

Ma timidité, en tout cas, fut extrême. Je la craignais. Elle renforce ma solitude. J'aurais bien des exemples tristes ou plaisants à rapporter sur ce chapitre. Il me revient en mémoire l'épisode qui se passe dans l'escalier de Betton.

Le service à bière de Betton

Betton, le père Betton était professeur d'escrime au lycée Corneille. Par ailleurs client de mon père qu'il ne payait pas (mon père avait beaucoup de ces clients). Soucieux pourtant d'une certaine obligation pour son médecin, Betton offrit de nous donner

à Maurice et à moi, des leçons gracieuses d'escrime.

L'escrime est un exercice excellent. Mon père estime que malgré son humeur pacifique, la connaissance des jeux du fleuret pouvait être pour ses enfants une assurance contre l'insulte. Il accepte. Mon frère et moi nous fîmes apprentissage de spadassin.

Betton donnait ses séances dans un local voisin de la cour des moyens (j'anticipe quelque peu pour raconter cet épisode). Ceint de son plastron, l'arme et le casque en mains, la récréation commençante, il se ~~pkxkxkxk~~ plantait sur le pas de sa porte, au pied de l'escalier qui descendait des études et d'une voix tonitruante, dominant le brouhaha des jeux, il convoquait l'une après l'autre ses pratiques. Le nom de chaque client prenait dans sa voix une sonorité guerrière. Le plus retentissant était celui de notre camarade Dolivet. Lorsqu'il le prononçait, accentuant le Dô, passant rapidement sur le li, puis lançant vet en coup d'épée, les oreilles s'enthousiasmaient et cent jeunes voix de tous côtés reprenaient les syllabes éclatantes. C'est ce nom qui nous servait de clameur guerrière. Les quelques tumultes auxquels j'ai assisté (plus que pris part) se sont faits au cri de Dôlivet.

Mon nom avait une sonorité moins belle. L'attrait de la leçon était faible. J'ai surtout souvenir des coups de fleuret que je reçus agressif sur la poitrine matelassée, cinglants sur le petit doigt non protégé quand j'omettais de le garer et de la fatigue des écarts de cuisses qu'il me fallait faire pour me fendre. Enfin j'ai mal profité des leçons de Betton. Il ne m'est jamais venu à l'idée de les mettre en pratique.

Je ne sais si mon père estimait que les leçons de Betton représentaient plus que les visites à lui. Après tout, Betton n'était peut-être jamais malade. La conscience qui était grande chez mon père lui dictait sa conduite. Il faisait chaque année à cet homme un cadeau au premier janvier.

Cette année là, ce fut un service à bière. Mon frère aîné fut chargé de le porter à domicile ; par discrétion, mes parents voulaient éviter à Betton un excès de générosité pour la bonne. Maurice prend l'objet, puis m'appelle. Je suis Maurice sans défiance.

Betton demeurait à quelques cents pas de chez nous au second étage d'une maison, en grimpant la rue de la République. Nous voici dans le vestibule, au pied des marches. Mon frère se tourne vers moi. Il me tend le service à bière "Prends, dit-il, et porte". Porter soit, j'avais l'habitude de porter les paquets des autres ; mais ~~servir~~ parler à la domestique, qui sait peut-être à Betton lui-même, un Betton inédit, dépouillé de son armure, de son casque, donc terrible. Je refuse doucement "C'est toi qu'on a chargé de porter le cadeau". Nous gravissons l'étage. Au palier du premier, Maurice renouvelle sa tactique. Il devient agressif "Pourquoi ne

veux tu pas porter le cadeau ? Tu a pris beaucoup plus de leçons que moi. Est-ce que tu serais timide ?" Timide, je proteste contre une telle insinuation. Mon aîné poussant "C'est stupide ! quand on est ridicule à ce point, on doit chercher les occasions de vaincre sa timidité. Si tu n'oses pas offrir un objet à une bonne, je me demande ce que tu feras dans la vie". Il devint insinuant "C'est bien simple pourtant, ce n'est pas malin. Tu sonnes. On t'ouvre. Tu remets le paquet. Tu dis "Pour monsieur Befton" Et tu redescends. Je réitère mon refus. Mon frère se fâche "Tu es trop bête !" Je risque à mon tour " Mais si c'est si simple, pourquoi ne le fais-tu pas ?" J'ai deviné que j'ai affaire à aussi timide que moi. Je me promets un curieux spectacle. Imprudent ! Je suis mon frère au second étage. Voici la porte. Maurice pose le plateau à terre, tire le cordon et déguerpit. Il a bien fallu que ce fut moi qui parlât à la bonne. Je n'étais pas peu satisfait en descendant l'escalier. Quelle victoire aisée ! Et pourtant Maurice, chroniqueur ^{inexact}, s'est toujours plu, pour fustiger mon ridicule, à citer comme exemple l'épisode du service à bière de Befton.

La peur

Lorsque j'ai cessé d'être timide, de cette timidité ^{instinctive}, l'infirmité y a substitué une gêne de même ordre portant sa timidité à elle, si bien que je n'ai pas gagné au change. L'âge venant, les deux chaînes se sont allégées. Je me suis fait à la surdité ; je demeure encore un timide.

La peur est une autre contrainte, plus vive, moins constante. La timidité vous prend tout entier ; la peur est un monstre. Comme tous les monstres, elle est difforme. Si l'on ôte de la peur, la crainte toute naturelle d'un danger supérieur à nos forces, un avertissement salutaire de ne pas se risquer, le reste est pure création de la cervelle. Il y a ~~xxxxxxx~~ de la comédie, de la mauvaise foi de la gaîté, une certaine volupté dans la peur. Si la timidité est à l'autre pôle de la désinvolture, je crois que la peur n'est pas éloigné d'un certain courage. La témérité est souvent un moyen de s'affranchir de la peur.

Je suis devenu peureux subitement, dans l'intervalle de deux jours. Ce devait être vers l'âge de 8 à 9 ans, pas plus tôt. Jusque là, sauf un danger vrai, rien ne me causait de la crainte. J'étais né prudent, je ne m'aventurais pas, mais j'ignorais les terreurs imaginaires. On nous avait donné à traduire en allemand une petite anecdote imprimée dans le livre des thèmes. Une fillette à longues nattes, Fraulein Gertrud recueillait un chien que de méchants gamins allaient noyer. Le soir qui suivait son acte charitable, l'animal révélait la présence d'un voleur, caché sous le lit de l'enfant. Aucune illustration ne paraît le moral fait-divers. C'était peu. Le soir même, je regardais sous mon lit et j'ai continué bien longtemps à le faire par peur d'abord, ensuite par impulsion habituelle qui confine à l'obsession, par une sorte de pratique superstitieuse

147-148

Ma peur s'accrut l'été suivant à la vue d'une planche du Magasin pittoresque, le songe de Terlini : le musicien étendu dans son lit en proie à un cauchemar, un diable grimaçant lui jouant le morceau qui l'a rendu célèbre. J'aimais la lecture du Magasin pittoresque ; j'ai dit quelle ressource elle m'était dans les loisirs de Bayeux. J'avais repéré l'image terrible, j'évitais en parcourant le texte de le rencontrer.

Ridicule comme on le voit, ma peur prenait, par périodes, des intensités scandaleuses. Je redoutais de coucher dans la petite chambre voisine de celle de mes parents. Il est vrai que la porte de l'escalier couvrait sur cette chambre. J'étais trop timide et trop honteux pour pousser le verrou le soir. Mon père aurait constaté la manœuvre le matin avant mon réveil. J'employais dans les paroxysmes de crainte, une méthode hypocrite. Je câlinais mon père pour qu'il me prenne avec lui dans le grand lit. Parfois il consentait. Cette concession n'avait pas l'agrément de ma mère. Il fallait qu'elle me cédât sa place et qu'elle prit la mienne dans la petite chambre. Il fallait surtout que, l'enfant endormi, elle me rapportât chez moi. Au matin je ne me suis jamais réveillé que dans ma chambre.

Une telle faveur était, on le devine, grâce exceptionnelle. Le commun des soirs je devais affronter ma peur. Je composais avec elle. Ma mère couchée, je me glissais sous mes couvertures. Comme l'autruche, tout danger me paraissait écarté si je cessais de voir. Je ne sais si l'autruche est ~~si~~ dupe de son jeu, je n'étais pas ma dupe. Il se faisait un dédoublement de moi. L'enfant imaginaire avait peur, l'enfant naturel était fort tranquille. Il l'emportait enfin. Triomphant de son réveil, gêné dans sa respiration, assoiffé de sommeil, l'enfant naturel rejetait la couverture. L'enfant imaginaire prenait de l'orgueil à ce geste. Nouvel Ajax, il sentait qu'il insultait le destin. Et le sommeil terminait la chasse en abattant les deux complices.

Que redoutais-je ? Il m'eût été difficile de le dire. Plus tard, quand ma raison devint mon juge, sans cesser encore d'être peureux, je me suis rendu compte que je ne redoutais l'irruption ni d'assassin, ni de voleur. Je craignais des chimères, des fantômes, la nuit, l'obscurité, tout ce que l'inconnu l'inexistant recèle de périls, de malheurs, rien qui fut réel. Maladie de l'imagination ou plutôt retour de l'âme primitive qui la forge de monstres, de dieux et les redoute plus que les dangers de la vie. Pente ancienne sur laquelle l'humanité continue de glisser.

Il y a certainement, je l'ai dit, de la jouissance dans la peur. J'ai eu bien souvent alors à traverser un couloir sombre, route interminable, plus tard à faire des promenades solitaires dans la nuit, par les rues ou par la campagne, je crois n'avoir jamais éprouvé à tel point le plaisir de vivre que dans les crises d'angoisse où les sens s'aiguisent où l'intelligence est tendue vers l'approche de l'inconnu. Je suis sûr que si, par miracle, ~~l'improbable~~ démon me fut apparu, je lui aurais crié : Enfin !

149 450-131

Même gamin, je n'ai jamais ^{été} couard devant un danger réel immédiat. Je l'envisageais, j'en faisais le tour et sagement froidement, je marchais vers lui.

Vais-je faire l'éloge de la peur ? Il est si facile de se la suggérer que je ne crois pas avoir eu à me louer des terreurs fééles de mon enfance.

J'ai gardé, je garde encore de ce sentiment ancien, une certaine angoisse de la nuit, du silence et de la solitude. Je n'aime pas l'isolement de la campagne. J'ai besoin de sentir la présence de vivants. Je ne suis pas fait pour la vie concentrée à laquelle éducation, circonstances, infirmité m'ont conduit. La solitude s'est imposée à moi, elle m'est devenue si habituelle que je ne saurais non plus m'en défaire. Ainsi nos maux rendus familiers par l'usage s'imposent à nous et nous conquièrent.

Hygiène et pudeur

Je suis né dans un temps et dans une province où l'hygiène faisait figure d'étrangère. Volontiers on l'eût traitée d'impudique, tout au moins de faiseuse de simagrées. Ainsi se tenait-elle à distance de la frontière de Normandie.

Par exception, mon père s'intéressait à l'inconnue. Il savait ses bonnes intentions ; il connaissait les bienfaits qu'elle commençait à apporter dans la protection contre les vices et les maladies. Dévoué, charitable, il menait campagne contre les toxiques : alcool, opium, tabac même. Il écrivit des brochures contre l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, les dangers des poêles à combustion lente. Médecin d'une société de secours mutuels de sauveteurs, il y enseignait les soins à donner aux blessés. Il était médecin de la ville, constatait les suicides, les morts violentes, visitant les tristes épaves de la morgue. On s'en doutait certains jours à table où il ne mangeait pas. Il avait une certaine pratique de l'aliénation mentale. Mais il y avait, en ce temps, un abîme entre ces notions d'hygiène sociale et la pratique individuelle, les soins corporels journaliers.

D'instinct mon père les observait. J'en ai la preuve dans ce fait presque incroyable pour l'époque, qu'exerçant avant l'antisepsie il n'a jamais perdu de femmes en couches, le professeur d'obstétrique de l'Ecole de médecine avait mis à mort dans la même semaine, m'a-t-on dit, les filles des trois principaux magistrats de la ville.

Chaque dimanche avait lieu dans la chambre de mes parents, la cérémonie des bains de pieds. On apportait devant la cheminée, la petite baignoire et l'on y versait l'eau chaude. Face à face l'un de mes frères et moi nous nous asseyons devant l'ustensile. Étant le second enfant j'ai toujours eu un vis à vis. Mon frère aîné supportant l'eau bouillante. Plus sensible, j'avais chaque dimanche, les pieds brûlés. Après les avoir retirés plusieurs fois de cet

152 713.1

enfer liquide, je me résignais à les laisser à leur trempette. On apportait une couverture rouge où des pages musiciens étaient tracés en blanc et par dessus on nous servait notre chocolat. Parfois, les pieds des frères se disputaient. Ma mère en fin de séance essuyait mes pattes écarlates.

L'ustensile de la table de toilette, qui était alors commun avec mes parents, se composait d'un pot à eau, d'une petite cuvette, d'éponges, peignes, brosses à cheveux et à dents, celles-ci individuelles. La poudre fortement aromatisée au moment de l'étrenne de la boîte provenait de la pharmacie Rose. (le chocolat en venait aussi, de même la provision de confitures de groseilles. La confiserie est née dans les boutiques d'apothicaires, la tradition historique se conservait à Rouen).

Pour ce qui de notre personne n'était ni la face, les dents, le col et les membres (je n'oublie rien, je suis même large) on nous menait tous les mois (je suis très large) aux Bains Corneille chez Poerrier. La vaste baignoire emplie par un garçon d'une parfaite discrétion et que j'ai suivi jusqu'à ce qu'il devînt centenaire, Maman réclamait le linge par avance, s'enfermait avec l'enfant, l'aidait à se déshabiller, mais lui laissait sa chemise de jour. Tant que Maman m'a accompagné, jusqu'à l'époque de ma première communion, je ne me suis baigné chez Poerrier qu'en chemise, je le jure. Ma mère apportait enveloppée dans un journal la chemise neuve. Avec quelle dextérité celle-ci prenait la place de l'autre J'aidais de mon mieux à la manoeuvre. Mes yeux évitaient de prendre de ma nudité, j'en étais offusqué, gêné, honteux. Je me souviens qu'une fois il me vint une cuisante irritation au siège le plus impudique. Mon père prescrivit des bains tièdes à l'eau de roses. Je me souviens du dégoût (je ne trouve pas d'autre mot) avec lequel Maman exécuta l'ordonnance. Je crois que cette fois là, chrétiennement elle abrégua le traitement. Ce genre d'exercice me troublait aussi, surtout à cause du dégoût de ma mère. J'apprenais qu'il y avait en moi matière à péché. Je m'en sentais ainsi diminué.

Au surplus, dans le temps dont je parle, ces questions ne m'intéressaient guère. Je ne crois pas que les précautions maternelles m'aient instruit sur le sujet. Je ne crois pas plus qu'elles aient retardé mes connaissances. Je n'étais pas mûr pour me rendre compte, pour m'interroger. Et l'on me taisait soigneusement tout ce qui, de dehors, aurait pu m'instruire. L'esprit vient aux jeunes gens à son heure. Il ne me vint pas vite.

l'ordre, l'exactitude

J'ai eu tort de ne pas parler plus tôt d'une vertu que ma mère pratiquait et qu'elle m'a inculquée, l'ordre. Chez nous, tout objet avait sa place obligée. Jamais rien ne traînait. Mon père était la ponctualité même ; mon grand père, Maman du genre ordonné jusqu'à

la minutie. Je n'eus nul mérite, né d'eux, élevé dans l'ordre, à devenir ordonné moi-même ; exact, toujours en avance ce qui est le seul moyen que j'aie trouvé d'être à l'heure. Dès l'enfance, j'ai appris par l'attente qu'il est des gens moins ponctuels. Je les tolère, il en est même que j'aime beaucoup, je déteste leurs retards. Il me serait impossible de leur rendre la pareille.

Pour les désordonnés je les tiens en horreur. Je remets droits les tableaux quand je les vois de travers chez les autres. Je souffre de la non fermeture des tiroirs. Au moment de partir pour une longue absence, je remets les mêmes objets en leur place à l'alignement comme si je devais rentrer la minute d'après. Je fais cela pour moi, sans être dupe. Si l'on m'apprenait qu'à la seconde qui a suivi mon départ l'ordre a été bouleversé, je n'en aurais aucune souffrance. Mieux que de les ranger pourtant, j'aime mieux serrer ces objets dans les armoires.

Je n'ai jamais manqué un train, un rendez vous par ma faute. Des gens inexacts m'ont parfois entraîné dans leurs retards. Il m'a fallu bien de l'amitié, une grande faiblesse pour les revoir.

J'ai pourtant manqué mieux qu'un train, un paquebot à une escale. Et cela ne s'est pas passé dans mon enfance mais beaucoup plus tard. J'anticipe sur le cours des années. Le paquebot qui de Tunis me conduisait à Naples faisait escale à Palerme. Il laissait assez de temps pour visiter l'admirable ville. Je m'informe avant de descendre. On me dit l'heure. Je crois l'entendre. A terre je remplis mon programme, mais je me presse. Je prends des mesures pour être de retour à bord près d'une heure à l'avance. Ma montre indique 55 minutes quand parvenu au bord du quai je vois le paquebot, le Solunto qui, toutes amarrures détachées, démarre. Je m'étais trompé d'une heure. J'arrivais cinq minutes en retard. Vainement je saute dans une barque d'une hauteur de deux mètres. Le paquebot s'éloigne. Il se trouvait par miracle un autre bateau partant deux heures après et plus rapide. Je fus à Naples plus d'une heure avant l'arrivée de celui qui m'avait fait faux bond et qui portait mes bagages. J'ai tu qu'en l'aventure je n'étais pas seul. Je ne puis me taire à moi-même que je regrette de n'être pas encore, ce jour là, sur le quai de Palerme en panne.

O Duhamel, mon ami, qui me plaisantez sans vous ménager vous même dans vos Images de la Grèce, que seriez vous devenu ce jour là. Car enfin que vaut ma manie d'exactitude à côté de votre délire. N'est-ce pas vous qui disiez en quittant Paris à mon fils avant notre départ pour Athènes : "Veillez bien à ce que votre père ne manque pas le train dont il m'a parlé. Après celui là il n'y en a plus que cinq qui mettent à Marseille avant le départ du Loti".

J'ai beau en rire, rire de moi, je me garderais bien de dire du mal de l'ordre, de l'exactitude fussent-ils poussés jusqu'à la

contrainte. Je sais gré à qui me les enseigna. Je leur dois beaucoup dans ma vie.

Lecture, mon théâtre

Je pense qu'à présent le personnage est assez bien campé avec ses défauts, ses lacunes et quelques avantages. De ceux-ci il doit le principal à ceux qui l'ont formé. Ce qu'il porte d'informe encore en lui même, sa personnalité, son être propre est plus difficile à définir. Je crois qu'il serait vain de s'y résigner. Il a, j'en suis sûr, le désir inné d'être quelqu'un, sans savoir ce que peut être ce quelqu'un qui ne saurait être que lui même, un soi même plus conscient et mieux fait. L'ambitieux veut avant de connaître ce qu'il veut. Je suis tout autant un être de raison, ayant, comme tous ceux de ma province, le sens du juste et un esprit souple. Les difficultés auxquelles se heurte le petit personnage, il les trouve s'il n'est pas de force à les briser ou bien, campant sur place, il en fait le sage blocus.

Pour se sauver de l'ennui, à défaut de distractions extérieures qu'on lui mesure ou qui manquent et dont d'ailleurs il n'a point idée, il possède son imagination et la lecture. Au lycée il vit la vie de tous. A la maison, les heures, les jours de congé il vit sa vie intérieure.

Son premier secours de sont les livres : Jules Verne, les livres d'histoire, les livres de voyages, les féeries et les contes. Ma faim de lire atteint vite la frénésie. Les jours de diète, je lis les images d'Epinal de mon jeune frère. Bientôt on me verra monter, pas feutrés, au troisième étage dans la chambre de mon aîné sorti, forcer la porte de sa bibliothèque et, les pieds calés entre les panneaux, l'oreille, qu'alors j'ai fine, aux aguets, découvrir, sans bien les comprendre toujours, des trésors qui ne sont pas de mon âge. Je ne sais pas encore aux jours d'inquiétude. Tout me semble grand, incompréhensible mais honnête.

C'est Jules Verne, pour le moment, qui l'emporte. Les volumes que je ne possède pas encore, je les trouve chez l'ami toujours infirme de la maison voisine. On ne comprendrait rien à l'esprit aventureux des français, aux conquêtes coloniales sous le veule et terne régime qui fit suite au tourbillonnant Empire si l'on supprimait l'influence de Jules Verne sur les cervelles. Sans doute jamais l'esprit d'entreprise n'a fait défaut chez les fils de gaulois. Les normands pour s'être assagis, transformés en paysans soupçonneux, en bourgeois sordides ne sont pas devenus sédentaires au point que le vieux levain ne se rencontre chez quelques enfants de la race engourdie. Quelle action merveilleuse eût sur la jeunesse d'après 1870, Jules Verne ! Cet homme, je ne puis dire cet écrivain, qui ne voyagea jamais, qui écrivait d'un style si plat, si pauvre, ce protestant sans esprit sait cependant semer le grain utile, l'enthousiasme. Robinson Crusoe, le Robinson suisse, le souvenir

des fantômes légers de Bernardin (de Saint-Pierre), les échos de la conquête algérienne, la suite de ce mariage qui unit si longtemps la France chrétienne et l'Orient, même avec la Chine, ces flammes courtes et ces fièvres agissaient déjà sur moi. Jules Verne fut le brandon, il incendia ma cervelle. Je crois que si les hommes d'aventures, explorateurs et guerriers qui ont créé notre domaine colonial si hors de proportion avec notre nombre et nos forces confessaient ingénument leurs pensées, tous diraient qu'ils ont mis en action Jules Verne.

J'ai raffolé de lui, je l'ai vécu. Pour ses romans, je les ai joués, non seulement avec mes camarades de lycée aux récréations, mais chez moi, dans ma chambre tout seul ou bien avec les poupées de mon théâtre. J'ai été le docteur Ox, Philéas Fogg, Cyrus Smith, le docteur Clewboary, le Capitaine Nemo, Paganel.

Pour connaître l'essentiel de mes jeudis, de mes dimanches, quand la pluie me sauve de l'empoisonnante promenade, il faut me situer à la place d'où je ne bougeais guère que pour lire, devant mon théâtre, un pauvre meuble bien banal, dressé sur la table ronde de ma chambre, celle où autrefois j'alignais mes soldats de plomb. Sauf la carcasse, tout y a été remanié. Les décors sont piqués de trous d'épingle derrière lesquels des papiers de couleur éclairés par la bougie donnent l'impression de fenêtres illuminées, de feux polychromes. Les coulisses ont été enlevées pour élargir la scène et permettre la fantaisie des décors. Je machine des apparitions, des changements à vue. J'habille mes acteurs de papier de plomb, de papier d'or. Je prépare les apothéoses : cailloux aux mille formes, roches cristallines, coquillages nacrés y jouent leur rôle. J'amorce à la scène crevée par places toute une tuyauterie, j'y campe un bassin. Je dispose parfois, mais avec réserve et crainte, des pièces bénignes d'artifice.

Le soir venu, je convoquerai mes parents pour juger du spectacle, de simples tableaux muets, rarement réussis. Comme tous les plaisirs humains, l'heure de la jouissance sera d'une brièveté extrême, non sans mélange et suivie d'une désillusion amère. L'enthousiasme des assistants se mêle toujours de réticences. L'enthousiasme n'existe que chez mon père, chez la petite bonne et chez moi. Ma mère ne témoigne rien sauf que l'heure est venue où l'on se couche. Maurice, sans méchanceté et sans morgue fait le critique. Heureusement la nuit renouvelle mes rêves et l'imagination ne se tient jamais pour défaite.

Le goût du théâtre m'était venu de mon frère. Il en possédait un avant que je n'eusse le mien. Plus hardi, plus heureux, il y joua des pièces véritables. On parlait souvent chez moi de la plus belle, "Le dernier des doges" emprunté, je crois, aux Pâques véronaises. Par une discrétion louable, l'auteur n'y avait pas mis Bonaparte. La pièce s'ouvrait sur une délibération du Sénat de Venise. Une domestique adroite et fine, Léonie, avait taillé les costumes, sans nul souci de la vérité historique, sans modèle, mais dans des coupons

d'étoffes rêches. Tous les membres de la Seigneurie portaient des bonnets sur leurs têtes de porcelaine. Le drame se terminait par un incendie et l'écroulement d'une prison, tandis que, sans générosité, un grenadier français libérait le traître doge de son âme. Au travers des ruines paraissait Venise illuminée selon les principes qu'après Maurice j'ai suivi, par des coups d'épingle au décor et des papiers multicolores brillamment éclairés.

Jamais je n'ai tenté une si grande oeuvre, ni connu un pareil succès. Jamais je ne jouai mes oeuvres, ainsi que celle-ci le fut, devant un grand public.

Les pièces que je donnais, je les donnais ^{surtout} à moi même. J'écrivais rarement les rôles. Je les improvisais, je les vivais. C'était un rêve animé, une jouissance multiple et solitaire.

C'est pourtant vers la même époque que je jouai personnellement mes premiers rôles. Mon frère et l'un de ses amis, Profillet, fils d'un professeur du lycée, avaient composé, en collaboration, une comédie intitulée Monsieur Caillon ou Errare humanum est. On voit par le latin du titre que mon frère était par l'âge en avance sur moi. Deux amis, un minéralogiste et un archéologue avaient découvert une grosse pierre dans un champ. Elle portait une image figurée. M. Caillon y voyait une empreinte fossile, son collègue, dont je regrette de ne pas me rappeler le nom approprié à ses prétentions, une inscription romaine. C'était une borne du cadastre. Le propriétaire, un rustre, envoyait la réclamer. Non convaincus de leur erreur secrètement satisfaits de celle de l'autre, nos amis, qui s'allaient fâcher, se réconciliaient. Je jouai le rôle du domestique de Monsieur Caillon et, tout naturellement, je me nommais Pierre. C'est à moi, je puis le dire sans vanité, qu'alla le principal des applaudissements. Les deux premiers rôles, mon frère et Profillet, s'étaient aventurés, de par leur droit d'auteurs, à modifier en cours de représentation les textes. Il en résulta quelque trouble, tandis que fidèle à la discipline, j'avais débité ma leçon de façon vraiment lapidaire. Et puis j'étais le plus jeune.

En une autre occasion, je me haussai à l'opérette. Je fus devant un muet parapet, le passant muet qui jette un sou aux Deux aveugles d'Offenbach.

La lanterne magique

Un autre jeu évocateur était la lanterne magique. Certains soirs de dimanche, ma mère la tirait de l'armoire de la salle à manger. Elle nettoyait avec précaution le verre de lampe calibré et si adroitement, avant et après usage, qu'il ne fut jamais brisé. Comment l'aurait-on remplacé. Je n'en ^{ai} jamais connu de rechange.

En dépit de son uniformité, le beau spectacle ! Peut être à cause même de cette absence de diversité ; car il ne fut jamais

164-165.

acheté une vue nouvelle depuis ma plus tendre enfance jusqu'aux jours où mes enfants vinrent s'asseoir, émerveillés, à ma place.

C'était d'abord la plaisante invention du paysan qui prend pour la première fois le train, ses soucis à la gare, les bagages affligeants, la niaiserie de son fils, la dame qui dispute son chien à l'employé sans entrailles qui le va mettre à la fourrière, puis la belle mise en marche du train, notre paysan perdant son chapeau à la portière (même catastrophe m'advint à l'un de nos retours de Bayeux).

Au temps où j'étais spectateur, train et costumes avaient déjà sur l'écran des formes désuètes. Venaient ensuite quelques personnages plaisants empruntés à la tradition des chansonnettes. Mon père reconnaissait chez eux des gens de notre entourage, parmi lesquels Madame Godefin dont les grâces blondes ne le ravissaient pas. Ma mère aurait souhaité que des propos aussi scandaleux ne frappassent nos oreilles. Celles-ci les avaient recueillis et, mon père absent, les répétaient.

Combien belle et glorieuse m'apparut alors l'expédition de Chine. Le guerrier français embrassant sur le quai du départ sa payse. Ma mère qui tirait les olichés passait vite ; l'instant d'après le même soldat glissait sur le plancher mouvant du navire, puis succombait au mal de mer. C'étaient ensuite sous leurs parasols de papier les Célestes et leurs dames contemplant l'arrivée de la flotte française ; la bataille, les canons crachant la mitraille et le plaisant épisode terminal, notre troupière, le même, saisisant un mandarin par la queue : "Eh là ! on s'en va donc sans les amis".

La plus belle, la plus touchante de ces pièces était Don Quichotte, un don Quichotte bien sec, bien incomplet. C'est sur la ~~lanterne~~ lanterne magique que j'ai connu pourtant le cabinet des livres du brave hidalgo, le sacre dans l'auberge avec le marmiteux portant la chandelle, Rossinante qui ressemblait à la Lisette de Monsieur Pain (il en sera question plus loin), le combat héroïque contre les moulins à vent, l'égorgement des outres pleines de vin et les féériques noces de Gamache. Avec grâce, ma mère imprimait des petits mouvements cadencés aux couples des danseurs ; ils dansaient vraiment. C'était déjà le cinématographe. C'était plus beau. Loin de les avilir par une représentation plus précise, le sain spectacle les noyait de légendes. Ma connaissance hâtive de don Quichotte m'a donné longtemps contre l'œuvre de Cervantès un préjugé. Je n'aimais pas voir bafouer l'honnête gentilhomme. J'entraais dans son âme ; je le comprenais. Les coups répétés de la mauvaise fortune, les défaites perpétuelles, les bâtons levés, les horions me semblaient une criante, une insupportable injustice. Je les ressentais comme mon héros. La lecture du premier Don Quichotte lorsque je la fis, sans doute trop tôt, accentua cette impression. J'en voulais à l'auteur de bafouer le pauvre bougre. Vraiment Cervantès abuse dans ces pages de la candeur du chevalier. C'est

un maniaque absurde, un dément, pour dire le mot, un imbécile ; il reçoit trop de coups pour que cette bastonnade répétée ne diminue pas celui qui s'y expose, qui y revient avec un entêtement vraiment stupide. Longtemps je m'en suis tenu au premier volume, écoeuré d'autre part de la fadeur des pastorales. Il m'a fallu un effort pour ouvrir la seconde partie qu'illumine la belle et riche âme de la piètre marionnette. Alors j'ai compris le chef d'œuvre et j'en ai été d'autant plus marqué que, sans le comprendre, il m'avait saisi déjà dès l'enfance. Les chefs d'œuvre, les vrais, ne sont pas faits seulement des tréssers que l'auteur y a semés, mais surtout de ce quelque chose d'imprécis et d'informe qui sollicite notre imagination, notre âme et du meilleur de nous que nous y mettons. Il faut un certain âge pour bien comprendre Sancho. Don Quichotte est une œuvre de vieillesse.

8 parties de campagne. Les Assemblées

Parfois, quand le rideau de la pluie rouennaise semblait se lever et démasquer l'apparence de l'été, mes parents projetaient une partie à la campagne. Maman confectionnait la veille le repas à prendre dans les bois. Le but de l'excursion fut toujours la Forêt Verte, d'autant plus belle (elle l'est) qu'elle fut longtemps pour nous illusoire. On convoquait à l'avance nos amis inséparables, les Godefin. Et, le beau jour advenu, la pluie tombait à flots ou bien un olient imprévu retenait mon père. C'était un dimanche ordinaire de plus que le destin rangeait dans nos Archives. Pas une fois la partie projetée n'eut lieu. Je dois dire que nous n'y comptions plus pour l'avoir trop de fois manquée. Ma mère, en préparant le repas champêtre, savait qu'il serait mangé à la maison et peut-être trouvait elle, en elle-même que ce serait un moindre aléa pour tous.

Une fois pourtant, par merveille, le ciel grognon s'éclaircit en fin de journée ou bien la oliente incommode mit au monde son garnement avant l'heure. Le groupe des convives ose une grave résolution au soir. Nous allâmes dîner à l'auberge des Trois Pipes à Bihorel. Je me souviens que mon père et M. Godefin cherchaient et retrouvèrent sous les arbres séniles de l'herbage des impressions qui, pour eux, demeuraient jeunes. Les dames qui étaient bayeusaines ne s'y intéressaient guère. Maurice trépignait d'ennui. Les deux plus jeunes frères s'endormaient. Vers dix heures il fallut regagner Rouen à pied. Quelles lassitudes laissent après elles les grandes débauches ! Ce fut heureusement la seule.

Mon père, je l'ai dit, conservait le goût des plaisirs qui avaient enchanté son jeune âge. Ils occupaient dans sa mémoire une place choyée qu'il ne m'est pas possible de leur accorder dans la mienne. Je crois que la mémoire de mon père exagérait. Cependant, comme toutes les choses humaines, ces plaisirs avaient leur jeunesse, leur maturité ; j'assistais à leur agonie. C'étaient de piètres récréations que les Assemblées (prononcez Assembayes) de mon enfance

189-190

Les couples libres et rieurs d'autrefois, francs d'allure et points guindés, filles rougeaudes, gars allurés avaient fait place à des bourgeois bassement égrillards ou à des ouvriers poivrots ; les campagnards étaient devenus fournisseurs. Pour retrouver les plaisants acteurs d'autrefois, il eût fallu aller à quelques lieues en plein pays de Caux. Nous ne dépassions la banlieue de Rouen.

Les seuls vestiges inchangés en ces lieux voisins, c'étaient les aveugles que nous rencontrions ça et là, flûte aux lèvres, sur les grandes routes poussiéreuses. L'Assemblée du lundi de Pâques, la plus courue, se tenait à Bonsecours. D'ordinaire, nous nous arrêtions à mi-route n'ayant connu du spectacle que quelques marchands ambulants et les immobiles aveugles. C'est que mon père n'avait pu nous accompagner.

Lorsque le ^{bonheur} de sa chère présence nous était accordé, à pied, rarement en voiture, nous touchions le cœur de la fête, sur le plateau, près de l'église. On le touchait sans s'y mêler. Jamais nous n'avons pris place à une table villageoise. Papa en grillait sans doute d'envie. Maman n'était pas attirée par une débauche si vulgaire. Mon père, le devinant, ne l'aurait pour rien au monde désobligée. Nous nous contentions d'une morolle (brioche achetée et décorée chez le pâtissier, en en emportait quelques exemplaires pour manger le soir avec les Godefin), d'images d'Epinal entrevues accrochées à des ficelles devant les boutiques (le Juif errant, Geneviève de Brabant, le Jugement dernier) de la contemplation des objets de piété dont j'obtenais d'acheter parfois un échantillon pour le reposoir du mois de Marie et de la visite de l'église à l'air allourdi d'encens, aux piliers, aux voûtes constellées d'étoiles d'or sur champ d'azur. Il m'a fallu monter seul à Bonsecours plus tard pour y connaître l'admirable vue sur la Seine, sa flotille d'îles plates, verdoyantes, et sur Rouen, une merveille, la seule chose à y voir. Ces maigres plaisirs goûtés, quand mon père n'était pas de la partie, nous descendions par les raidillons. Plus souple que son mari, meilleure Marcheuse surtout, ma mère eut volontiers certains jours dépouillé son manteau de contrainte et d'ennui. Le grand air, le mouvement qu'elle aimait la rendaient à la vie. Elle marchait vite, infatigablement. Papa déjà las de son lourd métier, détestait l'effort physique et Monsieur Godefin prenait tant d'exercice, le cigare aux lèvres sur le pas de son magasin ou dans la fumée de son bureau, que tout supplément lui semblait délétère.

Les dimanches dans la banlieue. Le Mont Saint Aignan

Nous avions de plus belles promenades. Elles me l'eussent paru davantage, si papa avait pu se joindre à nous. Presque tous les souvenirs que je retrouve de nos distractions me montrent sa place vide. Combien de renoncements il a consentis, cherchés pour que nous soyons ce que nous avons été.

Il y avait d'abord les invitations dans la famille, au

Mont Saint Aignan chez les Roland, chemin des Cottés chez les Engelmann. Mon père avait le culte des siens, les siens, dans l'espèce, ne le méritaient guère.

M. Roland, Jules Roland, mon parrain était un homme fermé. Sorti de la classe ouvrière, il en avait conservé la simplicité, une certaine raideur et un amour du travail qu'il poussait à l'extrême. Le travail pour le travail c'était sa vie. On ne voit plus de ces hommes. Le premier levé, le dernier couché, bien que tôt, posant à peine aux repas, il était métier d'âme et de corps. Hormis le métier, un homme bien élevé, respectueux de mes parents, ami sûr. Sa famille ne lui causait aucune joie. Fils vertueux, il avait recueilli chez lui ses parents que je me rappelle comme des mannequins rabougris et *silencieux*.

Je ne puis vraiment dire aucun bien de ma tante. Je n'ai jamais connu personne aussi cruelle. Elle avait été jeune, assurait-on ; l'on ajoutait : active et courageuse. Que s'était-il passé ? Son mari, trop occupé, lui avait manqué. Elle s'était installée dans une basse gourmandise et dans la sottise. Même enfants nous la méprisions. Sa face que nous embrassions sans élan était pareille à une pomme ridée. Je dois lui rendre cette justice qu'elle ne s'imposait point. Elle disait "Il ne faut pas faire attention à moi. Je suis bête". Mon père aurait bien voulu chérir sa sœur. Il s'y essayait souvent. C'était vraiment tâche impossible. Une telle compagne n'avait pu être d'un grand agrément à mon oncle. Il s'est trouvé rejeté hors de sa famille, à son travail.

Les Roland avaient deux filles. L'une joyeuse, pleine de vie, déjà commune ; l'autre bien peu avantagée, timide, douce et niaise. La nullité de leur mère, la vie étroite paternelle leur donna le couvent comme foyer. Elles vivaient au pied des roches crayeuses de Dieppedalle à Sainte-Barbe. A cette époque nous ne les voyons jamais. Le jour de l'an elles étaient représentées par d'affreux travaux de demoiselles, sèches étrennes de filles parfaites à leurs parents.

Restaient au logis les garçons. L'aîné d'une bêtise et d'une vulgarité incroyable ; il avait l'âge de mon frère Maurice ; l'autre un peu plus jeune que moi, tout aussi bête, plus disgracié et méchant. Sauf les âneries dont Maurice accouchait l'aîné, Jules, rien à attendre de ces cousins.

On arrivait un dimanche matin de la belle saison rue Crevier dans la maison de commerce. A cette époque, mon oncle qui était tisseur faisait travailler à la main. Ses ouvriers habitaient la campagne, principalement du côté d'Yvetot. Plus tard il eut un tissage mécanique rue Verte.

Une charrette, une voiture légère *parfois*, nous attendaient dans

la cour. On s'y distribuait Rolands, Nicolles et Godefins. Le cortège gravissait les rues montantes puis les routes plus rudes encore qui leur font suite et le plateau conquis après une halte que j'aimais devant la petite mare du Mont aux Malades, on arrivait à la maison de campagne, une ancienne briqueterie.

La réception était large. Econome, regardant à l'extrême comme tant de pays normands (il était des environs de Caen) mon oncle, pour recevoir, multipliait les plats. Sans l'esprit chatouilleux de Maurice, le plaisir n'eut été que de table et nous n'étions guère friands. Mais l'esprit fraternel, la bêtise de Jules Roland ajoutaient une gaieté, sans doute épaisse, mais dont on assaisonnait une cuisine lourde elle même. Seule ma tante s'empifrait, heureuse de s'empifrer.

L'après midi était un ravissement. Il restait de l'ancienne briqueterie, en plus du corps de logis, les creux dont autrefois on avait extrait l'argile. Les pluies les avaient emplis et y entretenaient des mares. Dans celles-ci, un monde de grenouilles et de tritons grouillait. Nous pêchions les tritons, animaux fantastiques porteurs de membres disparates sur leurs crêtes ; nous les pêchions au filet, à la puchette ou bien plus simplement avec des passoirs ou des casseroles percées. Ce n'était pas toujours facile. Je rapportais une capture pour l'aquarium de ma chambre.

Vers la fin de la journée, on attelait la voiture légère. Nous partions à quelques uns conduits par notre oncle pour la Forêt Verte, la Forêt Verte illusoire. Mon oncle était atteint de la peur de l'espace. Il ne pouvait sans angoisse s'éloigner à plus de quelques centaines de mètres de sa maison de campagne. Brusquement, le conducteur faisait volte face. Tout au plus avions nous découvert les lisières de la forêt espérée. Nous avons mieux connu le Bois l'Archevêque qui couronne royalement une des collines de Rouen et qui de ce côté déjà n'était guère plus qu'un rideau. On cueillait des fraises sauvages, on mangeait les mûres des haies. Le dîner était hâtif ou bien sans l'attendre, nous rentrions pour retrouver mon père à la maison. Et cette joyeuse équipée terminée, il y en avait pour un an de l'approvisionnement en tritons.

Le chemin des Cottes

Les Engelmann avaient une maison de campagne perdue au creux du chemin des Cottes sur la route qui menait au cabaret du Grenadier. La cousine Engelmann, Noémie, était une Carlin. Son mari, un badois venu à Rouen vers le milieu du second Empire comme premier violon au théâtre des Arts avait pris la nationalité française et s'était établi professeur de musique. Sa femme exerçait le même métier. Leur fille aînée Marie eut, dit-on, un réel talent. Il y avait une autre fille Valentine qui professa aussi la musique et trois garçons en apparence non mélomanes Frédéric, Henri et Bertrand. Cette tribu musicale, héritière de Jean Pantaléon Carlin, le luthier, et peut-être

du glorieux Bertinazzi, renforcée par l'union avec le badois était assez vulgaire. Le plus distingué était l'étranger. Mon père, je l'ai dit, avait le goût de la famille et, bien que rebuté d'ordinaire, il revenait avec une tendre obstination à son penchant.

Nous allions donc, une fois l'an, aux Cottes, Jardin, maison étaient en terrasses, les abords de la maison du côté de la campagne en pente. Pour entrer dans le jardin la voie naturelle était la fenêtre. Il fallait qu'elle fut naturelle pour que ma mère l'employât. On déjeunait au dessus de la maison sur une ~~xxxx~~ troisième terrasse. Il nous tombait des arbres dans les assiettes, feuilles, chenilles, insectes, à mon grand dégoût. Après déjeuner, on se promenait sur la route du Grenadier que l'on atteignait rarement et où jamais nous nous assimes. En fin de jour on se livrait aux délices du jeu de tonneau. Un jour mon cousin Henri qui était à peu près de mon âge m'entraîne dans un fourré derrière la maison. Il y avait là un gros crapaud attaché à une branche. Le méchant enfant s'était muni d'un soufflet. Il en introduisit profondément le bec dans l'intestin de l'animal et fit jouer l'instrument à vent jusqu'à ce que la pauvre bête éclata. J'étais tout ému du spectacle. Je ne l'ai jamais pardonné à ce cousin, lui même vite oublié. Aujourd'hui, je me demande comment l'originalité de cette répugnante torture a pu échapper au génie malfaisant des hommes. Je ne vois dans le martyrologue ou dans la série des crimes judiciaires, aucun saint, aucun sorcier, aucun hugenot, aucun philosophe soufflé.

Voici mes souvenirs sur les Engelmann. Le mari mourut bientôt. Il aimait la bière, les bons plats ; il laissa des dettes. ~~Mémoire~~ d'un caractère difficile, ne manquait ni de bon sens ni d'énergie. Marie sa fille était bien pourvue. Les femmes lutteraient contre la misère. Mes parents intervinrent généreusement, puis leur libéralité se lassa. Sauf Marie qu'on recueillit quelque temps et qui subitement, mystérieusement se trouva rayée de nos relations, suite d'une aventure sans doute trop poussée, la tribu des Engelmann s'effaça de ma vie. Des débris de cette famille ont ces derniers temps reparus. J'ai été heureux de savoir que Marie que j'aimais avait eu une existence de labeur et louable.

Le dernier contact avec la mort

L'inhumation de M. Engelmann fut le premier spectacle funèbre où l'on me conduisit. J'approchai de la mort, sans approcher du cadavre. Je me souviens du salon désert, du pasteur et d'une terne cérémonie où mes yeux d'enfant catholique ne trouvant nulle pompe ne reconnaissaient pas Dieu. Nous voici à la porte du cimetière, un cimetière à part, les réformés avaient alors leur enclos. Mon père qui craint pour ma sensibilité me dispense d'entrer. Je reste à la porte. Un fossoyeur au repos m'y tient compagnie. Dialogue d'Hamlet avec le creuseur de tombes. Je suis interrogé, peut être enseigné sur des choses inconnues de moi. Je discours et j'invente. Je libère surtout ma pensée de l'exercice où l'on se livre là-bas et que je ne connais que par les livres.

780-181-182

Nos vraies parties de campagne. Caumont

Nous ne connaissions pas que des distractions mesquines. Parfois, trop rarement, le couvercle nuageux de notre ciel s'ouvrait et nous éprouvions le grisement de la liberté et le ravissement de la joie. Combien j'ai de reconnaissance à ceux qui me les firent connaître.

Basile Louvrier, le frère de mon grand père, le bienfaisant ~~bourru~~ bourru dont j'ai parlé déjà, avait laissé un fils, Charles François que sa mère, la créole prit fantaisie d'appeler dans les premières années Léonce. Sa mère morte, le nom lui demeura. Resté orphelin jeune, Léonce habitait le vaste premier étage de la maison du quai du Havre sous la garde de la bonne Marie Mary. La guerre vint, celle de 1870 qui, longtemps, fut pour moi la guerre. Léonce s'offrit un remplaçant, c'était un pacifique. Lorsque les allemands avançaient sur Rouen, il quitta la ville. Il était déjà fiancé avec une jeune fille de Caumont ; il prit son service auprès d'elle. Je ne l'en blâme pas, tant de jeunes normands visitaient alors l'Angleterre. La retraite de mon cousin explique pourquoi Marie Mary se trouvait seule au moment de l'occupation à Rouen, comment j'ai trouvé refuge auprès d'elle, partagé sa couche obscure. Et c'est pour cette même raison que nous n'avons guère rencontré jusque là mon cousin Léonce.

Le voici : Un garçon bien portant, déjà lourd, paresseux, égoïste et sympathique. Il n'a jamais exercé nul métier. Le destin devait le contraindre à travailler ses derniers ans. Il est honnête, il est rangé. Il n'éprouve aucun goût pour la débauche. A vingt deux ans, il se marie.

Sa jeune femme est charmante, Eugénie. Elle l'est encore en dépit de ses quatre vingt ans. Alors elle est toute jeune, pimpante. C'est une enfant gâtée, née d'un père âgé et d'une mère élégante et sage. Le père, M. Le Chevallier est un érudit, natif de Pont-Audemer, ami de Canel qui y fonde la bibliothèque publique. Tous deux sont contemporains de ces hommes de goût et d'étude qui, dans le milieu du XIX^e siècle, ont sauvé tant de monuments de notre art des mains des acquéreurs de biens nationaux et de leurs descendants philippiens. L'âge venant, il s'est retiré dans sa propriété de Caumont, au pied des collines qui bordent la Seine, devant les larges plaines et les horizons boisés de Sahurs. Il s'y livre au culte des vieilles choses et des beaux livres. Il a ~~épousé~~ épousé pour la garde de ses vieux jours, une jeune femme d'un goût naturel parfait, la plus capable des femmes d'intérieur que j'ai connues. Elle sait commander, dépenser, recevoir. Il lui manque la générosité ; il lui manque aussi une instruction brillante. Prévoyant une liquidation banale après son décès, M. Le Chevallier se défait de ses livres. Il n'en conserve que quelques uns, des meubles bien faits, un magnifique coffre de bois et des faïences superbes, le cadre qui convient à la bonne maîtresse de maison qu'est sa femme et qui a transformé la bibliothèque en salle à manger somptueuse. Un jour il meurt sans confession. Madame Le Chevallier jette un voile sur cette fin fâcheuse. Veuve, elle règne sur le domaine. Elle n'a pas d'aventures ;

elle est de sens rassis. Comme bien des veuves sages, elle garde une durable jeunesse.

J'ai dit les grâces charmantes de sa fille unique Eugénie. Elevée à la campagne, en relation avec les hobereaux du voisinage, elle pratique l'équitation, la chasse ; elle met des jaquettes étroites, des cols d'homme. Elle se fait, à notre époque, couper sans regret les cheveux. Elle demeure simple, aimable, gentille. Elle restera toute sa vie une enfant, que gâteront sa mère, son mari, nous mêmes, sans personnalité, sans instruction profonde, avec une très insignifiante intelligence. Qu'importe ? Elle charme, elle plaît. Ne porte-t-elle pas le nom de la plus belle femme du 1er Empire ?

Je ne sais comment Léonce connut les Le Chevallier. Il fut adopté par eux pendant la guerre. Celle-ci terminée, mon cousin épousa Eugénie. Ils avaient le même âge. Ce fut un mariage d'amour, sans jamais aucun nuage, même lorsque sévit la mauvaise fortune, l'amour le plus parfait que j'ai connu.

Je me souviens de leur mariage. Léonce était riche, la famille dans laquelle il entrait ~~un~~ peu moins, mais elle faisait figure dans le pays. La cérémonie fut un événement dans notre jeunesse. Elle se déroula, partie à Rouen, partie à Caumont : représentation mobile avec des haltes : la mairie de la ville, l'église de Caumont les repas. On nous avait entassé, les enfants ensemble dans la même voiture ; Maurice et moi, les Lainé et Jules Julienne leur oncle. Comme toujours, mon frère était le héros, l'animateur du groupe, un animateur espiègle. La voiture, un vieux véhicule, était fendue par le milieu. Maurice nous menaça des pires catastrophes. Je riais de la drôlerie et je prenais peur. Est-ce pour cette raison que je me trouvais plus tard dans la voiture maternelle. La malchance m'y poursuivit ; elle perdit sa portière.

De retour à Rouen au soir on m'exhibe avant le dîner chez Vallot. Je portais un bel habit de velours grenat avec des galons, des parements aux poches. J'en étais fier. Je demandai à M. Le Chevallier d'admirer mes poches rares. Longtemps je suis resté dans la famille le petit garçon à poches rares.

J'aurais bien des fois à parler de Caumont où je fus souvent invité, affectueusement reçu toujours, et où je me sentais à l'aise et heureux. Pour le moment, le Caumont que j'évoque est celui de mon âge. Nous y venions de Rouen en voiture, rarement par le bateau de la Bouille. Nous venions empilés avec les Godefin, nos parents, nos amis, les deux jeunes enfants dans l'intérieur, Maurice sur le siège auprès du cocher. Le déjeuner nous attendait, un déjeuner magistralement ordonné, servi avec une confortable lenteur dans la bibliothèque. Aux grands jours, Madame Le Chevallier ne redoutait pas de servir les mets dans les magnifiques plats de Vieux Rouen. Tout était parfait, la chère, et la façon de l'offrir. L'adresse à

découper de la maîtresse de maison était proverbiale. Je l'ai vue tailler une mauviette au bout de la fourchette en autant de morceaux qu'on débite un poulet. Comme convives en plus de nous et des Godefin, un propriétaire de la Bouille, M. Lénique, qui par son triste exemple, m'apprit de bonne heure les rigueurs de la surdité, les Desmaisons, famille aristocratique, par merveille, au cœur humain et sans morgue. Je reparlerai d'eux et de leur misère qui ne fut pas sans grandeur. On voyait aussi d'ordinaire à table l'excellent curé de Caumont, l'abbé Philippe.

Après le déjeuner, un peu long quand même, pour notre besoin de remuer et le temps de repos digestif habituel à Léonce, avait lieu la promenade rituelle, ascension de la côte, descente, visite des annexes de la maison, jardin, herbage, laboratoire de Léonce où il se livrait à des travaux de photographie au collodion ou bien à des expériences de physique. Mon cousin avait la passion de la science, de la découverte sans en avoir la moindre véritable intelligence. Tout le monde, sauf lui, peut-être, alors, le savait. Je ne fus pas longtemps à le découvrir.

Le tour venait ensuite des jeux d'adresse dans le jardin : lancer de fléchettes sur une cible-paillason, tir à la carabine et croquet. L'heure du dîner approchait, furtivement. La gaieté se taisait devant les perspectives du retour. Puis l'heure de partir sonnait inflexible. Il fallait quitter la table, regagner la voiture, subir le long voyage jusqu'à la ville. Mes parents, les Godefin, se taisaient. Maurice à sa place élevée avait la meilleure part. Je m'endormais. Quel malaise au réveil quand il fallait monter les deux étages de l'escalier.

Une fois, la fantaisie, cette fée aux caprices salutaires, s'avise de mettre l'imprévu dans notre retour. Elle choisit celui qui convenait à notre humeur, ce fut un sot accident. Par hasard ou plutôt pour diminuer la gêne du voyage, on avait loué la voiture. M. Godefin conduisait. Nous roulions depuis Caumont d'une allure prudente. J'éprouvais par les fentes de mon sommeil le cahot des pavés du Petit Quevilly. Tout à coup le cheval tombe. Dramatique aventure. Il nous fallut chercher un refuge dans une auberge voisine où nous demandâmes vainement une bête valide pour nous traîner. M. Godefin et Maurice partirent à pied dans la nuit pour chercher du secours. Ils revinrent avec un fiacre égaré dans le faubourg.

Marie Mary, Ursule et autres personnages

J'ai passé sous silence, parmi ceux que nous rencontrions à Caumont, les domestiques. Ce n'étaient pas les moins originaux de nos hôtes.

Il y avait d'abord la très aimée Marie Mary que nous appelions Marie à Léonce. Intendante du ménage à Rouen, dans l'appartement du quai du Havre, elle réduisait ses services, lorsque ses maîtres s'installèrent à Caumont, à la tenue de leur chambre et de celle de

187-188-189

e leurs enfants qui naquirent; Marthe, puis Léonce. Ce dernier était, par loi de baptême et loi civile, un Léonce authentique c'est pourquoi on ne l'appela jamais que Lélé pour le distinguer de son père, le faux Léonce et le seul Léonce populaire.

Marie Maig, excellente fille, mais caractère opiniâtre détenait dans l'association Louvrier- Le Chevallier une place d'importance chez les Louvrier. Elle était en quelque sorte, le centre, le pavillon de la branche maritale. Nous y jouions, nous Nicolle le rôle de satellites, nos amis Godefin satellites aussi ; satellite même mon grand père. Cette situation conférait à Marie une autorité qu'elle ne mesurait pas, mais qu'elle ne négligeait pas d'exercer. Entrée encore enfant au service des Rabot à Vire, passée chez les Louvrier de Rouen quand Léonce atteignait sept ans, elle avait, au temps du bon tyran Basile et de la créole toujours malade, exercé une sorte de primauté. Celle-ci s'était affirmée quand Léonce s'était trouvé seul. Son maître le redonnaissait, ma cousine Eugénie n'y échappa pas, les enfants qui naquirent s'y rangèrent. Elle nous tutoyait et nous lui rendions le même témoignage affectueux. Ma mère en sa qualité d'aînée des Louvrier rouennais recevait ses confidences. Je crois que Marie la tenait au fond pour sa véritable maîtresse. Maman était le tact, la discrétion même. N'empêche que l'excellente bonne lui prêtait un rôle occulte.

Cette autorité domestique n'était pas du goût de Madame Le Chevallier ; elle la désobligeait. Marie, sans cesse présente à Rouen, à Caumont lui enlevait une part de son autorité sur les enfants. Elle exagérait, la bonne fille, le rôle parfois pesant de la vieille domestique. On sentait souvent un conflit latent. Le conflit devenait particulièrement menaçant quand intervenait la mère de Madame Le Chevallier, Madame Ferrand. Il se peut que je sois injuste pour cette aïeule qui vit, rare phénomène, l'aîné des enfants de la quatrième génération issue d'elle. J'appartenais au parti de Marie Maig, donc au clan adverse. Je détestais cette ancêtre dont notre chère Marie aimait à se plaindre. J'ai notion qu'il y eut de graves dissensions, que ma mère fut soupçonnée d'indiscrétion et qu'il faillit en résulter des froissements, peut-être plus dans nos rapports si parfaits avec les hôtes de Caumont. Ma mère était le tact même, Madame Le Chevallier et elles s'estimaient pour leurs qualités toutes pareilles avant de s'armer franchement comme elles le firent par la suite ; Eugénie jouait un rôle d'enfant conciliateur, Léonce qui ne parlait guère ~~fit~~ fit taire sa bonne. Je crois aussi que mon père s'en mêla. Il était respecté de tous, écouté comme le membre le plus marquant de la famille. Il impressionnait Madame Ferrand elle-même. Il sut jouer de cet avantage. Sauf ces menaces d'orages qui jamais n'éclatèrent, nous connûmes toujours quai du Hâvre et à Caumont la paix si rare des coeurs.

Aussi vieille chez les Le Chevallier que Marie Maig dans notre famille, Ursule exerçait à Caumont un pouvoir despotique. C'était

130/191128

une servante rabougrie, au visage renfrogné, taillé à coups de serpe, bonne par ailleurs et de caractère acariâtre. Elle était entrée, enfant elle aussi, au service de son défunt maître. Lorsqu'elle mourut elle comptait dans les quarante cinq années d'exercice dans la même place. Marie Maig en comptait autant lorsqu'elle se retira pour jouir d'une rente viagère que Basile lui avait léguée à sa mort et que Léonce lui servait. Elle fut alors plus riche que ses maîtres.

Native de Buchy, Ursule, quand venaient les Rois demandait une permission de deux jours pour visiter sa famille et, sans doute, les tombes du village. Le premier elle se levait plus tôt encore que d'ordinaire, mettant son costume du dimanche, crochait à son bras un panier d'osier où elle avait disposé de menus présents, puis, bonnet en tête, toute courbée, nerveuse, elle prenait la route. Il doit bien avoir dans les quarante kilomètres entre Caumont et Buchy. Il y a pour les parcourir le bateau de la Bouille à Rouen, ensuite le chemin de fer. Ursule faisait la moitié de la route à pied. Et, le lendemain, elle revenait de même. Elle avait rempli ses devoirs vis-à-vis des siens, raffraîchi ses souvenirs, tiré les Rois.

A chaque voyage à Caumont, nous allions rendre visite à Ursule dans sa cuisine. Je dis bien rendre visite. On s'informait à l'avance de l'heure à laquelle on pouvait se présenter. Ursule tenait à montrer une cuisine irréprochable. Après le somptueux déjeuner qu'elle nous avait servi, ce n'était pas besogne petite. Elle tenait aussi à révéler un costume adéquat à la réception. Elle n'eut pas toléré, même de nous, enfants, une visite impromptue. Sa maîtresse même, qu'elle s'obstinait à nommer Madame Chevallier, n'aurait pas été acceptée sans préliminaires. Ces précautions prises, on se hâta. Ursule nous recevait avec politesse. Son verbe cependant devenait haut et souvent mal content. Les compliments que ma mère ne manquait pas de lui adresser sur le repas étaient reçus avec une satisfaction bourrue. Je ne m'amusais pas beaucoup de ces discours. Il fallait prolonger la visite sous peine de mécontenter la servante. Elle avait toujours quelque petit présent à nous offrir. Marie Maig tenait aussi à nous donner des étrennes. Elle avait la main heureuse en chocolats.

Lorsqu'on était bien assuré d'avoir conquis les faveurs d'Ursule, il était de bon usage de lui demander de visiter son jardin. Ursule se piquait de connaissance en botanique et dans les applications de cette science. Son potager était un champ d'expériences. On la voyait, à ses heures de loisir, l'arpenter le manuel en main, le consultant et maronnant. Chaque savant a ses méthodes. Celle de l'originale Ursule consistait dans l'emploi d'os à moëlle pour les semis et les jeunes plantés.

L'hiver, ses maîtres rentrés à Rouen (Madame Le Chevallier y suivait ses enfants quai du Havre) Ursule veillait sur Caumont. Perdue, seule entre Seine et falaise, à distance d'autres habitations, elle ne redoutait pas les mauvaises visites. Elle savait

193-194 195

les recevoir au besoin. On racontait son plus bel exploit. Des matelots d'un bateau norvégien qui faisait son lest de calcaire sur la rive avaient une nuit de bordée envahi la propriété. Ursule les entend. Elle se lève, lanterne en main, un balai de l'autre elle fonce sur les intrus. Une telle vision, cette bonne menaçante avait rempli les âmes nordiques de terreur. Ils s'étaient enfuis, l'un d'eux abandonnant sa casquette sur le champ de l'assaut. Ursule avait ramassé le trophée. Le lendemain elle l'alla présenter au capitaine du port de la Bouille et lui demanda justice.

Lorsqu'on gravissait la côte de Caumont, on croisait d'ordinaire sur les sentiers des ~~terrasseurs~~. C'étaient des douaniers, profitant de leurs heures de loisir pour gagner quelques sous en se louant. J'avais des connaissances, des amis parmi eux. Le caractère débonnaire de Léonce, la gentillesse d'Eugénie nous rendaient les visages accueillants. Tous avaient pour mon cousin le mépris du travailleur pour l'oisif, mais cette indulgence le faisait aimer. Je ne crois pas qu'il se soit rencontré des rancunes de classe chez ces employés. C'était moi qui, me mettant à leur place, fils d'un père, forçat de sa profession, qui commençais à les éprouver. Mais je pardonnais vite.

J'ai connu bien des gens à Caumont à bien des époques. Les années venant, je fus de plus en plus familier. J'aurais à y revenir dans d'autres chapitres. Je dois me rappeler de temps en temps que je ne suis encore qu'un garçonnet de huit à dix ans et que je ne vois ni Caumont ni ses habitants de l'oeil dont je les verrai plus tard.

Contre ce programme, je vais cependant parler d'une rencontre que je fis un jour dans le cimetière du village, banal enclos perché sur la côte, au bout de la cavée et à l'entour de la petite église. Je consigne ici cet événement qui ne se rattache à rien d'autre de peur de l'oublier. Une villageoise sans âge, bien que jeune, était accroupie sur la terre fraîchement remuée. Ses doigts picoraient de menus objets éparpillés qu'elle logeait dans son panier noir d'osier ouvert devant elle, anses écartées. "Quelle besogne faites-vous là, mère Lamy, lui demande-t-on ?" La voix traînante répond "Ce son quèques ossailles d'ma belle mère que j'rase". J'ai écrit la phrase comme la bouche normande l'a prononcée. Que fit là jeune moissonneuse de sa récolte ? Nulle ne m'en a informé.

Le Val de la Haye. Le bateau de la Bouille

Depuis de longues années, je n'ai pas revu Caumont, emporté par la débâcle des Louvriers. Je revois depuis peu, grâce à l'hospitalité des Derocque, chaque été le Val de la Haye. C'était alors pour nous, la propriété des Rose. J'ai dit l'amitié qui unissait mon père au pharmacien de la rue Beauvoisine, les stations qu'il faisait, enfin de journées, dans l'officine. Monsieur Rose était blond, barbu, d'aspect scandinave et d'une taille loin de la

196-197

moyenne, bavard avec talent, fort gai, un peu raisonneur et pédant pourtant, mais d'un esprit vraiment original.

Notre ami s'était marié deux fois. De chaque lit, il eut plusieurs enfants : ~~xxxxxx~~ trois du premier vécurent, le second lit en compta quatre. A cette postérité se joignaient des parents ; la mère de la première femme, ~~de la~~ la seconde, sœur de M. Rose. Ajoutez les aides de la pharmacie. Sa salle à manger de la rue Beauvoisine, derrière l'officine, était un réfectoire, ~~xxxxxxx~~ constamment mis en émoi par la clientèle très nombreuse. Je n'aimais pas de m'y asseoir. On y était pas tranquille.

Au Val de la Haye l'espace faisait les coudées franches. M. Rose aimait la campagne. Enfermé du matin au soir, ce qui était une torture pour ce long corps - l'esprit s'évadait à propos - il n'avait de bon que le dimanche. Avec quelle joie accueillante il nous recevait, nous et les Godefin nos compagnons obligés. A l'âge où je me trouve, les enfants du second lit étaient à peine nés, surtout à naître. Nous avions pour camarades les aînés, les enfants de la première Rose : Marguerite et Maurice, jumeaux, René. Je ne parlerai guère de Marguerite moins fréquentée, ni de Maurice Rose garçon simple, de mon âge (il avait été disciple comme moi des Granval), assez déluré alors, mais d'intelligence et d'instruction bien faibles. René le plus jeune attirait sinon la sympathie, du moins l'intérêt. Atteint dès le jeune âge d'un mal de Pott haut placé, bossu par conséquent, il fut torturé, toute sa vie, des complications de ce mal. Son existence fut une lutte atroce et héroïque. Gâté par son père, entouré de la pitié de tous, en particulier de la nôtre, intelligent, spirituel comme M. Rose, il acquit du fait de sa misère, une personnalité précoce. Il était trop malheureux pour être bon. Vis à vis de tous il était volontiers agressif. Sa belle mère, institutrice entichée de son diplôme et de connaissances prétentieuses, sans intelligence, sans bon sens avait été épousée par M. Rose pour sa beauté. Elle avait les traits réguliers, dépourvus de grâce, des yeux myopes, un port aisé et une chevelure d'une splendeur magique.

Rien de plus délicat que le rôle d'une belle-mère. Madame Rose numéro 2, née Chalmin avait succédé à une autre Dame Rose dont j'ai connu l'aimable portrait et qui était morte des suites de la naissance de René. Ma mère avait été très liée avec elle. Elles s'étaient connues toutes deux dans les premiers temps de leurs mariages. Depuis la mort de son amie, Maman avait reporté son affection sur M. Rose et sur les enfants du premier lit. Elle avait ressenti de la peine, peut-être à son insu de la jalousie, au moment du second mariage. La nouvelle venue était si infatuée d'elle-même, de son instruction, si sotte, qu'une bonne intelligence ne régna jamais entre elle et ma mère. Il s'établit, chez les Rose, ce qui avait failli s'établir chez les Louvrier. Il y eut deux partis, celui du premier lit, celui du second. René Rose était le chef du premier avec son frère Maurice pour lieutenant, un lieutenant souvent gaffeur et nous, Nicole et les Godefin comme sympathisants, sinon comme alliés.

192.199.

Madame Rose annexera plus ~~xxx~~ ou moins Marguerite. Plus tard, elle eut ses enfants. Ceux-ci auraient plutôt été un trait d'union que des partisans. L'année Berthe était toute bonté, belle et rayonnante.

Exaspéré par l'infirmité, par les assauts de son maljamais éteint, caustique et souvent mauvais, René criblait sa belle mère de coups d'épingle et de sarcasmes. Elle répondait par des jobardises. M. Rose était malheureux de ces conflits. Certainement l'enfant malade tenait une part privilégiée dans son cœur. Il est le premier père que j'ai entendu s'inquiéter de la responsabilité des parents dans les tares peut-être héréditaires des enfants. Non moins certainement, sa femme le tenait par l'alcôve. Je pense qu'il n'a guère connu le bonheur.

Nous étions ses grands amis. M. Rose fut, après mon père, la grande ^{amitié} masculine de maman ; leur sympathie était faite de confiance mutuelle. Sans doute le souvenir de la première femme en était le ciment secret. Le mariage qui unit plus tard Valentine Rose à mon frère Maurice a été, pour maman et son vieil ami, l'une des joies les plus grandes de leurs vies.

Ma mère toute discrète, mais victime du sentiment de justice qu'elle portait en elle, avait parfois des pensées si délicates qu'elles se muaient en maladresses. Il n'y eut jamais entre Madame Rose et nous un terrain sûr. Nous étions, au Val de la Haye, ses hôtes et les amis du mari et des enfants.

C'était dans ma jeunesse, le plus charmant séjour. Il n'a pas encore sensiblement déchu grâce au bouclier verdoyant de son été. Cependant, au soir, toute la nuit, les feux des mines de Grand Couronne l'illuminent désagréablement. Le voyage sur Seine, avant l'arrivée, avait des attraits, aujourd'hui perdus qui parfument mes souvenirs. Le bateau qui nous amenait, l'Union était une sorte de radeau à roues d'un type unique. Difficile à manoeuvrer, énorme et gauche, il avait pour commandant le Capitaine Roussel, un loup de Seine populaire chez les équipages des paquebots de toutes nations qui fréquentaient le port de Rouen. Au passage de la lourde nef, on voyait les marins peupler les ponts des navires marchands, à coups de sifflet, le grondement de la vapeur retentissaient de toutes parts, des Hurrahs, des vivats échauffaient l'air. Une bonne humeur communicative régnait à tous les bords. Solennel, le Capitaine Roussel répondait du sifflet enroué de son vieux sabot, puis de la casquette. Ensuite, se penchant sur le tuyau qui le réunissait au mécanicien, il donnait ses ordres, précédé toujours du mot prudent que j'écris comme nous l'entendions " Au-tan-sion ! "

Brave Capitaine Roussel ! Pourquoi, diable, sa physionomie évoquée me rappelle-t-elle les traits de mon oncle Roland ?

La basse Seine qui, chaque année, se transforme un peu plus en chenal rétréci bordé de quais était une rivière large, enchantée et nonchalante. Au sortir de Rouen la cote Saint Eloi, puis la cote Cauchoise devant la maison de Léonce et que nous nommions l'abreuvoir. On croisait des bacs à ~~XXXX~~ rampes passant d'une rive à l'autre. C'étaient ensuite les prairies de Bapaume et de Quevilly. Après quelques villages ombragés au devant desquels dormaient des canots, Croisset apparaissait subitement avec ses maisons tassées et ses guinguettes au pied de l'éperon boisé de Caudebec. On abordait aux lieux d'arrêts sur des pontons. Les vieux débris, anciennes barques de pêche exilées de la mer en Seine, gémissaient, fuyaient devant le choc de l'Union. Heureusement leurs chaînes les maintenaient à la rive. J'en ai vu pourtant se rompre. Tous périrent, l'un après l'autre, des suites des abordages.

Sur le quai de Croisset, les touristes se montraient une maison blanche, écartée, avec pavillon sur la Seine, allée de tilleuls et jardin. J'y ai vu, à la balustrade du pavillon, un homme à houpelande contemplant l'évolution de notre bateau. On le désignait du doigt. Les rouennais chuchotaient: "c'est le fils (ou le frère) de monsieur Flaubert, notre chirurgien" Evidemment un homme de bonne famille, quelque peu scandaleux, qui avait tout au moins mal tourné. A présent, je te salue, loyale image, bon géant que j'ignorais alors, Gustave Flaubert! Ton admirable correspondance réjouit mes souvenirs.

Après d'autres arrêts, d'autres îles, le couvent de Sainte ~~Bixette~~ Barbe, geôle de mes cousines Roland, le Val de la Haye paraissait, étroitement logé entre colline et Seine, côtoyé par les herbages de sa longue île. A peine débarquée, notre tribu voyait accourir au devant d'elle la tribu débandée des Rose. Les salutations échangées, nous nous débandions à notre tour, confondus avec nos hôtes.

Déjeuner très gai, précédé d'un tour dans les dépendances de la maison (ma mère adorait la cueillette des oeufs tièdes dans le poulailler) et suivi d'une promenade dans la forêt de Roumare ou bien à la ferme de la cote au dessus des carrières Notre-Dame. En fin de journée, sacrifice au goût de l'hôtesse qui tirait des succès au jeu des homonymes de sa fréquentation du dictionnaire ou d'ouvrages spéciaux. Dîner que le sifflet du bateau bousculait.

La traversée du retour était moins plaisante. Le sommeil y tenait sa partie. Je me souviens des réveils pénibles qui l'interrompaient à quai, de l'enfouissement dans le fiacre où il tentait de se rétablir puis de la reprise libératrice, définitive, après l'ascension des deux étages.

Je remets à plus tard nos autres voyages périodiques à la Feuillie, à Neufchâtel et les voyages exceptionnels: Dieppe, Vire.

Traits de caractère de mes parents

203-204 25

La plus parfaite entente, l'amitié la plus sûre unissaient mes parents. Elles étaient faites de leur double affection et d'une mutuelle confiance. Papa n'avait pas de plus sage conseiller que ma mère. Il s'en remettait à elle de la gestion de la maison, de notre surveillance et de celle de ses intérêts. Un mari qui donne les cordons de sa bourse même à sa femme ne peut être que fidèle époux.

Il n'est point de cieux si purs que ne traversent quelques nuages. Tendre, excellent, conciliant, mon père avait, par moments, des crises de colère inexplicables. Je ne les ai jamais comprises. Elles sévissaient subitement, tombaient de même. Elles naissaient sans prétexte et portaient, même à mes yeux d'enfant, une marque incohérente et absurde. J'ai vu cet homme, le plus doux des hommes, faire des scènes publiques à des inconnus avec une injustice dépourvue de bon sens. Ma mère, nous autres enfants, en éprouvions un malaise, une confusion indiscibles.

Il m'a fallu lire, dans les prétendus mémoires de Fleury, certains traits du caractère de Carlin, notre présumé grand oncle, pour retrouver des emportements pareils. Je ne peux croire pourtant que mon père, à l'exemple de l'acteur de la Comédie italienne, eût été capable de déclouer une porte contre laquelle il aurait buté, puis de la remettre très humblement en forme et en place. Je ne l'ai jamais vu se livrer à la moindre voie de fait contre les objets ou les personnes. Je l'ai toujours vu, honteux de son emportement passager, terminer l'affaire par des excuses.

Il n'eût jamais de discussion un peu vive avec ma mère. Le conflit saisonnier dont je vais parler était de toute autre nature.

Ma mère était, je l'ai dit, personne d'une discrétion parfaite. Elle poussait cette vertu, je l'ai dit aussi, à tel point que de louable cette qualité devenait pour elle, pour tous, une gêne. Je n'ai jamais connu de créature, prévoyant l'incidence d'un orage, l'appréhendant, ait mis tant de précaution à le faire éclater. C'était avec mon père, à ma connaissance, qu'elle obtenait ses plus beaux succès. Je suivais la scène depuis le plus imperceptible prodrome jusqu'à son déchaînement fatal. J'ai longtemps souffert d'une migraine ophtalmique. C'est un vilain mal. Il débute par un trouble insensible de la vue, un point brillant qui tremble à l'extrémité d'un des champs visuels. Ce rien dont nul homme sain ne tiendrait compte porte pour le migraineux une telle certitude de l'évolution inflexible, que le condamné cède aussitôt et s'apprête à subir la violence de troubles de plus en plus étendus du scotome aveuglant et de l'inférieur mal de tête.

Toute les fois que Maman craignait une ~~exaspération~~ contrariété pour mon père, surtout si celle-ci pouvait lui venir d'elle-même, elle possédait l'art maladroit et infailible de l'asseoir par le génie qu'elle mettait à vouloir l'écarter. Son visage, sa voix, ses réticences dénonçaient la manœuvre boîteuse. Mon père ne s'y trompait

206-207

pas. Il sentait le péril approcher, tentait à son tour de l'éviter et par la fatalité d'une commune maladresse, le multipliait au centuple.

Une scène fatale, toujours la même, se jouait à notre table, chaque année l'un des soirs qui suivaient Pâques.

Chaque année, depuis son mariage, sans que jamais il ne se soit trouvé d'exception, Maman allait passer un mois à Bayeux ou Port en Bessin auprès de notre grand-père. Papa et Papa Charles s'estimaient, mieux ils s'aimaient. Demeuré seul dans sa ville depuis l'éloignement de son Aline et la mort de Virginie Louvrier, mon grand père, originaire de Vire, ~~xxx~~ n'y avait ni parent, ni attache. Il se peut qu'il aimât Bayeux. On peut aimer une ville morte et noble. Il me semble que j'y pourrais vivre aussi, à condition, comme mon grand père, d'y vivre seul. Je m'y approvisionnais de livres et de papier à noircir, à grands pas je parcourais la délicieuse campagne du Bessin. Charles Louvrier, casanier, peu marcheur avait son jardin. Il y passait ses jours à bricoler, à bu Soquer, comme nous disons en normand. Il couchait dans sa maison, faisait lui-même et simplement son ménage. Il prenait ses repas au Cheval blanc, rue Saint Jean, chez Madame Lecontour à la table d'hôte. L'oreille bien ouverte aux propos des habitués, il détestait leurs facéties qu'il nous rapportait, pourtant parfois en riant. Jamais, durant les longues années qu'il y passa, il ne prit part à la conversation. Son unique lecture était la Petit Journal (de Timothée Trimar) qu'il ~~xxx~~ lisait de la première ligne à la dernière. Aucune visite pour ainsi dire à recevoir ou à rendre. "J'étais si heureux, disait-il, quand l'infirmité le contraignit à 80 ans à rallier notre maison ! Quelquefois quinze jours sans voir personne !".

Ce n'était donc pas ses relations qui retenaient mon grand père à Bayeux. Il eût pu facilement trouver à Rouen un jardin tout pareil au sien et y mener la même vie tranquille. Il nous aimait, il nous aurait eus en tout temps chez lui.

Une si simple décision aurait tranché de la façon la plus opportune la question de nos vacances. Au lieu d'aller à Bayeux et à Port, distant de Rouen d'une huitaine d'heures, nous aurions pu nous établir à la campagne sur une plage voisine de Dieppe ou de Saint-Valéry à deux heures au plus de chemin de fer. Mon père que la cleintèle retenait au point de ne pas lui permettre plus de quelques jours d'absence et pas encore tous les ans, papa serait venu passer la journée du dimanche en famille. Il n'aurait pas connu la peine, au moment où nous étions libres, pendant les vacances, le beau temps de nous voir partir et de connaître un mois de solitude.

Ma mère connaissait cette peine. Elle eut donné toutes les vacances de sa vie pour l'éviter à notre père. C'était facile. Il aurait suffi qu'elle en touchât un mot à papa Charles pour qu'après

88-209 210

avoir objecté sévèrement "Ma fille, tu n'as qu'à rester auprès de ton mari" il se fut décidé à venir habiter près de nous qui l'aurions tant choyé. Ma mère ne dit jamais ce mot. Pour qu'enfin il monta à ses lèvres, il fallut que papa mourût. Alors, se demandant, avec une inquiétude chrétienne et humaine, si elle avait bien donné tout le bonheur au disparu, cette peine, la seule qu'elle lui ait faite, força son silence. Je l'entendis s'en accuser devant mon grand-père et j'entends encore celui-ci lui répondre de la même voix calme et loyale qu'il avait prononcé en entrant dans la chambre funèbre "Pourquoi n'est-ce pas plutôt moi qui suis mort ?" répondre à Maman : "ma fille si je ne suis pas venu près de vous, c'est que je ne voulais pas vous causer une gêne. Tu m'aurais dit ce que tu viens de me dire, je serais aussitôt arrivé".

Les scrupules, la discrétion, ces tyrans font bien des misères. Il n'est de clair que l'aveu.

Chaque année donc, quelque temps après Pâques, un soir, à table, la conversation, la même s'engageait. Mon père demandait tout à coup "Où passerez-vous vos vacances ?" C'en était fait de la paix. Je baissais la tête dans mon assiette. Ma mère répondait "Où tu voudras, mon ami". Un silence. Puis papa reprenait "As-tu écrit à ton père ! - Non puisque nous n'avons rien décidé - Si tu ne lui as pas écrit, il compte sur vous - Je ne lui ai pas promis - Il compte sur vous puisque vous allez à Bayeux tous les ans". Et papa redisait une fois de plus, combien il serait préférable pour tous que mon grand père vint habiter près de nous. C'était une invitation qu'il faisait à Maman. Jamais il ne s'opposa autrement à notre voyage. Le lendemain au plus tard, d'un ton purifié de toute animosité, de regret même, il recommandait à sa femme de ne pas tarder à prévenir papa Charles de notre prochaine venue. Et jamais il ne parlait plus de notre départ.

Placée entre deux devoirs, celui de visiter annuellement son père, celui de ne pas laisser seul son mari enchaîné par son métier, Maman manquait au plus humain, elle faisait un malheureux quand il aurait été aisé de fondre en un bonheur commun, journalier, ces deux devoirs.

Quels ne devaient pas être ses remords ? A l'heure de l'autre séparation, celle de Bayeux, près de rentrer dans sa dure vie solitaire, Charles Louvrier venu avec nous jusqu'à la gare (ce que ne faisait pas mon père) disait à sa fille en guise de remerciements ces paroles que j'ai souvent pensées plus tard sans le dire quand mes enfants venus à Tunis s'éloignaient, me laissant dans mon lointain exil "Ma fille, j'aimerais mieux que vous ne fussiez pas venus". Les hommes forts ont de ces faiblesses avant de se ressaisir. Froid, silencieux, mon grand père cachait une âme affectueuse qui souffrait et s'épanchait ce jour là.

A l'autre bout de la voie ferrée, sur le quai de la gare

Saint-Sever, le soir même, papa reconquerrait les siens.

Le voyage à Bugeux

Pour les enfants, le beau voyage ! J'avais peine à quitter mon père. L'heureuse perspective qui s'ouvrait l'emportait. Il me semblait qu'en quittant Rouen, le lendemain même de la distribution des prix, je devenais un autre être.

Le voyage en lui-même manquait d'imprévu et de charmes. Mère, enfant, domestique (on emmenait la femme de chambre) nous formions un petit groupe de cinq personnes difficiles à passer en de début d'août où tous les citadins se précipitant vers les plages, les trains étaient bondés de voyageurs, surtout le train de Paris à Cherbourg qu'on escladaît à Serquigny. Timide, gauche, je n'aimais pas être séparé de Maman.

Par économie, autant pour nous occuper en wagon on emportait le déjeuner, toujours le même. La pièce essentielle en était un pâté de chez Eugé, moitié porc, moitié veau entouré d'une croûte imbibée de graisse et molle en dedans, sèche et s'effeuillant par dehors. Un gâteau de riz compact suivait. Nous buvions de l'eau rougie dans des timbales ; je n'ai jamais aimé le vin coupé d'eau, ce jour là sa tiédeur le rendait vraiment exécrable. A la timbale, j'eus la joie, certaines années, de substituer une petite poche de cuir, allongée comme une barque. Elle était d'un usage bien incommode avec les cahots du wagon. L'originalité du moyen rendait l'eau rougie acceptable.

Aux approches de la gare d'Elbeuf, ma mère annonçait la visite possible ~~XXXXXX~~ de son amie Madame Lainé. Le train arrêté, on inspectait en vain le quai. Jamais je ne vis la sévère amie de ma mère qu'eût accompagné mon amie particulière Louise, sa fille. Cette rencontre était elle inventée par ma mère afin de nous occuper quelque temps ou bien Madame Lainé, esclave d'une même discipline que Maman, ne parvenait-elle jamais à distraire sur sa tâche quotidienne quelques minutes pour un vain plaisir !

Je n'aimais pas voyager à contre-sens. On m'avait dit que cela faisait mal au cœur. Je l'ai cru jusqu'à ce que je me sois risqué. C'est aujourd'hui la position que je préfère ; elle met à l'abri du vent et des poussières de charbon, si désagréable parfois pour les yeux. Maurice plus agile que moi me faisait enrager en prenant la bonne place, s'il n'en restait qu'une. La moquerie satisfaite, il me la cédait. La bonne place était surtout à la portière.

A l'embranchement de Serquigny, une attente d'une heure nous faisait prisonniers d'une salle d'attente mesquine, encombrée et sale. Je la revais depuis quelques années ; elle n'a pas changé. L'attente à Serquigny est encore plus longue. J'enviais les parisiens (les gens du train venant de Paris qui, dans le temps de leur arrêt fort court, s'échappaient en débâdade de leurs wagons et venaient s'approvisionner au buffet. C'est là qu'il eût convenu de

prendre notre déjeuner, eût-il été celui que nous emportions avec nous. Maman devait avoir une opinion défavorable des buffets. Je ne l'ai jamais vue entrer dans aucun et longtemps j'ai fait de même. A présent je les évite. Ils sont généralement mauvais dans tous les pays du monde et je hais la bousculade des plats.

J'ai dit les inconvénients de la montée dans le train de Cherbourg et les périls d'y voyager séparés ; périls imaginaires, je n'ai pas souvenir de m'être trouvé jamais seul. J'avais au moins, ou Maurice, ou Maman avec moi. A Caen, notre train demeurait un quart d'heure en gare. C'était un arrêt fastidieux, d'une durée qui me semblait interminable. Maman le mettait à profit pour nous faire notre toilette. Il convenait de montrer à Charles Louvrier des petits-fils irréprochables. L'opération se passait à la pompe. Pour tirer le reste du temps, ma mère nous représentait les étapes du voyage de notre grand père ~~xxxx~~ de son logis à la gare : papa Charles quitte son jardin, il rentre chez lui, il met ses bottes, il prend l'omnibus, le voici à la barrière.

Cependant notre train s'était remis en marche. Nous comptons les stations ; il n'y en avait que deux à l'époque. A la sortie de ~~xxxxxx~~ Caen, le train sans s'arrêter ralentissait. Nos yeux visitaient la rivière d'Orne, la prairie, la masse si belle et les clochers de l'Abbaye aux hommes. La morne plaine faisait suite. Breteville-Norey, Andrieu. A partir de cette station nous ne quittons pas la portière de droite. Nous voulions ne pas manquer la place précurseur de l'arrivée, le manoir de Bellefontaine, sa pièce d'eau et ses cygnes. Bientôt les flèches et le dôme de Notre-Dame de Bayeux surgissaient. Le train sifflait, ralentissait, arrêtait devant la gare. Nous descendions de l'autre côté, nous contourinions les wagons de queue, traversions la voie ferrée. Au coin de la barrière de sortie, nous reconnaissions le beau visage, calme, entouré de son collier de barbe blanche, la taille courte et tassée de mon grand-père. Nous voici près de lui. Il embrasse sa fille presque religieusement tant il a pour elle de respect. Ses yeux d'un bleu tendre sont mouillés d'une larme. Ma mère lui rend son baiser avec un respect égal. Puis c'est notre tour.

Un employé s'occupe des bagages. Ma mère nous quitte pour les reconnaître. La bonne, si elle n'est pas encore venue à Bayeux, ouvre de grands yeux et haute-normande, se prépare à la critique. Mon aïeul a pour elle une bonne parole. Nous entrons dans l'omnibus. Il s'ébranle. Voici la prairie où s'étend, se divise la rivière ~~parcoursue~~. J'aime ce site qui n'a pas changé. On approche de la ville. On distingue mieux la cathédrale. Pause à l'octroi. La longue rue Saint-Jean est descendue. Voici de nouveau la rivière, mais encadrée de maisons et dans une d'elles la poissonnerie, puis la montée de la rue Saint-Martin où nous retrouvons des façades familières : celle de la quincaillerie Morice, celle du pharmacien, celle de la charcuterie Marie le passage de la boucherie qui mène au jardin de mon grand-père ; de l'autre côté de la rue, le magasin Thieulin, la papeterie des demoiselles X, la vieille maison de l'encoignure.

L'omnibus serre la droite. Voici la boutique de Madame Millet la modiste dont le magasin fut autrefois celui de mon grand-père et l'allée qui le sépare de la boulangerie Maurouard.

On descend. Nous suivons l'allée. Nous montons au fond de la petite cour l'escalier tout droit de la maison de papa Charles. Un bonjour à la pâle Louise en passant. Nous retrouvons nos chambres vieillotées du second étage. Ma mère sans attendre, met tout en ordre ouvre les valises et les malles, en tire, en range les objets nécessaires, procède à notre toilette. Nous redescendons retrouver notre grand-père dans sa chambre. Je revois le portrait compassé d'Aline Louvriier par Bellerose. La journée est avancée ; elle ne l'est pas à ce point qu'on ne puisse faire un premier tour dans le jardin.

Le jardin de papa Charles

Ce n'était pas un jardin luxueux. Pourtant il m'enchantait, le jardin de la rue des Bouchers. A Rouen nous ne connaissions d'espace dans la maison que la cour pavée qui allait des sombres lieux d'aisances entre deux hauts murs de brique, jusqu'à l'appenti rempli de bois à brûler. Je me souviens avoir vu en cet espace resserré, étant tout petit, des poules. Les poules, supportées difficilement par ma mère, avaient disparu depuis longtemps. Comme distraction, il n'était resté, pour moi, que la pompe et le billet sur lequel on fendait le bois. La pompe était une grande ressource à mon ennui, l'eau qui coule raffraîchit les pensées, elle invite l'imagination à la fuite. En hiver, que la pompe était belle, lorsqu'on lui mettait au col pour éviter le gel un torchon en guise de foulard. Parfois, à ma grande peur, un rat sortait de la grille d'en bas.

Vide à l'ordinaire, visitée seulement par nous et par la bonne, la cour prenait un air de vie, elle se peuplait, aux jours où l'on amenait le bois et où l'envahissaient les vidangeurs. Cette cour perdit toute gaieté, devint presque une cave, lorsque mon père fit construire par dessus la grande salle à manger qui servait de salle d'attente aux clients.

Nous n'avions de jardin à nous que celui de Bayeux. Il était formé de deux parties d'inégale hauteur, le jardin d'en bas, le premier, le jardin d'en haut, uni à lui par un escalier de pierre. A droite de l'entrée un petit bâtiment constitué par une salle où mon grand-père avait remis des instruments de jardinage et quelques meubles et outils de son ancien atelier d'horloger. Au dessus, un grenier (nous prononcions grainier, ce qui est bien la prononciation logique). Dans le grenier se consumaient par lente consommation entre des feuilles mortes de très anciens jouets qui avaient appartenu à mon cousin Léonce dans l'enfance et les vestiges de ceux qui périssaient à Bayeux entre nos mains.

Dans la salle du rez-de-chaussée où je reviens : une cheminée, suspendu par dessus un fusil à deux coups, des crosses et, sur la

table ou les établis, quelques volumes traînaient : Boileau, *Parny* (mon grand-père les lisait-il ?). Sous l'escalier, par dehors un petit hangar avec une sorte de réservoir rempli d'eau où grouillaient les larves de moustiques. Plus loin, du même côté, la fumière et, l'avoisinant, les laitues. Au fond du jardin d'en haut une tonnelle.

Je n'ai jamais connu, je crois plutôt n'avoir jamais connu jardin fruitier qui portait des fruits aussi nombreux que le jardin de mon grand-père. Je crois vraiment que tous ses arbres rapportaient. Aujourd'hui, je retrouve encore la place de chacun dans ma mémoire et je suis émerveillé de la richesse de leur récolte. Sous la conduite de papa Charles nous leur faisions ce jour-là notre première visite, une visite de nouvelle connaissance. Laissant ma mère à son père qui lui faisait surtout admirer les pêcheurs et les pêches, fruits de luxe et que nous n'aurions jamais osé dérober, nous visitâmes les groseillers, abandonnés à nos rapines. Maurice, mauvais latiniste dans l'occasion, me prévenait "Et mangaverunt gradas et haberunt coliquem". Prophétie qu'il se chargeait de confirmer et dont la perspective ne l'arrêtait pas pourtant. Tous les quarts d'heure, le ridicule carillon nous saupoudrait de ses notes villageoises.

On rentrait par le passage pour le dîner, longeant l'imprimerie du Progrès bayennais une des trois agences de la ville. Je ne l'aimais pas parce qu'il était républicain et que j'étais bonapartiste, ce qui me mettait en la compagnie de la plupart des gens du Bessin. Ils le sont demeurés, j'imagine, bien qu'il n'y ait plus de Napoléon. Je ne le suis plus.

Cher jardin de mon grand père, je ne te reverrai plus. Passant devant la porte, rue des Bouchers, l'an qui suivit la fin de la grande guerre, j'ai découvert en sa place un atelier de menuiserie. Ainsi ce qui nous charma disparaît. Je veux du moins te saluer tel que tu demeures en ma mémoire, unique jardin de mon enfance, avec tes poiriers, tes pommiers chargés de fruits, tes pruniers qui grouillaient sous leur récolte, les abricotiers à haut vent, les pêcheurs en espaliers, nos chers groseillers, ton grand figuier dominant le passage et, dans l'angle le plus lointain, le murier aux fruits qui tachaient.

La maison de la rue Saint Martin

De retour à la maison de mon grand père, nous trouvions le repas servi sur la table. Des mets tous excellents, le premier me paraissait délectable, le potage au pain de Bayeux. Chez nous à Rouen, on trempait le bouillon avec un pain desséché au four et dit croûte qui lui communiquait un goût de brûlé. Je n'ai jamais aimé cette cuisine intangible. Le bon pain de Bayeux, bien compact, à l'enveloppe dure et savoureuse me ravissait qu'il fut ou non dans le potage.

Nous mangions dans de vieilles assiettes ; celles à dessert montraient des rébus ou bien l'histoire de Télémaque. J'ai les

assiettes à rébus, trésor précieux. Bien que ne prenant pas ses repas chez lui, mon grand-père possédait une cave merveilleuse. Je crois que par délectantisme il l'enrichissait encore de temps en temps. Il la nommait sa bibliothèque. Lorsque plus tard, l'infirmité l'eût obligé ~~à~~ à se réfugier près de sa fille, le transport de cette cave à l'arrivée placé de la Rougemare fit scandale. Il y avait tant et tant de bouteilles, de dames Jeanne emplies de vieux cognac que les cent armoires de la maison de ma mère en furent encombrées. Je n'appréciais à Bayeux que le vin sucré, un Malaga épais que je nommais "le vin qui empoisonne".

Comme boisson nous buvions du cidre, à Rouen aussi. Mon grand-père avait devant lui à table un grand verre de lourd cristal à facettes et sans pied d'un demi-litre de contenance qu'il ne vidait qu'à la fin du repas d'un seul trait. J'ai dit l'originale façon dont nous évitions de manger les fruits trop verts. J'ai montré les quatre Magasins pittoresques épars sur le poêle de faïence ou sur le rebord de la fenêtre.

Une cuisine faisait suite à la salle à manger. Entrons y sans plus tarder, tandis que ma mère, de son écriture fine écrit à papa les détails de notre voyage. Je reviendrai tout à l'heure, ajouter quelques tendres lignes à mon tour. La cuisine montre l'appareil imposant d'un tourne-broche. J'ai vu parfois fonctionner la machine. L'affaire était si compliquée que, malgré ses aptitudes d'horloger, mon grand-père préférait envoyer les rôtis cuire au four du boulanger Mansonard. Il se trouvait dans les placards des piles d'assiettes, beaucoup étaient écornées par l'usage. On sait combien les enfants aiment à briser. Ne faut-il pas ~~xxxxxxxx~~ détruire avant d'édifier ? Je dois à mon grand-père une des joies les plus vives de mon enfance. Libéral pour les autres, il était économe chez lui. Il nous conduisit un jour, Maurice et moi, devant une pile d'assiettes qu'il avait préparée pour notre plaisir et il nous dit que nous pouvions les casser. Derrière la cuisine se tenait une courette précédant les latrines et un petit hangar. Une fenêtre et un court escalier ouvraient sur la courette. Nous partageant les places, avec fougue nous précipitions, Maurice et moi, les assiettes dans la ~~xixx~~ cour.

Je m'excuse si quelqu'un se trouve qui lise ces pages de parler d'un appartement privé au sujet duquel il paraît séant de se taire. Les latrines jouent un rôle discret dans l'existence. Elles n'ont pas que leur utilité qu'aucune censure ne permet de nier. Elles ont leur physionomie spéciale, leurs légendes et leurs histoires. On s'y attarde parfois dans la vie ; mon souvenir peut un instant s'y arrêter aussi. Il y aurait tout un chapitre à leur consacrer dans les plus décentes chroniques si les mémoralistes se souciaient d'être exacts et complets. Aujourd'hui le sujet a moins de signification sans doute. L'appartement devient uniforme. Les cabinets d'autrefois avaient chez chacun des traits bien à eux. Ceux de la place de la Rougemare étaient obscurs, sans aménité, on n'aurait su y faire retraite. On n'y pouvait lire une ligne à moins

que d'apporter avec soi une chandelle. Il m'est toujours apparu qu'ils hébergeaient une espèce aveugle de mouches. Quai du Havre chez mon cousin, ils étaient tapissés du plafond au plancher de vieux journaux illustrés. J'y ai consulté le Charivari, l'Eclipse. S'ils avaient moins vivement témoigné les sentiments républicains de Basile Louvrier en s'attaquant à Badinguet et à sa clique, j'aurais pris plus d'agrément dans leur connaissance. Ils m'ont du moins instruit. J'ai découvert dans la boîte à papier de ceux du jardin des Bouchers qui alimentaient par des voies détournées la fumière, des documents de famille que j'ai sauvés d'une fin fâcheuse, comme j'en ai sauvé d'autres à Bayeux du péril de pot de confitures. Pareille découverte, aussi précieuse, paya mon attention dans la boîte de ceux que ma mère fit accrocher à l'escalier chez nous et qui lui déplaisaient si fort qu'elle leur préféra toujours l'autre, obscur, de la cour. L'appartement de la rue Saint-Martin se caractérisait par l'énormité de l'ouverture. Il fallait pour échapper à l'abîme surplombant les anciens fossés de la ville s'asseoir avec prudence sur le rebord. Un jour que nous étions à table, nous entendîmes des cris affreux. Je me précipite et j'arrive à temps pour sauver mon jeune frère d'un fin horrible, tout au moins, de la peur. Il ne dépassait de lui que les quatre extrémités des membres et la tête. Chez les Paris dont je vais bientôt parler, on rencontrait deux sièges jumelés, celui de Madame qui était fermé à clef, le plus large, l'autre, étroit, abandonné au mari, aux domestiques et aux visiteurs.

J'en ai fini avec le rez-de-chaussée de la maison de la rue Saint-Martin. Le premier étage était réservé à mon grand père. On y trouvait en entrant, donnant sur la cour de la modiste la chambre à coucher ornée du portrait de Bellerose et les meubles sortis des mains expertes de notre grand-oncle, l'abbé Jean François Louvrier. Un petit réduit s'ouvrait au dessus de l'escalier près de la fenêtre. Ma mère y déposait en fin de saison, ~~quelques~~ quelques pots de confitures près sur la provision qu'elle confectionnait à Bayeux avec les fruits du jardin. Mon grand père ne mangeait chez lui, détestait d'autre part les friandises, les pots attendaient une occasion se desséchant d'année en année. Je n'ai jamais connu de confitures montrant une carapace de cristaux aussi haute. Il eût fallu pour la détruire employer la hache. Dans l'armoire du réduit, quelques livres Rollin, Vertal, Béranger et ~~Flaubert~~. Cette pièce eût été inutile si Charles Louvrier n'y avait rangé ses bottes, le cirage et les brosses.

Par derrière la chambre, une autre chambre plus petite où mon frère Maurice coucha dès qu'il fut grand et où, plus tard, j'ai pris sa place. Elle montrait de grandes armoires normandes, emplies à débord de rebuts de linge de plusieurs générations d'ancêtres. Lorsqu'on en ouvrait la porte, le linge, mal séché au moment où on y entassait, exhalait une odeur d'humidité que j'ai encore présente dans les narines.

Le second étage servait de logement à ma mère et à ses plus

jeunes enfants. Ses deux pièces donnaient une impression d'abandon. Au soir, la bougie ou la lampe à huile éteinte, nous étions plongés dans la nuit noire. C'était une impression nouvelle pour moi, pénible pour ma peur. A Rouen, la chambre de mes parents restait discrètement éclairée par la veilleuse brûlant au dessous de la pendule de la cheminée. Les réverbères de la place y ajoutaient un peu de leur lumière. Ici nous étions en retrait de la rue. L'éclairage public bayeusain, lanternes suspendues au dessus des voies publiques, était trop maigre pour laisser passer jusqu'à nos fenêtres la moindre lueur. Rien n'offensait l'obscurité de la chambre que, les jours sans nuages, en son temps, la lune.

Mais voici le sommeil qui fond sur le petit voyageur. Il l'emporte et clôt le chapitre.

Le séjour à Bayeux

Nous ne demeurions à Bayeux d'ordinaire que quelques jours, le temps pour maman de préparer notre installation à Port en Bessin, au bord de la mer. C'était une charge de plus qui s'attachait à elle. Maman faisait un premier voyage sur place, concluait la location d'une maison et se procurait, à Bayeux, une cuisinière. C'est que à quelques jours de là, à peine installés à Port, la famille Léonce y débarquait et que mon grand-père, leur fournissait la table. Ma mère ne goûtait donc qu'un demi-repos aux vacances.

En deux à trois jours, par sa science et son activité, le problème se trouvait résolu. Les jours de Bayeux, nous les passions surtout dans la maison de la rue Saint-Martin et du jardin. Nous n'étions pas alors, ce que je fus plus tard, de grands explorateurs de la ville et de la banlieue. J'avais d'abord à subir le premier contact avec les devoirs de vacances. Je les avançais le plus possible afin qu'ils ne m'encombrassent pas les jours divins de Port. Ce travail impie ne m'a servi en rien, je le pense. Loin de là il a renforcé chez moi le penchant que j'avais à bâcler les tâches imposées.

Nous achetions chez les demoiselles de la papeterie d'en face des constructions en carton et leur ciment la colle. Sage jeu dont le résultat était de laids édifices mal venus que nous laissions à mon grand père. Nous les retrouvions l'an d'après, déformés et flétris. Plus tard nous décidâmes de les détruire une fois faites, par l'incendie. La minute où ils se consumaient était l'instant culminant de leur carrière. Les décalcomanies que nous plaquions aux fonds et aux rebords des assiettes disparaissaient par l'eau.

Comme autres distractions, nous avions les haltes au jardin, haltes heureuses pour la gourmandise. Nous ~~xxxx~~ trouvions ainsi le premier contact avec les excursions géologiques qui seront une des marques de notre séjour à Port. On avait apporté autrefois pour améliorer le jardin de la terre des fours à chaux de Sully. Les fossiles abondent dans les couches du sol de la localité. Ils s'étaient éparpillés partout aux pieds des arbres. Nous les cherchions

227-828
Maurice et moi. Il y en avait quelques uns de plus beaux enchâssés dans les pierres des murs de soutien du jardin d'en haut. Un jour que je les attaquais du ciseau et du marteau, mon grand père me reprit vertement. Je l'entendis au soir s'en plaindre à ma mère d'un ton bourru, pas méchant. Je ne me souviens plus des termes dont il fut parlé de Maurice, mon initiateur et le recéleur désigné. J'entends la fin de la phrase "... et Charles qui démolissait les petits murs." Je les égratignais tout au plus. Quoiqu'il en soit l'algarade qui me concernait resta longtemps populaire dans la bouche de Maurice.

On comprend que la monotonie de ces distractions bayeusaines, à peine moins ternes que celles qui paraient nos jeudis et nos dimanches de Rouen, m'ait donné le goût des Magasins pittoresques, du Boileau du jardin et que je me sois hasardé en cachette à pénétrer le secret Parny, de Béranger et les plus risqués de PAVILLONS. Je ne les pénétrais pas très avant ; il m'ennuyait ; moins pourtant que Monsieur de Vertot et Rollin, moins que Marmontel dont les contes moraux me causaient un trouble imprécis, du même genre que certaines questions de mon confesseur.

Il ne faut pas que j'omette parmi mes occupations à Bayeux les achats chez les fournisseurs ordinaires ; le renouvellement (la mise au point vaudrait mieux) de mes ustensiles de pêche, les larges chapeaux de paille à quatre sous dits Yokoamas destinés à se perdre en mer et les écouffes. Nous faisons aussi quelques visites à de rares personnes de connaissance : Madame Selles, la vieille institutrice de maman dont j'ai décrit la maison vaste et sévère, aux fenêtres sans rideaux, aux lambris d'un bleu éclatant, pâle comme la figure de la dame ; Madame Millet la modiste dont la voix était tout sucre et qui réclamait des réparations, Louise la locataire de mon grand-père, Mademoiselle Riquet, les Paris dont je parlerai longuement, enfin M. Doré que fréquenta quelques années mon grand-père.

Ce vieillard vénérable avait maison et jardin sur la route de Bellefontaine. Je me souviens d'excellents fraisiers aux fruits excellents qui tapissaient abondamment une butte. Nous trouvions chez lui cette espèce rare partout pour nous, de petits camarades. Hélas ! ceux-ci me furent, eux aussi, vite ravis. Une année nous n'allâmes plus chez M. Doré. Que s'était-il passé entre lui et mon grand-père, tous deux ancrés dans leurs doctrines opiniâtres. Avec les éléments véridiques que mes oreilles recueillirent, j'ai fini par croire à cette légende. Mon grand père prononçant le nom des prunes de reine Claude suivant l'orthographe Claude et Monsieur Doré disant glaude comme nous disions second pour second. Et la brouille entre les deux amis suivant cette controverse phonétique. Je me suis souvenu plus tard de ce trait en écrivant une petite comédie, inédite comme tout ce que j'ai écrit de théâtre : les prunes de discord.

Si le temps nous permettait de nous aventurer à la campagne nous faisons sous la surveillance de ma mère, quelques excursions

au pont Tribert, au pont Ro, par les champs et les herbages. J'emportais mon filet à papillons. C'était tout autre chose que les exercices rituels de la route de Clère. On pouvait courir, s'ébrouer ; ma mère laissait faire. On n'était pas exposé à rencontrer des clients de papa qui eussent pu s'étonner que leur docteur ait des enfants si mal élevés. Et puis l'air de Bayeux échauffait plus que celui de Rouen. Ma mère y retrouvait peut être l'animation dolente de son enfance.

Nous prenions, à ces promenades, des bêtes d'août, des aoutas. Mes ~~parents~~ jarrets enflammés me ~~suivaient~~ pendant quelques jours.

Certaines années où le démon de l'aventure nous tentait, à condition que ma mère en eût le temps, nous passions jusqu'à Bellefontaine.

J'ai laissé, pour la bonne bouche, nos relations avec les Pâris
Les Pâris

(Pour bien prononcer, accentuez Pâ et filez vite sur la seconde syllabe).

Les Pâris étaient les parents de Madame Godefin. Ils avaient exercé la profession d'épicier rue Saint Martin, Monsieur servant la pratique, Madame tenant la caisse, surveillant, Régissant l'affaire et les gens, empochant les recettes. Depuis qu'ils avaient cédé leur fonds à Radiguet, ils s'étaient retirés dans une vieille maison rue de la Cave. Retirés est une façon de dire, M. Pâris tant qu'il habita Bayeux n'abandonne jamais le négoce. Il avait une façon bien particulière de l'exercer, nous l'allons voir.

La maison de la rue de la Cave était située au fond d'une longue allée voiturable. La barrière passée, on se trouvait dans une cour ayant à main gauche la maison proprement dite en forme d'L, en face le jardin, à droite des communs. La partie du logis placée dans le prolongement de la barrière montrait au rez de chaussée l'écurie au dessous deschambres. Dans l'angle de l'escalier. Dans l'autre branche du bâtiment, au ras de la cour, une vaste salle à manger, la cuisine et les pièces affectées au commerce. Par dessus d'autres chambres. J'ai peu fréquenté l'étage, à part une étroite bibliothèque. Le jardin auquel on accédait par quelques marches l'emportait en étendue sur celui de Charles Louvrier. Il était d'un ~~maintien~~ entretien médiocre et de peu de rapport. Dans une serre, des vignes portaient des raisins de table, toujours verts et d'une acidité incroyable.

Deux pièces gardent un intérêt dans ma mémoire : la salle à manger et la partie réservée au commerce, la première emprise de Madame Pâris, la seconde siège de son époux.

Je serai certainement injuste au sujet de Madame Pâris. Chacun à ses aversions. Madame Pâris était une des miennes. Je m'empresse de dire que je n'assouvis sur cette redoutable douairière la moindre

rancune personnelle. Elle ne m'a jamais fait tort. C'était le type déplaisant de la bourgeoise de province, fagottée sans le moindre goût, mais avec une abondance d'étoffes que je n'ai depuis rencontré que chez les femmes musulmanes. Elle donnait l'impression, vraie chez elle, de porter plusieurs vêtements l'un sur l'autre. Elle les portait à coup sûr contre le froid. La tête de cette dame capitonnée était couverte d'un bonnet gaufré, des cheveux enjolivés de papillote en tombaient. Les mains, sauf l'extrémité des doigts, portaient en tout temps des mitaines. Madame Pâris était rhumatisante et se déplaçait avec peine.

Du fauteuil où elle se tenait, devant sa table de couture, elle gouvernait le ménage, les domestiques et son homme. Elle les gouvernait d'une main lourde. Les jugements qu'elle portait sur autrui étaient empreints d'une lourdeur pareille. Elle appartenait à cette classe des gens qu'on préfère entendre parler en mal du prochain parce qu', dans leur bouche, la méchanceté a un accent qui ne surprend pas, tandis que les paroles amènes y détonnent. Son esprit d'économie touchait à l'extrême. Mon grand père qui était généreux détestait cette personne sordide. Il ne la fréquentait que rarement et par sympathie pour l'original Monsieur Pâris.

M. Pâris est l'un des personnages qui ont le plus marqué dans mon souvenir. J'aimerais connaître sa vie toute entière et l'écrire. Je regrette surtout de ne pas l'avoir connu dans l'exercice actif de son métier. C'était un homme haut et maigre, dont les côtes se devinaient à tel point qu'on s'en fut exagéré le nombre. Une figure tirée, austère, barbe minable, cheveux mal entretenus et sauvages, couverts d'une casquette à pattes, presque un passe-montagne. Il portait cette casquette en tout temps, à toute heure. Monsieur Pâris parlait une voix creuse, mais aimable, il parlait d'ailleurs souvent *rarement*.

Son royaume aux limites étroites s'étendait sur la pièce réservée au commerce, avec l'écurie comme annexe. Je n'ai pas connu (je viens d'en dire mon regret) M. Pâris dans son épicerie de la rue Saint-Martin. Je ne l'ai fréquenté que retraits, ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ après qu'il eut touché un héritage. Je ne sais pas comment il gère dans ses jeunes ans, une profession d'ordinaire profitable. S'il la gère, comme je l'ai vu faire, elle ne dut pas lui donner de bien gros bénéfices. Pour ~~xxxxx~~ le peindre en peu de mots, cet homme excellent dont l'extérieur me rappelait le don Quichotte de notre lanterne magique, semblait dans le magasin de la rue de la Cave un grand enfant qui aurait joué à l'épicier.

Je n'ai pas visité les tiroirs de ce magasin. J'affirme pourtant qu'ils ne recelaient qu'une maigre marchandise. Je n'ai guère souvenir que d'une denrée, les pipes en sucre d'orge qu'il nous offrait. J'ai toujours pensé qu'il en faisait l'achat quelques jours avant notre arrivée à Bayeux. J'aurais tort d'exagérer pourtant la disette de l'épicerie. Mes yeux y ont vu du poivre, du sel, du sucre, du café, fournitures économes de la maison et aussi un miel épais et brunâtre qui, parfois, s'étendait sur nos tartines. Ce qui

est hors de conteste, c'est que ni mon grand père, ni ma mère, ni personne de nos amis n'y vît jamais un client.

Il en avait pourtant d'étrangement fidèles, des pratiques épar-
ses dans quelques coins de l'arrondissement. C'est pour leur service
qu'il entretenait cheval et voiture. Le cheval ou plutôt la jument
était une pauvre bête blanche, décharnée autant que son maître et
qui avait nom Lisette. Il paraît qu'avant d'arrêter sur elle son
choix, l'inimitable M. Pâris lui avait donné quelques demi-douzaine
de précesseurs. Je n'ai connu que Lisette rue de la Cave, M. Pâris
l'avait à son service depuis un certain nombre d'années déjà, il la
conserva tant que je vins à Bayeux.

La voiture que traînait cette haridelle était une vaste char-
rette à bâche, de celles qu'on nommait guimbardes : par devant, un
banc qu'on avançait ou qu'on reculait suivant le poids du chargement,
par derrière un espace où l'on pouvait entasser la marchandise et
qu'occupait d'ordinaire un banc et des chaises, de quoi asseoir une
demi-douzaine de chrétiens.

La destination de Lisette, celle de la guimbarde étaient de
porter les denrées à la clientèle. Lorsque M. Codefin vint faire la
cour à sa fiancée, il entendit au premier soir, M. Pâris annoncer
qu'il partirait dès l'aube du lendemain livrer de la marchandise à
un client du Désert, c'est à dire dans le département de la Manche,
à quelques bonnes lieues de là. Complaisant par nature, rendu plus
obligeant encore par son état de fiancé, M. Codefin s'enquit de
l'heure du départ : quatre heures. Il ne manqua pas de se lever ~~à~~
~~à trois heures~~ dès trois heures pour donner un coup de main au
négociant. Il l'aïda à seller Lisette. Il n'eût point à lui prêter
main forte pour charger les marchandises, M. Pâris emportait dans
sa poche, un paquet de café d'une livre. J'estime que ce n'était
pas une chimère de lune que M. Pâris poursuivait, fouet au repos
derrière Lisette, mais qu'il était heureux de ce prétexte et qu'il
se donnait de l'original pour fuir sa désolante et opiniâtre moitié.
Ce que je comprends moins, c'est que Madame Pâris si ladre ait tolé-
ré cette passion. Peut être en craignait-elle de pires ! Peut être
plus simplement, n'aimait-elle pas à sentir sur son dos ce don Qui-
chotte sans lance et sans emploi.

Je ne médierai ni de Lisette ni de la guimbarde. Je leur dois
d'agréables promenades que sans elles je n'aurais pas faites. J'ai-
mais M. Pâris. Il nous aimait. Il appelait grenadier tous les
gamins qu'il croisait sur sa route. Nous lui étions de quelque
ressource. Sa vue qu'il perdit un jour commençait de baisser. Il
avait aussi l'habitude de s'endormir lorsqu'il voyageait seul.
Lisette se garaît et s'endormait aussi. Parfois mon grand père ren-
contrait un ami du bonhomme qui lui disait " Savez vous si Pâris
est rentré. Je l'ai rencontré hier à tel endroit avec
Lisette. Tous deux dormaient comme des bûches." Heureuse époque, à
jamais regrettée, où l'on pouvait se livrer au sommeil sur les rou-
tes sans risquer le torpillage.

Cette plaisante disposition accompagnait M. Pâris dans tous ses déplacements. On racontait qu'un jour il se trouvait à Caen en visite chez une cousine qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Malgré la vigueur de Lisette, Caen était une belle étape pour la guimbarde. La conversation entre les deux parents offrait tant d'animation que tous deux s'endormirent. Réveillée la première, la maîtresse de maison vit dans un fauteuil devant elle un grand diable de personnage inconnu. Elle appela au secours.

La voiture de M. Pâris nous servait parfois pour transporter nos bagages de Bayeux à Port. Ce jour là qui était la veille de notre installation, j'accompagnais parfois le messenger volontaire. M. Pâris était toute hardiesse. Je l'ai vu faire gravir à son équipage des chemins en pente où ne se fut pas risqué un mulet. Il est vrai qu'alors sa vue ~~faiblissait~~ faiblissait.

J'aurais à reparler de cet excellent homme. Pour le moment ce n'est guère que l'homme aux pipes en sucre d'orge. Mais que les visites à sa femme étaient déplaisantes ! Les diners encore plus ! La vilaine salle à manger avec sa toile cirée représentant les rois de France déteints sous les taches, le papier à personnages des parcs et les cadres aux gravures historiques : Henri IV à quatre pattes portant son enfant sur son dos, François premier au chevet de Léonard.

Le seul bien que j'ai tiré de Madame Pâris, c'est l'emprunt que je lui faisais pour le voyage de retour des volumes de Walter Scott et de Fenimore Cooper. Je lui dois la connaissance d'Ivanhoé, de Quentin Durward, insipides pâtures et, ce qui me plaisait plus, du Dernier des Mohicans. C'est quelque chose. J'ai lu aussi, dans cette maison, des romans de la Veillée des chaumières. Je crois n'en avoir terminé aucun. J'y ai pris connaissance aussi de l'Almanach de Mathieu Laubry. Au fond, j'étais un ingrat. Si j'avais été son fils, Madame Pâris m'eût fourni d'un nom plus romantique que le mien, tel Gontran ou bien Arthur. Elle avait bien appelé sa fille Eveline. La vieille guinche pourtant comme disait mon grand-père.

Distractions dans Bayeux

Les distractions dans Bayeux étaient minces. J'ai dit les capitales. Je me souviens encore des beaux arbres de la place du Château des visites à la fabrique de porcelaine (c'est là que pour la première fois j'ai vu tourner la pâte, émailler les vases). Je me rappelle aussi l'intérieur de la cathédrale, la chapelle de l'Hôtel-Dieu, la connaissance que je pris de la Tapisserie de la Reine Mathilde dans l'ancien musée, les promenades au jardin botanique.

Un jour je fus conduit à l'Hospice général pour mon compte. Je souffrais d'un mal de dents. Et là, dans la pharmacie, au milieu de ses magnifiques vases en Vieux Rouen une religieuse trapue, bottée s'acharne sur moi à trois reprises sans pouvoir extraire de sa loge la molaire douloureuse. J'ai conservé cette dent opiniâtre plus d'un demi-siècle après l'assaut.

239.340.241

Ma patrie

C'est la malheur de ceux que la vie déracine de perdre leur patrie et de ne pas en mettre une autre à la place. J'ai passé vingt-six ans en Afrique, l'Afrique m'a demeure étrangère. Elle n'est qu'une récréation ou une peine pour moi, qu'un décor. Et je n'ai plus de terre à laquelle je sois attaché.

Si parfois je médite un retour en France, en vain je cherche l'endroit où je voudrais me fixer. Un lieu inconnu, autant l'Afrique étrangère. Six ans et demi de Paris, les séjours que j'y fais chaque année, les amitiés que j'y conserve, que j'y développe avec l'âge, les musées, les attrait, ce que peuvent plaider la raison et le goût, rien de ces biens, de ces beautés n'a rendu mon âme parisienne. Rouen est elle ma patrie ? Dans mon enfance, Rouen était pour moi le lycée. Je n'ai jamais aimé la maison de la place de la Rougemare. Je ne pense pour ainsi dire à celle de la rue Bourg-l'Abbé où mes enfants sont nés. Nous n'avions pas de maison de campagne à nous. Sans doute, Rouen me plaît toujours. Avant d'y arriver, à chacun de mes voyages, je me lève de ma place du train pour admirer le panorama familial, le grand fleuve, ses îles, les flèches gothiques perçant la brume et les collines crayeuses. Cette vue fuyante, les rues de Rouen, ses monuments, ce que j'y retrouve des miens, de moi sont un peu de mon pays. Patrie de nomade. Aucun intérieur où je me sente chez moi avec mes ombres.

J'ai peu vécu à Bayeux, nous n'y fréquentions à peu près personne. J'y serais solitaire si j'y revenais. Peut-être le pourrais-je. Je ne sais pas.

Il me semble que de tous ces endroits familiers, le plus cher est le petit port auquel nous allons nous rendre. Un délicieux ami, Charles Lebaillly, depuis dix ans me le fait revoir chaque été. Nul ne m'y connaît. Je me retrouve dans son site. Il m'accueille, il me parle, il me choye ; j'y revois de chers disparus, je m'y retrouve moi-même, tel que j'étais petit enfant attaché à la robe de ma mère hésitant à la quitter pour risquer un pas sur les varechs. Plus tard accompagnant mon grand-père, Léonce et Maurice à la pêche, plus tard encore pêcher tout seul aux rochers ou bien explorant la belle campagne tantôt seul, tantôt accompagné de Maman, affranchie enfin de ses devoirs qui transformaient pour elle les vacances en service. Certes mon père me manquait, mais je lui écrivais tous les jours.

Oui tu es bien ma patrie, ma patrie étroite, le manteau de mon âme, cher petit port de pêcheurs où le vent du large, des jours libres ont fait libre et large mon esprit de sorte que j'ai commencé à penser.

Petit port de pêcheurs, accueille ton vieil enfant qui revient vers toi.

242 - 243

La voiture de Port-en-Bessin

A cette époque nous allions de Bayeux à Port par la voiture publique. On la prenait Place aux Pommes. C'était une banale diligence que traînaient trois pauvres bêtes. On suivait d'abord la longue rue montante des Bouchers, puis après la place Saint-Patrice, la route commençait toute plane. Elle filait sous une double rangée d'arbres que j'ai vu abattre avec peine pour le commodité d'un tramway tortillard. Point de sites bien merveilleux sur la route : le château de Maison, sans caractère, quelques manoirs, la butte de Lesouire, un pont et, le septième kilomètre parvenu, au détours de la route, l'échancrure des falaises montrant la mer et des voiles, enfin l'église et la descente sur les bassins.

Le conducteur du véhicule où nous nous entassions avec nos paquets, Monsieur Lance, était ivre à son ordinaire. Lorsque son ivresse ne passait pas la coutume, à l'aller, la connaissance qu'avaient les chevaux du trajet le rendait sans péril. Au retour, mon grand-père dut prendre plusieurs fois la place du conducteur aviné. De la noble façon dont il tenait les rênes, les chevaux se croyaient d'équipage.

La voiture s'arrêtait au Soleil Levant, chez Marie. Tout le monde dans le Bessin se nomme Marie. C'est chez ce Marie là, l'hôtelier, que, pendant longtemps, nous prîmes nos repas et que descendaient Léonce et sa famille.

Au même lieu, chaque soir, mon grand père reprenait la voiture. Longtemps il ne coucha pas à Port. Il nous arrivait chaque matin et il repartait après un dîner hâtif et bousculé. Son jardin le rappelait, paraît-il. J'ai toujours pensé que, comme les solitaires il détestait sa solitude et ne pouvait plus vivre que seul.

La maison de la mère Cauchard

A l'époque dont je parle, nous logions chez l'habitant, mais nous n'y prenions pas nos repas. Nous les prenions chez Marie. Ma mère, agissant au nom de mon grand père, les commandait. On y ajoutait le produit quotidien de nos pêches.

Quelque vingt ans auparavant, Port-en-Bessin avait connu une période de splendeur. C'est le port le plus voisin de Bayeux (9 kilomètres). Il n'y avait alors, sur la côte du Bessin, aucune station balnéaire. La mode du séjour sur les plages n'était pas encore passée d'une rare société à la masse. Aux vacances, la province et Paris se répandaient dans la banlieue des villes ; les gens riches dans leurs châteaux. La plupart des citadins ne prenaient pas de congé. Les fêtes rituelles, les assemblées, les foires, les réunions de famille suffisaient. On allait à Pâques chez un tel, à l'Ascension à tel endroit.

Dès la jeunesse de ma mère, ma famille maternelle fréquentait Port-en-Bessin. Lorsque Basile Louvrier mourut, mon grand père et sa soeur devenaient le centre de la famille. Léonce venait accom-

244-245
pagné de Marie Maig chaque année passer un mois auprès de son oncle. La maison de Bayeux n'eut été ni suffisante, ni bien gaie à l'époque. Plus tard quand Léonce se maria, il ne pouvait être question de Bayeux pour nous réunir. Port-en-Bessin s'imposa donc comme lieu de vacances de la famille. J'ai dit que ma tante Virginie y mourut pendant la guerre de 1870.

L'hôtel du Soleil Levant était vaste. En bas grande cuisine supérieurement outillée, cuivres éclatants aux murs ; salle à manger au premier étage. De méchants tableaux étaient suspendus aux murs, je n'ai souvenir que d'une Bataille de Navarrin et je le vois mal. Le reste du premier étage, le second étaient occupés par des chambres. C'est là que mon cousin Léonce descendait. Il arrivait, portant des feux de Bengale, dans ses bagages. Nous reparlerons des feux de Bengale.

Pour nous, les Nicolle, nous prenions notre gîte au bout du village chez une veuve de pêcheur, la mère Cauchard. On montait la rue principale sur son gravier humide de la pluie, des embruns et des eaux sales. A gauche, vers la campagne on trouvait une petite place coupée dans sa longueur par une terrasse, ce qui transformait la sortie plus basse en impasse. La maison de la mère Cauchard occupait le fond de la partie haute : un rez de chaussée, un étage, le rez de chaussée composé de deux pièces bout à bout. La première était salle à tout faire. La mère Cauchard s'y tenait en permanence tout le jour, près de la fenêtre, tissant inlassablement des filets de pêche. Elle portait un bonnet de coton comme la plupart des femmes du pays. Quelque temps, chaque jour, nous lui tenions compagnie et nous garnissions de ficelles ses navettes. Mon grand père, complaisant, rendait à Madame Cauchard le même service.

La conversation n'était point aisée avec notre hôtesse. Elle avait peu l'usage de la langue et elle parlait le patois de Port qu'elle enrichissait de termes de son invention. J'aurais pris plaisir plus tard à fixer le vocabulaire de la mère Cauchard et à déterminer les lois qui, dans sa bouche, déformaient tous les mots. Hélas ! je n'étais pas alors philologue. Je n'ai retenu que de rares échantillons de son parler, Biaux comme des peintres (beaux comme des peintures) ; il s'agissait bien entendu de nous, c'est la vanité qui m'a donné de la mémoire. Un homme grossier (gros) ; elle parlait de mon grand père. Et puis la ribambelle des mots du Bessin dont j'ai dû la connaissance à ma mère qui parfois en faisait usage : loquesonner (secouer) marables (meurtris), viper (siffler), dégriller (glisser, faire une glissade sur le derrière), armes parlantes du pays.

La chaise où la mère Cauchard se tenait assise tissant ses filets ne tenait pas la majeure partie de la pièce d'entrée assez grande. Elle y constituait en quelque sorte l'atelier. Venait ensuite la cheminée qui, elle, représentait la cuisine et en face le bahut aux assiettes fleuries où l'on reconnaissait la salle à manger. Lorsque les assiettes descendaient sur la table, la salle à manger

occupait la pièce. Elle n'en chassait jamais pourtant la chambre à coucher représentée par un grand lit, recouvert d'édredons et au dessus duquel il y avait, bien entendu, une statuette de la Vierge, bénitier de porcelaine garni d'eau bénite et branche de buis. Les murs étaient crépis ; pas de planches, une aire de terre sèche. Même sol dans toutes les pièces, y compris les chambres de l'étage. Par derrière cette pièce à tout faire, véritable appartement et qui eût pu suffire de demeure à lui seul, se trouvait une sorte de réserve avec le tonneau de cidre, quelques planches pour les légumes et l'escalier.

Celui-ci menait à l'étage : deux chambres, la petite à l'entrée où couchait notre bonne, la grande sur le devant où nous logions tous. Ma mère se procurait des lits supplémentaires. C'était une sorte de dortoir assez encombré malgré la petitesse de la table de toilette ; mais suffisante puisque nous passions tout le temps, où nous ne dormions pas, dehors.

Il y avait encore par derrière la maison un jardin potager assez grand, quelques arbres rebelles à l'engendrement de fruits, des rames de pois, quelques choux et une abondance que je détestais de limaces. La terre était humide, grasse, à l'engrais marin avec des débris de coquilles de moules. Dans un coin retiré se dressait une sorte de guérite de hauteur démesurée et n'ayant guère de largeur que celle de l'ouverture que vous devinez. Mon grand père l'appelait la boîte à horloge. Je n'aimais pas m'y rendre seul à la tombée de la nuit. J'avoue, à ma honte, que je me suis arrêté parfois dans le carré des choux.

En dehors de cet édicule qui rappelait à mon grand-père sa profession et où il séjournait fort longtemps chaque jour, il y avait, je l'ai oubliée, dans la salle du rez-de-chaussée une véritable horloge. Charles Louvrier l'inspectait chaque année, tirait sur les poids, vérifiait le mécanisme. C'était une occasion pour lui de pester contre les maladroits qui dans l'intervalle de ses consultations s'avisait de toucher à la vieille machine. Comme tous les gens ~~XXXXXXXXXX~~ ordonnés et méticuleux il souffrait de la négligence que nous apportions à exécuter des actes dont il s'acquittait avec un soin austère, surtout si ces actes étaient pour lui professionnels. Lorsque nous remontions notre montre devant lui, sa belle et bonne figure témoignait de l'humeur. Il corrigeait d'un mot bourru notre précipitation, notre brusquerie. Il faut l'avoir vu remettre une pendule, une montre à l'heure, manœuvrer les aiguilles, sortir le mécanisme, loupe (il disait microscope) encadrée dans l'orbite, pour se rendre compte de l'esprit ordonné, inflexible qu'on peut apporter à tous les actes de la vie. Il ne montrait pas une moindre perfection dans le ~~XXXXXXXXXX~~ remplissage des navettes de la Mère Cauchard.

Voici pour la maison de l'excellente femme. Sur le rebord de la terrasse qui coupait la place, des femmes de pêcheurs venaient s'asseoir et bavarder. Aux heures des repas, la marmaille s'y asseyait et y lampait sa soupe avec un appétit de chien enfant ou de squal. Les jeunes gars étaient blonds, trapus, courts de taille,

avec des yeux bleus pâles, et déjà silencieux. L'exercice de la parole était le privilège des filles et des femmes ; Elles s'y livraient avec un accent piailleur et en employant des termes souvent difficiles à comprendre mais dont la grossièreté naïve ne m'échappait pas. Certes je ne les aurais pas répétées, cependant à les entendre je ne rougissais pas et j'en devinais déjà l'originale saveur. Madame Angot eût reconnu chez ces portaises des émules, elle les aurait même empruntés.

Chez Marie, l'aubergiste

Je n'ai pas grand chose à ajouter sur ce que j'ai dit de l'hôtel. Nous venions le matin y chercher mon grand père vers onze heures à l'arrivée de la voiture. Il descendait de son pas mesuré et pesant. Il apportait toujours quelque chose, jamais de bonbons mais souvent des galettes sablées de chez Mauronand et toujours des fruits de son inépuisable jardin. Les Léonce les mangeaient mûrs, à point et intacts ; la provision se renouvelait souvent, j'ai pu moi-même en goûter qui n'étaient ni blets ni talochés, ni pierreux. Mon grand père évitait à coup sûr de se charger des trop infirmes. A Bayeux dans la monotonie du séjour j'aurais pris plaisir à satisfaire ma gourmandise. A Port l'occasion était perdue ; je ne pensais qu'à désertier la table.

J'ai souvenir de quelques incidents qui se passaient dans la salle à manger du Soleil Levant. Un jour de tempête du début de septembre, la bourrasque forçant brusquement la fenêtre mal close et les efforts impuissants pour la fermer. Tout le monde s'y mit. Sans mon grand père qui dirigea la manoeuvre nous n'y serions pas parvenus. Ce jour là, il vainquit Borée.

Un autre, il égala Esculape. Mon jeune frère, alors bébé s'était emparé dans son jeu d'un de ces oeufs de bois qu'on introduit dans les bas afin de les gonfler et de mieux y pratiquer les reprises. Goulu et maladroit il l'introduisit dans sa bouche. Terrifié, suffoqué le bambin faisait peine. Le pis dans l'accident était l'absence de ma mère partie à Coutance auprès d'une amie dont le mari venait de périr tragiquement. De voir le petit râler, j'avais l'âme embrumée. Chacun s'affolait. Plus on cherchait à convaincre l'enfant d'ouvrir démesurément la bouche, plus il mettait de violence à la fermer. Les doigts qu'on introduisait derrière les dents glissaient sur l'objet. Mon grand père survint, sans dire mot il prit une cuiller, fit maintenir l'enfant solidement par Marie Maig et par une manoeuvre savante, posée, il cueillit l'oeuf en bois. Mais combien il marronna par la suite.

Par devant l'hôtel s'étendait un vaste espace entouré de murs à droite duquel on voyait une série de loges à la file pour les bains, et par dessus ces loges une terrasse. Au temps de la vogue de Port, ces loges avaient contenu des baignoires ; je crois que l'une d'elles n'en était pas démunie. Ce dont je suis sûr, c'est que devant cette aile délaissée du Soleil Levant, il y avait des capucines.

ms.154-155-156

251-252

La terrasse servait de café, c'est à dire qu'on venait y prendre le café ; s'y asseoir après le repas. En semaine nous y figurions seuls. Il est vrai qu'avec les Léonce, Madame Lechevallier quand elle venait, mon grand père, parfois mon père nous formions une société déjà nombreuse. Il s'y adjoignait souvent les Garnier, Monsieur, Madame et leur fils plus âgé que Maurice. Avec les Garnier, nous constituions la bonne moitié des baigneurs de Port. Nous en étions les plus marquants, les civilisés, les mondains. Les autres se tenaient on ne savait où, ça et là chez des pêcheurs. On les rencontrait sur les jetées, sur les rochers. Bien entendu, nous ne frayons pas avec eux. Je ne sais pas si nous échangeons un salut. Nous nous suffisions. M. Garnier lui même représentait un élément étranger à nos mœurs.

C'était un important de province, phraseur, dogmatisant sur tout, écrasant son fils et sa femme d'une supériorité plastique et spirituelle qui ne faisait nul doute pour lui même. Lorsque Madame Lechevallier venait à Port, il trouvait une partenaire. Par eux, Port en Bessin prenait l'aspect d'une station balnéaire mondaine. Mon grand-père n'aimait pas M. Garnier et Léonce ne le prisait qu'au billard.

Cet homme avait sur nous un avantage : il connaissait les habitants de Port, marins et terriens. Avocat à Bayeux, sans doute venait-il surtout à Port pour y pêcher sa clientèle. Je le vois encore offrant le café à une pratique, recevant des confidences, maniant avec aisance des chiffres, consultant à voix haute, incisif tantôt et, tantôt insinuant. Je ne prisais guère M. Garnier que lorsqu'il convoquait à sa table le crieur public, Le Blanc.

Leblanc, atteint d'athétose, n'avait pour manier les baguettes de son tambour qu'une main valide. Il habitait un abri qu'il avait construit de cette main dans l'intervalle étroit de deux maisons voisines. Cette niche mesurait peut être un mètre cinquante de large sur le double de longueur. Elle avait sa porte, sa toiture et un fond, le tout en bois. M. Garnier aimait à y ~~manœuvrer~~ conduire les étrangers de passage. Je me souviens de l'avoir entendu plusieurs fois répéter qu'il se chargeait gracieusement d'acquitter les contributions de l'infirme (dixsept centimes).

Leblanc était une des illustrations de Port. Le crieur fait figure dans un village. Point de jour où parcourant les petites rues et les places il ne publiait de roulements de son tambour puis de sa voix qu'il avait sonore les nouvelles d'intérêt public; décisions de M. le maire, ouverture des boutiques de marchands ambulants, objets perdus, cérémonies religieuses. Il faisait précéder l'annonce de la même phrase préparatoire : "Je préviens le public..."

Port en Bessin

Qu'on ne s'attende pas ici à des descriptions. Les yeux de l'enfant que je suis ne voient guère que des objets limités. Ils ne savent point distinguer parmi les images qui les émeuvent. Ils les reçoivent sans plus.

213-254255

Port n'apparaîtra donc à présent que sous la forme topographique, la seule utile pour que l'hypothétique lecteur puisse s'y reconnaître. Qu'il se représente un village normand tassé dans une échancrure de falaises ; l'église perdue au loin vers Bayeux et la route de Bayeux que nous avons descendue sous la conduite de Lance débouchant devant l'hôtel sur le quai. Il n'y avait pas encore de bassins intérieurs ; les deux que l'on voit ne furent creusés que plus tard, à quelques douzaines d'années au plus l'un de l'autre.

A droite, le long de la route de l'hôtel, avant lui, quelques maisons avec jardin, d'autres tassées par derrière, formant autour de deux ruelles à angle droit, l'une parallèle à la route, l'autre raidillonante, une sorte de petit faubourg le Caté (château) du nom de la vieille Poudrière qu'on rencontrait en suivant le sentier escarpé pour monter sur la falaise. Cette construction de pierre, ronde, coiffée d'un toit conique, était je l'ai su plus tard, le vestige bien conservé d'un tour d'observation bâtie par Vauban après la bataille de la Hougue pour la défense de la côte contre une descente des anglais. L'intérieur montrait une seule salle ronde obscure où les vagabonds couchaient sur la terre. L'endroit était propice aux puces ; aussi avions-nous reçu défense d'y pénétrer. La même défense s'étendait aux petites cahutes des douaniers échelonnées le long de la falaise.

De l'autre côté de la route de Bayeux s'étendait le principal du village, une cinquantaine de maisons, vingt peut-être sur le front de mer, les autres glissant le long de la route ou bien escaladant la falaise d'en face par des pentes assez raides elles aussi. Vers la mer cette hauteur montre des vallonnements verdoyants qui ne descendent pas jusqu'au quai. A des hauteurs différentes sur ce terrain accidenté, le petit phare en bas, en haut la chapelle de la Vierge que surmonte le grand phare. Un escalier tout droit monte de l'un à l'autre. L'herbe abondante où nous nous asseyons souvent est toujours mouillée, l'eau de cent ruisselets courant vers la mer entretient la fraîcheur. ~~Sur ce~~ Ce lieu plaisant d'où la vue est si belle sur la mer avait été auparavant propriété privée, interdite du moins au détail, des tourniquets qui peu à peu perdirent leurs bras par usure, puis par chute, défendaient le sentier qui, du village menait au petit phare. On accédait au grand par une route qui escaladait la falaise ; en le suivant plus loin on rencontrait le sémaphore jadis éloigné du faite et habité, aujourd'hui abandonné, voisin de l'abîme et menacé d'une chute prochaine dans les flots.

Tout le front du village est occupé par un quai d'où deux longues et courbes jetées de granit s'élancent vers la mer. Elles enserrant un vaste bassin extérieur où la flotte de barques de pêche trouve un abri incertain. Entre les extrémités arrondies des deux jetées distantes d'une soixantaine de mètres le chenal d'entrée. On s'étonne d'un travail aussi grandiose pour un si petit village. C'est que Port est un des lieux de pêche les plus importants de la côte.

L'anse marine que les jetées enserrant est vaseuse à marée basse.

256 257
Du côté de l'Orient, une infinité de sources s'y jettent. Cette partie est inabordable pour nous. De l'autre côté quelques rochers couverts de ~~xxxxxxx~~ varechs puis au devant d'eux une plaine de sable. Coupant par sa base la jetée de droite, la petite jetée nous pas nous mènent au pied d'une falaise d'argile, celle où perche à mi chemin de la crête le Po. Des galets, puis des rochers accueillants, sorte de terrasse faite d'argile durcie. Devant eux sur d'autres rochers que recouvre le tapis des algues, des femmes accroupies au bord des ruisseaux d'eau douce, les douves, savonnent leur linge, le flagellent à grands coups de battoir, l'appâtissent et le lavent. Dans les intervalles de la fessée, lorsque le bruit de la mer le permet, on entend leurs voix criardes. ?

Du côté de l'autre jetée, celle de l'ouest le rivage est en contre-bas du quai. Il faut pour y descendre suivre un escalier glissant ou bien employer les échelons de fer scellés dans la paroi de granit. On comprend que je ne m'y risque pas encore. Point de plage, un lit de rochers tapissés de varech avec, dans leurs intervalles, des flaques d'eau de mer. La falaise est plus escarpée, elle dessine des caps, des anses aux parois droites ; elle détache de gros blocs d'argile, rempart infini me que la mer disloque et emporte. Longtemps j'ai vu une roche percée sur cette rive. Elle s'est abîmée un jour dans les flots.

De l'extrémité libre des jetées, la vue est plaisante. Le village apparaît tout tassé dans son nid protecteur. Belles falaises d'argile violette déchiquetée, nids verdoyants ça et là dans leurs creux, peu d'arbres sur le ~~xxx~~ plateau sauf dans le lointain vers Sainte Honcrine et Vieville. Au soir on voit s'allumer les fenêtres du village, ceux des phares et, là-bas vers l'est le feu puissant de Ver. Par les nuits claires on distingue les phares lointains de la Hève et de Saint-Marcouf.

Suivant l'heure de la marée, le bassin montre ses grandes barques oscillantes ou bien il les offre défaites, comme blessées, comme mourantes, inclinées sur la vase.

Le plus beau spectacle, le large. Voici la mer, celle que mes yeux ont connue, contemplée tout d'abord, celle que j'aime, la mer verte, puissante, violente sur laquelle le vent cueille les embruns qu'il nous jette. Mer dont je me suis grisé, mer qui m'a conté, sans doute, la diminution puis la perte du sens qui fait l'homme sociable. Mer sauvage, épique, mauvaise, coursier de ma jeune imagination, attrait et route des aventures. Qu'est, auprès de toi, la chère Méditerranée, ses eaux bleues lumineuses, un lac esclave.

Du poste où je me trouve là bas, dans mes souvenirs, je vois les grandes barques entrer, sortir. J'entends les ais gémir, les cordes fouetter l'eau, les voiles se replier en geignant, puis retomber d'un bruit sec. Le poisson argenté scintille dans les rondes corbeilles. Tout est humide, tout est mouillé, le granit de la jetée, l'air marin, nos vêtements et jusqu'aux voix des matelots. Eux mêmes

je les aperçois vêtus de leurs gros tricots, casquette sur la tête, bottés lourdement, parfois habillés tout de cuir. Ils ont en bouche leur brûle-gueules ou bien derrière leurs joues en mouvement leurs chiques. Tous portent plus que leur âge. Les vieux sont blancs, nouveaux. Les jeunes ont des faces cramoisies, violettes. De grandes barbes que l'eau mouille. Parfois un enfant qui s'initie à la manoeuvre. J'aurais voulu être cet enfant. A l'arrière des cruches en terre de Noron dont le contenu se devine, cidre et eau de vie, des instruments pour la cuisine, puis les engins de pêche, le long l'immense chalut au repos, rejeté sur un des côtés.

Les longues barques aux voiles blanches ou brunes, aux coques brunes, bleues ou blanches, avec leurs noms religieux ou aimants, entrent et sortent.

Lorsque la mer se fâche, l'entrée n'est pas aisée. Nous suivions d'un oeil attentif, inquiet la manoeuvre. Calculant son chemin avec soin, le batelet avance sur le sol coléreux et mauvais. le vent le chasse, il l'éloigne du milieu du chenal, le pousse, malgré sa résistance, vers la jetée. L'esquif évite le drossage, il tourne, dessine une vaste courbe et regagne le large. Puis il recommence dix fois s'il le faut. Une fois entré, les voiles s'abaissent. Doucement la barque file sur le flot calme.

Aux jours de grosses marées, de tempête, quand la mer lance ses vagues à l'assaut des jetées, les recouvre d'écumantes cascades, les femmes, les filles des pêcheurs escaladent la falaise. Elles crient, elles invectivent la mer, elles joignent les mains et prient Notre Dame des flots immobile sur son toit et sereine. Tragique spectacle, tandis que là bas les barques s'épuisent vainement pour l'entrée. J'en ai vu piquant du nez tout droit sur la jetée, puis retombant lourdement en arrière. Une clameur inhumaine secoue le troupeau féminin. Renonçant à une tâche impossible, les bateaux s'éloignent ; le large est moins dangereux que la côte ; ils iront porter leur pêche ~~sur un rivage~~ sur un rivage moins dangereux. Presque tous ces hommes pourtant périront un jour dans la mer.

Ceux qui ont échappé, les vieillards suivent le débat, assis sur les pierres du quai, sans quitter chique et bouffarde. A quoi bon s'agiter comme des femmes. L'Eternel a réglé chaque jour par avance. Vous aujourd'hui, demain moi. Le plus sage est de se résigner et d'attendre. Et puis il faut bien que la mort termine la lutte inégale du marin contre la tempête. Homicide, la mer n'en est pas moins belle.

Du matin au soir, les vieux regards contemplent les flots. Jamais l'échange d'une parole. Assis l'un près de l'autre, souvent en brochette, leurs bouches se taisent. Ils restent impénétrables, isolés. Tous suivent leurs pensées. Sont-elles claires ? La vieillesse y a-t-elle glissé ses brumes aveuglantes ? Que voient-ils ceux qui y voient ? Peut être parfois les îles changeantes, les rives ensoleillées, colorées des pays exotiques que chacun d'eux a visités aux jours de jeunesse car tous ont servi dans la flotte de

l'Etat. Plutôt leur vie de tous les jours depuis qu'ils sont rentrés du service, les belles pêches, la vie du bord, la cuisine qu'on y fait et que tous proclament supérieure à celle de la maison, les nuits de veille, les alarmes, d'autres tempêtes, les vivants arrachés à leur banc par les flots, les cadavres que le chalut ramène. Plutôt rien. La mer qui n'a pu ravir leurs corps, lentement détruit leurs pensées. De toute façon il ne restera pas grand chose à la terre.

Sur les rochers

Nous n'avions pas le caractère des pêcheurs ; au bord de la mer nous demeurions des terriens et nous gardions nos habitudes. Tandis que mon grand-père, Léonce et Maurice, admis déjà à partager leur plaisir, vont pêcher, les dames et les enfants plus jeunes, pliant sous le bras, se dirigent par là-bas, la petite jetée vers la plage de galets rares et d'herbeux rochers. On s'assied. Les dames tirent de leur sac laine et crochets, les enfants construisent des pâtés avec le maigre sable, ou bien cherchent des coquillages. C'est une sieste en plein air. Point d'agitation. On attend l'heure du repas, celle du bain. Les plus petits dorment. Le grand vent nettoie les têtes et les vide. Je me sens devenir mollusque, varech ou rocher. Mais quelle faim je ramène de cette halte qui mène le cerveau au néant.

Parfois allégée de la surveillance des petits par la présence d'une personne moins encline au mouvement, Madame Lechevallier ou Marie Maig, ma mère, heureuse de sortir d'un repos si contraire à sa nature, m'entraîne à quelques centaines de mètre le long de la falaise argileuse. Nous cherchons des galets réguliers de forme, polis de surface sur lesquels ma cousine Eugénie peindra de réguliers bateaux à moins que ce ne soient de réguliers pêcheurs. Tout au bout de la promenade, il se trouve auprès d'une crique, une fontaine pétrifiante. Nous en rapportons des monstres à demi solides.

Je ne me risque pas encore à la pêche aux rochers. Je suis avec envie les amateurs qui s'y rendent, avec peine les pêcheurs de moules qui reviennent, croc en main, le dos courbé sous le poids de deux hottes superposées enflées des lourds coquillages, une autre hotte au bout de l'autre bras.

Bientôt il nous faudra quitter ce lieu de repos pour quelque besogne obligée.

Le bain

Je ne parlerai pas de la besogne des devoirs parce que, ces devoirs, j'emploie d'heureuses ruses à m'en affranchir et que si je dois m'y contraindre, je les bâcle, ni des lettres à papa, tendre tâche devant laquelle je n'ai jamais boudé. Le devoir obligé, c'est le bain. Ma mère s'y montre inflexible. Elle nous y conduit tous les jours à l'heure que fixe la marée, quelque temps qu'il fasse, rare soleil ou copieuses averses. Port-en-Bessin est autant dépourvu de cabines de bains que de plage véritable. On se déshabille à domicile, on se baigne entre les jetées. Le lieu du bain est d'abord une cale que, par comparaison avec celle de la Seine devant la maison

261-260

du quai du Hâvre, nous nommons l'abreuvoir. L'avantage est qu'à peine descendu sur le lit de graviers nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Plus tard, lorsqu'on creusa le premier bassin intérieur, le lieu s'envasa, il nous fallut chercher plus loin, vers le centre du bassin, de l'autre côté de l'épi où l'on contruisit la poissonnerie.

De ce côté, la pente de la cale est plus douce, les pavés y sont lisses, frais, couverts d'algues glissantes propres aux faux pas et aux chutes. Pour les éviter nous marchons lentement. Lentement nous traversons les sources froides jaillissant au pied du quai, puis nous courons sur le sable jusqu'aux premières vagues. Cette médiocre plage est plate. Il nous faut avancer dans l'eau quelques cinquante à cent mètres pour y trouver de quoi nous ébattre.

Nous nous sommes déshabillés chez la mère Cauchard, au fond du village. Nous avons galopé, espadrilles aux pieds, nos caleçons pudiques ~~étaient~~ recouvert d'un vieux pardessus à travers les rues du village sur cette terre humide et grasse, puis le long du quai, soit, au total, un trajet d'un bon demi-kilomètre. Il nous faudra le refaire tout mouillés, grelottants, claquant des dents sous le vent froid et pour décroter nos pieds de la boue des sentiers, trouver le secours d'un bain d'eau tiède. L'exercice souffrait une préparation et une fin qui ne manquaient pas d'originalité, mais qui manquaient de charme.

Il a commencé pour moi dès l'âge le plus tendre, deux ans tout au plus, quand ma mère avec une traîtrise salutaire m'a plongé pour la première fois dans l'eau salée. J'en ai hurlé sans nul doute, comme l'ont fait devant moi tous ceux dont j'ai suivi l'apprentissage. Maintenant j'y vais à pieds, tenu par la main de Maman, puis tout seul.

Mon cousin Léonce est bon nageur. Il y a tout autour de nous un peuple de marins, professeurs désignés pour nous donner des leçons. Nous n'avons jamais appris à nager. Nous nous contentions de nous accroupir et de faire, en troupe, des trempettes ridicules. Il n'y avait point de ridicule que l'exercice. Nous l'étions bien plus encore par nos costumes décents, vieillots et mal ajustés. Moi qui respectais Maman, je souffrais dans l'âme de la voir dans son accoutrement d'un autre âge, noir avec quelques bandes blanches, compliqué d'un jupon, une sorte de vêtement de deuil, oui, de veuve. Ce que je découvrais de son corps y ajoutait un indiscible sentiment de répulsion.

Je n'ai pas gardé un bon souvenir de cette corvée quotidienne. Elle aurait pu, elle aurait dû être pour nous un jeu plaisant. Toutes nos joies d'enfance se muèrent en contraintes, en servitudes. J'étais trop obéissant pour me révolter, pas assez débrouillard pour transformer le rite en amusement. Maurice moins encrûté que moi faisait preuve, en l'occasion, d'une soumission parfaite.

Promenades

263 266

Nous aurions pu nous promener. J'ai connu plus tard les environs de Port ; ils sont accueillants, pittoresques. Ma mère aimait la marche, mais elle était retenue par sa charge de maîtresse de maison et, celle-ci remplie, par l'autre charge de tenir compagnie à ~~Maman~~ de moins allants qu'elle. La plupart des gens de notre société désertaient la promenade: mon grand père, Léonce, même ~~Maman~~ Maurice et, sauf ma mère et parfois la bonne, les dames. Ma mère s'abstenait donc et trop jeune, point assez osé pour tirer de mon côté, je subissais le sort commun.

Les seules promenades auxquelles nous nous résignons, à l'image de celles de Rouen, se faisaient dans des directions immuables : le long d'un petit sentier qui grimpait au flanc de la falaise de droite et que nous nommions le chemin vert, après le bain ou bien le soir les jours chauds, mon grand père reparti, le long de la grande route de Bayeux jusqu'au la première borne kilométrique. Léonce s'épongeait le front et Maurice suait ~~à l'ennui~~ l'ennui. Il y avait aussi, excellent but pour s'asseoir, les montées au petit phare dans le creux herbu de la falaise de gauche, parfois mais avec Maman seule vers l'église de HUPPAIN à travers les bandes de terrain en terrasses où travaillaient, ceints d'étope, les cordiers ; enfin dans des prés voisins de la maison de la mère Cauchard où nous lançions nos cerfs-volants, les écrouffes. Cette cérémonie avait lieu une fois par saison. Ce jour là, Léonce désertait la pêche. Il mettait à nous conseiller, nous aider, ses talents de physicien.

Hors cette banlieue qui n'avait guère plus de mille mètres de rayon, Port était pour nous une île dont nous ne sortions pas.

La pêche à la ligne

Le plus grand agrément que je goûtais à Port, avec le grand air et le jeu de ma libre imagination quand je me sentais seul, était la pêche à la ligne. Je fus invité de bonne heure à y assister ; assez vite j'y pris part.

Les premières journées de séjour à Port avaient été employées par mon grand père et Léonce à réviser les cannes à pêche, les lignes volantes, à l'achat d'hameçons, de crins de Florence, à leur mise en place. Papa Charles et son neveu étaient d'une habileté merveilleuse pour ces patients et muets exercices. Au moment de partir pour la pêche on ramassait les lignes dans le coin où elles avaient été remises. En raison de leur hauteur, détail d'ordinaire au dehors de la maison. Puis l'on partait, cannes en main, le plus jeune de la troupe portant le panier à poissons où logeaient les lignes de fond avec leurs pierres de lest, soigneusement choisies. Sur la route on achetait chez une femme de pêcheurs les vers, la boîte (on prononçait la *boite*) qu'elle avait déterrés dans le sable parfois dès l'aurore.

Tantôt notre groupe se dirigeait vers la grande jetée ; tantôt et d'ordinaire vers la petite. Nous avançons sur la digue qui devient plus étroite. Le lien choisi varie ; c'est le plus souvent vers

25-266

l'extrémité du côté de la mer libre, non du port. On s'arrête, on s'installe. Les ficelles des lignes sont libérées. On appâte les hameçons avec les tronçons sanguinolents des vers. Penchés sur le rempart de granit, mon grand père, Léonce, Maurice disposés à la file, mais non en contact, nous jetons nos lignes à la mer. Une heure, deux heures, parfois plus, toute la journée passe. Pas un mot n'a été prononcé depuis le départ. Si les dames ne viennent pas nous visiter, scruter d'un air obligé ou dédaigneux le contenu du panier de pêche, émettre une opinion mesurée, il ne sera pas dit une parole jusqu'à ce que, repliant sa ligne, Papa Charles annonce "Mon garçon (ou bien mes garçons) nous rentrons."

Ni Maurice si bavard, ni moi n'éprouvions le besoin de parler. Nous sommes dans la tradition familiale. Suivant ~~xxxxxxx~~ les jours le poisson collabore ou ne collabore pas au muet exercice. Tantôt nous ne tirons de l'eau que des monstres, annonciateurs de disette : des perroquets immangeables, des diabes tout hérissés de dards et de nageoires, des crabes gesticulants. Le plus souvent les godes et les merlans répondent à nos invites. Le panier s'emplit, il va déborder. Je cours le vider à la maison et je le rapporte. Certains jours la mer semble une mine inépuisable. Il suffit de jeter la ligne pour qu'aussitôt l'imbécile poisson s'y fasse prendre. Ces jours là, l'appât manque. On lui substitue des débris de poisson pêché et l'oeuvre miraculeuse reprend, se poursuit jusqu'à ce que la mer se retire ou que les dames unissant leurs voix, nous hêlent du quai lointain. Il est temps de rentrer pour le dîner, à l'issue duquel mon grand père montera dans la voiture de Lance. Au repas nous mangeons avec orgueil le produit, rapidement frit, de la pêche. Parfois la cuisinière maugrée de ce supplément de travail pour lequel on ne peut supporter nul retard. Ma mère est partagée entre deux sentiments, celui de nous contenter avec cette manne gratuite, l'ennui qu'elle ressent de l'ennui de la cuisinière. Je suis son fils, je sens cela pour elle.

La pêche aux rochers

Parfois, aux grandes marées, ma mère se révèle pêcheuse. Elle sort pour quelques heures de sa contrainte qu'elle exerce sur elle-même. Vive, alerte (non point agile et souple, elle ne l'est pas), Maman enjambe les rochers, s'arrête à la lisière des flots, où la mer dessine de minuscules fjords. Le crochet en mains elle explore les creux, détache parmi les varechs les crabes velus, les étrilles qu'on nomme aussi les olaguards. Maurice l'aide. Je les admire, je ne les imite pas, j'ai peur d'être mordu par quelque méchante pince embusquée. Je porte le panier.

Plus tard, je reviendrai, mais seul, sur les rochers. J'irai bien plus loin, filet en mains, le poussant à travers les flaques. Je ne témoignerai pas de l'ardeur et des talents maternels. Sans doute, mes mains recueilleront le rare beau brin de bouquet et le fretin menu des crevettes, la belle bochue (bossue). Ce n'est pas cette pêche que je poursuis ; c'est la troupe charmante et folle des chimères. Ces heures là ~~conteniront~~ dans la vie de l'enfant et y

compteront

formeront l'homme. Quelle reconnaissance je vous dois, rochers du Port !

Pour l'instant, je partage la gloire des exploits maternels.

Les visites de mon père

Parfois ma mère, mon grand père ont des expressions équivoques. Un mystère plane. Et, un matin, ma mère prend la voiture pour Bayeux. Nous espérons, nous devinons la clef du mystère. Nous irons vers onze heures au retour de la voiture. Mon grand père descend, voici ma mère à son tour et, dernière elle, papa paraît. La belle joie ! Combien brève ! Quelles cruelles obligations, quel inhumain devoir nous a mesuré à tes enfants, à toi, mon père, de si petites et de si grandes joies.

En ta présence tout s'anime. L'ilot étroit s'élargit. Nos occupations deviennent des plaisirs parce que tes yeux les suivent. Devant ton bon regard le bain est une ivresse. Nous n'allons pas plus loin. Mon père craint la fatigue. Sa venue est courte, le voyage lui-même est dur.

Deux jours, trois au plus de tendresses. Un matin papa repart vers ses malades, souriant, mais le front embrumé. Restée seule avec nous Maman s'attriste. Le silence de mon grand-père se renforce. L'enchanteur a disparu.

La géologie. Henri Milne-Edwards

Mon père avait été conquis dès l'enfance par le goût des sciences naturelles. Le goût lui était venu du goût de son père pour les jardins, pour les fleurs. Ce fut l'origine de sa vocation et par là de celle de Maurice et de la mienne. Dès que nous eûmes l'âge de nous intéresser, même avant que nous n'ayons acquis la faculté de comprendre, notre père chercha à mettre en nous la flamme qui l'avait embrasé. Des êtres et des choses de la nature, nous reçûmes chacun un règne en présent. Pour le plus jeune, bientôt privé du guide paternel, le règne des animaux se limita aux insectes. La botanique m'échut en partage. Maurice eut la géologie. Ce fut le seul de nous qui acquit, dans son lot, une compétence. Venant après lui par l'âge, me trouvant son compagnon ordinaire, obéissant autant qu'il était enthousiaste et bavard, je fus rapidement son élève et son domestique. Les pierres, les fossiles sont objets de poids, pour les transporter, il faut un homme de peine. Je fus cet homme de peine. Ma tâche me rendit quelque peu géologue. Je l'ai été plus que botaniste.

La géologie a un grand avantage. La partie technique se résume à peu de chose près dans la récolte. Le fossile découvert, point n'est besoin pour ainsi dire de préparation. Délivré de sa gangue, il se conserve dans l'armoire (aussi bien sensiblement) que dans la roche. La (xxxxxxxxxx) des papillons est un exercice plus ~~plus~~ animé. Un but qui ne remue pas offre plus de commodité pour la conquête. Les travaux de l'herbier sont déplaisants. Qu'est la fleur desséchée auprès de la fleur vivante, un cadavre sans ressemblance.

Je crois que le choix qui échet à Maurice fut autant qu'un désir personnel, l'œuvre des circonstances. La terre étrangère apportée dans le jardin de mon grand père venait des fours à chaux de Sully. Le premier fossile que vit mon frère, il le vit dans ce jardin. Il dut le porter à mon père. Ce fut une petite ammonite sans doute. Elle décida du partage.

Le Bessin est terre d'élection pour les géologues. La curiosité naturelle de mon frère put s'en donner à cœur joie. Maurice devint vite collectionneur. Il le fut avant d'être savant. La méthode enseignée par mon père se montra féconde. Elle l'est à condition que l'élève soit un enfant. Plus tard collection et science s'excluent. Jamais collectionneur, jamais érudit ne sont savants.

Je me souviens du premier musée de mon frère. Il comptait une vingtaine de pièces : fossiles ou débris de roches, enfermés dans une boîte. Un jour il les en sortit pour les étaler devant mes yeux éblouis sur la commode de la grande chambre du troisième à Rouen. Il me présenta ensuite chaque objet, m'en dit le nom, puis il me le fit répéter. "Je puis être absent, ajouta-t-il d'un ton doctoral. Il est bon que tu puisses présenter aux visiteurs ma collection".

Ce fut ma première leçon de géologie. Comme tant d'autres j'entraîs dans la connaissance par récitation. Le nom du lapis lazuli qui me fut révélé ce jour là me parut le plus joli du monde.

L'argile de Port en Bessin abonde en fossiles. Molle et pâteuse au flanc de la falaise, elle durcit au contact de l'eau saline. Les assises compactes qu'elle constitue, les rochers de la côte nous montraient de belles formes solidifiées d'ammonites ou de nautilus. Les bélemnites s'y allongeaient en longs cigares. Marteau et ciseau en mains nous attaquions à ces trésors. C'était un travail difficile, délicat pour notre impatience. Il était rare que nous suivions longtemps de prudents travaux d'approche. Un coup trop rapproché, le beau fossile se divisait en éclats informes. Dans l'argile humide, la masse figurée participait à la mollesse de sa gangue. Seules parfois, les bélemnites s'enlevaient tout d'un trait, pointe effilée dernière. Le fin gravier entre les roches contenait de petits fossiles intacts ou bien arrondis déjà par le roulement des vagues. J'y recueillais des Térébratules, de petites huitres, les segments des pentacrinus qui rappellent le basalte. Le plus aimable de ces fossiles marins étaient les pleurotomaires ou téocallis dont certains conservaient leur nacre. Si j'écris ces noms ce n'est pas par pédanterie ; c'est pour les images que leurs noms réveillent en moi.

Nous regagnions la maison de la mère Cauchard, les fossiles ou leurs débris dans nos poches. Ma mère ne voyait pas sans effroi s'allonger leur banc dans la chambre. Elle songeait à la place qu'ils prendraient dans les malles et aux suppléments à payer pour le poids.

Le banc prenait des proportions inquiétantes lorsque nous allions explorer les tranchées des fours à chaux de Sully. Maurice

xxxxxxx avait fini par déterminer le gîte d'où provenaient les fossiles du jardin de notre grand père et ceux plus beaux, trop beaux pour notre bourse, qu'on voyait à la montre d'une librairie de la ville. Vainquant sa timidité, suivi de moi qui gardait ~~ma~~ langue en poche, mon frère osa un jour demander l'origine de ses fossiles au marchand. Il n'avait reçu qu'une réponse dilatoire. Je ne sais au juste qui renseigne Maurice.

Le gîte, gîte merveilleux, se trouvait à mi-route entre Port et Bayeux. Nous nous y rendions par la voiture publique. Notre première visite était un déblais rejeté par les ouvriers. Peu à peu nous nous glissions dans le lieu des fossiles. La couche d'oolithe ferrugineuse y faisait une bande rougeâtre. Nous l'attaquions et de ce pudding nous détachions les fossiles. La richesse de ce banc était prodigieuse. Parfois une grande ammonite brisée montrait d'autres coquillages dans son intérieur. Nos poches, notre filet s'emplissaient. Nous aurions bien voulu emporter un panier. Il nous aurait dénoncé aux ouvriers vis à vis desquels nous jouions le rôle de visiteurs dédaigneux, profitant de ce qu'ils peinaient à leur tâche, pour perpétrer surnoisement nos rapines.

Je me souviens d'un retour. Nous revenions sans filet, à pied. Outre le menu fretin qui bourrait mes poches, je serrais sous mon bras une énorme ammonite. Elle pesait un tel poids que Maurice s'en était lassé et qu'il l'avait abandonnée à quelques centaines de pas du gîte. J'avais plus d'entêtement que mon frère, si je ne l'égalais pas en science. Je ramassai la pièce merveilleuse. Une ondée survint. Les géologues méprisaient les parapluies. Pour soutenir sous l'averse le butin encombrant, je pris appui de la main sur la poche de mon veston. L'ammonite étant si haute qu'à peine elle trouvait l'espace nécessaire entre mon aisselle et la poche. Nous pressons le pas. La pluie redouble. Merveille, l'ammonite me gêne de moins en moins. ~~Je ne prends pas garde à la~~ Je ne prends pas garde à la cause du phénomène, jusqu'à ce que la pluie cessant, cette cause m'apparaisse dans toute son horreur. Ma poche avait cédé peu à peu. Pour limiter le dommage, je prends le corps pesant à deux mains. Je n'ai pas cédé au destin. J'ai rapporté l'objet et je l'ai remis à mon frère. Il fut large, il me donna dix sous. Je les empochais pour ne pas le froisser. Je n'avais pas commis mon exploit dans une pensée de lucre.

Une année, plutôt deux années de suite, je crois, nous faisons ~~chaque~~ chaque jour la rencontre sur les rochers de Port d'un vieux Monsieur qui une parente ou bien une gouvernante accompagnait. Ils habitaient la seule villa, le chalet Blum. Le vieux Monsieur marchait lentement, il portait une barbe courte et blanche. D'une main il s'appuyait sur une canne, de l'autre il tenait un marteau. Le plus souvent le marteau demeurait inactif. Assis sur le pliant que la dame avait apporté, le vieillard et sa compagne, silencieux contemplan^{nt} la mer. Parfois, revenant à sa passion ancienne, le savant se levait. Taille baissée, il inspectait les roches et si quelque fossile y retenait sa curiosité, d'un coup sec du marteau il détachait

la pièce ; il la détachait avec adresse, l'examinait un instant, puis, avec une sorte de dédain où peut-être il y avait du renoncement, il la rejetait souvent brisée d'un dernier coup de marteau. Maurice et moi nous suivions cet homme singulier. Nous lui portions un respect instinctif. Nous profitions aussi de ses reliefs. On connaissait son nom, il avait une allure étrangère. Mon père le prononçait avec aisance, sans y ajouter Monsieur. Il disait : Milne-Edwards, Henri Milne-Edwards.

Nous ne lui avons jamais parlé peut-être ne nous a-t-il jamais distingués, Maurice et moi. N'importe. Les exemples n'ont pas été sans doute étrangers à nos vocations, allumées par mon père. J'ai souvent pensé à la fable de Deucalion. Les débris de roches que Henri Milne-Edwards ~~rejetait~~ rejetait derrière lui a fait de nous des savants.

Promenades et guimbarde

Parfois nous voyons reparaître à Port avant notre départ Monsieur Pâris et son équipage. Nous nous entassons dans la guimbarde et, au trot de Lisette, nous visitons quelque port de la côte : Arromanches, Asnelles par exemple. Je dis par exemple. Il me serait difficile de citer d'autres lieux. Une seule fois nous poussâmes au bout du monde jusqu'à Langrune où s'était installé notre cousin Durand (de Vire) avec sa famille. Cette fois là nous partîmes de Bayeux à l'aube et nous n'y rentrâmes que fort avant dans la nuit. Ce fut une expédition sans rivale.

D'ordinaire la guimbarde va cahin-caha sur les parties plates de la route. Aux montées, il nous faut descendre pour alléger la charge de la bête. Nous descendons aussi quand la pente descendante est trop forte. Nous voyons dans les deux cas le véhicule avancer prudemment en lacets.

Arromanches (prononcez Ar'manche) Asnelles commencent à se couvrir de villas. En comparaison de notre port de pêcheurs, elles font figure de Trouville ou d'Étretat. Ma cousine Eugénie, Madame Godefin (celle-ci dans ses conversations de Rouen, car je ne la vis jamais, je crois, à Port avant son veuvage) ne cachent pas leurs préférences pour les stations mondaines. Ma mère, ses enfants protestent. Nous mettons Port-en-Bessin au dessus de tout. Cette préférence, je l'ai gardée. Je déteste les villes à casino. Pour moi la mer c'est un port de pêcheurs ou bien les rochers de Bretagne. Je ne suis pas de mon siècle. C'est le siècle qui a changé.

Fins de vacances

Nous rentrons à Rouen. Mon père est venu, gare Saint Sever, reprendre tendrement les siens. Le mois de septembre s'avance. Nous trainons une semaine dans la maison. Le chemin de Clère nous revoit. Les dimanches le Val de la Haye, Caumont ou bien Saint Aignan. Un peu plus tard nous connaissons Neufchâtel-en-Bray et la Feuillie. Parfois à cette époque nous allons à Elbeuf avec ma mère.

Marie Julienne avait été sa meilleure amie de jeunesse. Elle a

épousé Monsieur Lainé, le meilleur des hommes. De toutes les personnes que j'ai connues, Madame Lainé est celle qui ressemblait le plus à Maman. Elle l'exagérait par sa rigidité, au point que, près d'elle, ma mère paraissait pleine de désinvolture. Quelle austérité quel froid dans la maison d'Elbeuf et quelle ville antipathique! C'était la période où; l'une après l'autre, les vieilles maisons industrielles provinciales fermaient, inhabiles à lutter contre la concurrence des juifs immigrés de Bichwiller. La race normande recule; elle meurt de son trop de confiance dans l'éternité des biens acquis et de trop peu de confiance en elle-même. Elle meurt à la chasse, à table et souvent de diabète et de goutte, maladies qui passeront d'elle à ses vainqueurs sans arrêter l'emprise de la race envahissante.

Monsieur Lainé qui est sobre, qui ne fabrique pas par lui-même qui travaille du matin au soir avec un maigre capital et des habitudes vieillottes se débat contre la concurrence israélite. L'inquiétude de l'avenir se joint chez nos hôtes à l'ennui.

Nos petits amis, les enfants Lainé, nous sont donnés comme modèles. Qui mieux qu'eux sait se tenir dans la rue, ne pas croiser ses jambes au salon, ne pas souiller le bas de son pantalon de crotte ou bien de poussière? qui sait mieux retirer son chapeau en croisant une vieille dame, offrir plus spontanément l'eau bénite à la sortie des églises, y faire montre d'une tenue plus édifiante? qui pas Maurice ou moi-même? qui? l'oncle des Lainé, Jules Julianne.

Cet inimitable modèle vit à Rouen dans une grande et vieille maison aux cent chambres toutes meublées de meubles Empire, illustrées de toutes les batailles impériales et de cent portraits de Napoléon.

Madame Julianne, sa mère, est une femme accomplie. C'est chez elle que l'on mange ~~les meilleurs~~ la meilleure cuisine bourgeoise. Point d'épices, de sauces compliquées. Elle sait faire donner à chaque mets son goût. Je soupçonne que cette dame tranquille n'a pas toujours été heureuse. Il court des bruits fâcheux sur son défunt mari, de son vivant banquier. Je suspecte la belle éducation de Jules Julianne de cacher des défauts qui seraient moins bien tolérés chez moi que mes minces rebellions à une politesse renforcée. Je suis sûr que les petits Lainé souffrent de la discipline qu'on leur impose; sans cesser d'être bien élevés, ils s'en défont quand ils ne sentent plus sur eux la discipline. Jules Julianne, mieux stylé, ne s'en défait pas.

Léon Lainé est un gros garçon quelconque, à yeux myopes éteints. Henri a déjà ses yeux vifs, pétillants et son caractère taquin. Louise, ma bonne amie Louise, est une petite personne rangée certes, mais indépendante. Lorsque nous venons à Elbeuf, l'ordinaire de la cuisine s'améliore. Au matin elle entre dans notre chambre et se fait donner par sa mère, une part de notre chocolat au lait. C'est

pour elle une ~~bonne~~ involontaire. Assise dévorant le contenu du bol, elle dit "je suis un peu gouluse".

Rentrée définitive dans Rouen

Je viens de faire bien du chemin, bien des chemins autour de Rouen, autour de moi même. Tous ces petits récits de ma vie d'enfant ne sont que moyen de me chercher moi-même. Ce n'est pas une entreprise qui se puisse aborder de front. Un travail lent, des transformations, un développement de traits innés surtout se fait insensiblement dans ma malléable cervelle. Ce travail se fait avec ce que je rencontre et qu'aussitôt, pêle-mêle j'assimile, mes livres, l'enseignement de mes professeurs, mes camarades de lycée. De ce travail, de ces acquisitions comment aurais-je aujourd'hui souvenance ? L'apport nouveau de chaque jour élargit l'apport des autres jours, il le déforme, l'efface en l'absorbant. Je vois mieux l'enrichissement que les occasions exceptionnelles apportent ; les sorties, les étapes du Val de la Hays, de Caumont, les apprentissages de Bayeux et de Port. Cet enrichissement se fait par bonds, par fusées, par surprise. Il marque.

Cependant les jours sont déjà plus brefs, la lampe allumée plus tôt, les vacances se meurent. Ma blouse d'écolier est réparée. Sans regrets, dans l'ennui des dernières semaines, je vois s'approcher la rentrée.

Monsieur et Madame Godefin qui ont passé leur été, allant de cousin en cousin, dans la famille de Madame, et terminé par Bayeux après que nous en sommes partis, ces deux amis inséparables de mes parents ont reparu. La vie va recommencer pour dix mois, sans éclat, sans grand imprévu, avec ses pâles images ordinaires et de rares images colorées.

La Foire Saint Romain

Je crois n'avoir jamais aimé Rouen dans mon enfance qu'au moment de la Foire Saint Romain. Tout en ville, sauf le vilain ciel d'octobre, participe à notre joie. C'est un phénomène collectif. Durant quelques semaines, Rouen cessera d'être la ville maussade et morte, les rouennais d'être guindés. L'unique distraction se donnera. Agitée d'un besoin frénétique, la population entière s'y précipite. Chaque fin du jour, chaque soir les ménages, les familles quittent leur chez soi ; les boulevards sont envahis. Les dimanches, on s'écrase sur le sol boueux devant les boutiques et les guinguettes.

Cette foire Saint Romain qui me paraissait si belle, nos pères lui opposaient pourtant les récits de foires plus belles de leur jeunesse ; celles qui se paraient de deux Tentations de Saint Antoine la grande, disparue, la petite dont le spectacle nous ravissait et que Bouilhet et Flaubert ont immortalisée. Les gens d'un autre âge exagèrent d'ordinaire les plaisirs de leur âge. Cependant j'estime qu'il y avait de la vérité dans ce que racontait mon père de la Foire Saint Romain de son enfance. Elle prolongeait les foires plus célèbres disparues au XVIIIe siècle de Saint Germain et de Saint

Laurent,

de même les Assemblées dont nous suivions l'agonie tenaient encore par leur animation aux réunions champêtres d'autrefois.

Déchue ~~des~~ de ses splendeurs anciennes, que la Foire Saint Romain me semblait attrayante et belle ! C'est pourquoi j'en garde le souvenir tenace bien qu'il se soit passé près de 26 ans déjà depuis que je l'ai vue pour la dernière fois. Il vaut mieux sans doute qu'elle ait disparu pour moi d'un seul coup. J'aurais éprouvé trop de peine à la voir s'enfoncer dans la banalité d'un siècle mécanique d'où toute originalité, toute saine fantaisie est exclue. J'ai vu les prodromes de cette profanation : les airs voltaïques incendiant les yeux, les chevaux de bois actionnés par la vapeur. Mes oreilles que charmaient les joueurs d'orgue des rues ont été déchirées par les piailllements des orgues mécaniques. Quel plaisir les rouennais peuvent-ils éprouver à patauger dans la boue séculaire dans la sainte boue des boulevards pour ne plus rencontrer, sous les platanes dépouillés que cinématographes et films d'Outre-Atlantique ? quelle mélancolie même pour des yeux d'enfant.

Je ne puis donner qu'un aperçu de ce que la Saint Romain fut pour moi. Mes souvenirs sont sur elle si nombreux, si touffus, qu'il faudrait un volume tout entier pour les contenir.

Je gravis avec mes parents la montée de la rue de la République. Des colonnes de rouennais, fervents comme nous du spectacle, la gravissent en même temps que nous. Nous voici devant Sainte Marie. La fontaine qu'on construisait incline à gauche notre route. Sur la place Beauvoisine, un arracheur de dents, en costume magique, bonnet pointu semé d'étoiles exhibe des planches qui représentent des squelettes ou bien des molaires géantes. Il tient une baguette es-mains. Devant lui sur ~~xxxxxxx~~ la table juchées sur l'estrade des fioles d'élixirs. La voix creuse, parfois avinée, invite la clientèle. Les passants s'arrêtent, se groupant font cercle, un cercle qui se dégar nit sans cesse et qui s'accroît pourtant. Enfin un client se présente.

Le voici sur la sellette. Notre magicien s'en empare, il l'assied, lui ouvre la bouche. Un comparse immobilise le patient. La mâchoire est vite explorée ; la main de la victime indique en tremblant le chicot douloureux. Les doigts de l'opérateur la renvoient. L'instrument est introduit, le poignet tourne. La dent sort. Elle est exhibée à la foule béante, tandis que l'opéré, le front en sueur, crache une salive sanglante. Autoritaire l'homme de l'art interroge. Comment devant ce public impressionnant, le patient accuserait-il une faiblesse. Il proclame l'absence de toute douleur. Quelques uns exagèrent : ils ont cru manger un bonbon. La praticien enveloppe l'objet extrait dans un papier ; il le remet au quidam. Règlement des honoraires : quarante sous. Battement de tambour. A un autre !

Non loin de l'estrade opératoire, des athlètes séparés de la foule par une barrière de corde circulaire, ont déposé sur les pavés

leur tapis et leur instruments de force. Ils exhibent sous d'étroit maillots des formes musclées. Les femmes me paraissent petites et rondes. Parfois une fillette maigrichonne ou bien un éphèbe gras-seux passent devant le premier rang du public une assiette. Les sous sortent avec lenteur des porte-monnaies. Nous n'attendons pas plus longtemps la fin de la collecte. Nous sommes de notre ~~xx~~ époque peu soucieux de sports. Ma mère n'aime pas ces gens en maillot qui font deviner si bien ce qu'on nous cache. La pluie menace. Les athlètes se couvrent de vieux pardessus. Eloignons-nous. Explorons les bu-levards et la foire qu'ils portent. A gauche, vers Cauchoise, les boutiques marchandes ; à droite, vers Saint-Hilaire, les baladins, les marchands de gauffres et plus loin la ferraille.

Je n'aime guère la foire marchande. Cependant quelques bouti-ques m'attirent, celles des pains d'épices. Ma mère y achète chaque dimanche le classique rouleau de nonnettes à la carapace de sucre que nous partageons au dîner avec les Godefin. Pour la collation (on dit à Rouen collation pour goûter) je fais choix ~~xxxxxxxxxxxx~~ d'un cochon de pain d'épices ou bien d'un parallélipipède de la mê-me pâte, aux bords parés de losanges d'angélique. Je souhaiterais hausser la dépense jusqu'aux confiseries. La guimauve m'attire. Plus encore les produits aux senteurs de parfumerie que vendent des étrangers aux yeux insinuants et bruns, aux tignasses crépues, al-gériens et balkaniques. Je n'ose pas. Je scandaliserais Maman par l'étrangeté de mon goût ; et puis je ne saurais comment glisser ma demande à ces hommes. Pour le simple pain d'épices, je me contente de tendre mes sous d'abord, de ravir prestement l'objet de mon choix. Je n'aventure aucune parole.

~~xx~~

La boutique à trois sous m'attire. Maman autorise cette dépense. J'y satisfais mon goût d'enfant économe. Ce seront, suivant le ca-price du jour, de petites musiques qu'actionne une vessie de baudru-che qu'on souffle, des pistolets bruyants dont le projectile bouchon est retenu au canon par un fil, des pistolets à amorces, des cava-liers qui ~~xxxxxx~~ avancent ou reculent sur un champ de mailles mobi-les, des forgerons inlassables qui par un mécanisme adroit frappent face l'un à l'autre, alternativement leurs enclumes. L'objet acheté le désenchantement m'en vient. Il me paraît, ce qu'il est, bien par-vre. Sollicité par le bon marché, comme tant d'autres, j'ai fait la plus folle dépense, la dépense qui n'apporte point de joie. Bah ! je me déferai de mon acquisition sur mon petit frère.

Au département de la porcelaine, ma mère certains jours conduit la cuisinière. On complète la vaisselle, on remplace des pièces bri-sées dans l'année.

Nous voici sur la place Cauchoise. Demi tour. Nous prenons l'autre côté des boutiques. Cette manœuvre nous ramène place Beau-voisine.

Le quartier des baladins

Nous rencontrons d'abord les tirs à la carabine avec leurs cibles, les lampions que le vent de la balle éteint, les ceugs qui

montent et descendent dans la colonne d'un jet d'eau et que le tireur abat. Rien de ce qui peut stimuler l'amateur n'est négligé. Certains coups au but provoquent une détonation retentissante. Une autre fait sortir d'une porte de prison un condamné entre deux gendarmes ; le trio descend jusqu'à l'arche d'une guillotine ; le condamné bascule ; le couperet se détache, seule la tête ne tombe pas. Ce jeu me paraît déplaisant. Le maniement des armes à feu n'est pas de mon âge. Passons.

Marchands de gauffres et de douillons. Si je m'ai pas pris de pain d'épices, je me délecterais d'une gauffre toute chaude. Ma mère achète parfois des pâtisseries plus lourdes, les poires enveloppées d'une chemise de pâte ont ses faveurs. Elle-même en patisserie d'excellentes : chaussons et douillons. Mon frère Maurice affecte une passion pour les flancs dont la crème épaisse à le goût de colle

Ne nous attardons pas aux plaisirs de la bouche. Ceux de la vue, des oreilles ont une toute ^{autre} saveur. Voici le dompteur Pezon et sa ménagerie, l'odeur de la sciure de bois et des fauves ; on entend rugir le lion Brutus. Voici Corvi, le théâtre de singes ; Cochène où l'on joue les féeries. Devant ses toiles pour galas Louis XV une dame costumée en gentilhomme combien élégante et poudrée, engage le public à entrer d'une voix mélodieuse. Près d'elle, aux jours de la Toussaint se tient un pauvre diable de vieillard, tricorné et perruque à marteau en tête, serré dans son costume de pitre. On se le montre, les gens de la génération de mon père l'acclament, c'est Décousu l'ancien favori rouennais, le successeur de l'inimitable Paillasse. Le vieux regarde la foule de ses yeux morts, il ne dit pas un mot, ne fait pas un geste. On l'a conduit ici de l'Hospice général où il achève sa vie comme pensionnaire. On l'y reconduira ce soir peut être éméché et pochard. Alors sa langue déverrouillée lancera son dernier jeu de mots "Pour le quart d'heure, je suis le cardeur de l'Hospice". Il y carde en effet la laine des matelas. Adieu Décousu, vestige momifié des Saint Romain d'autrefois.

Entrerons nous cet après midi à Corvi, à Cochène, au cirque ou bien à Saint Antoine ou dans la boutique rivale l'Enfer. Sur son estrade un personnage tout en rouge, au bonnet de diable, nous y invite. Nous remarquons chaque année qu'il ressemble à mon cousin Léonce.

Non, aujourd'hui nous n'entrerons nulle part. Nous aurons seulement le défilé des parades. Et voici les petites baraques, les plus amusantes, celles où je voudrais pénétrer et devant lesquelles le pas de Maman se hâte : les femmes colosses qui me semblent plutôt répugnantes, les nains que je trouve d'aspect méchant, les monstres animaux, les monstres humains. Pêle mêle des musées d'anatomie dont les toiles colorées me glacent et les scènes de l'Inquisition dont les toiles aux scènes atroces, indignent mon âme de fils soumis à l'Eglise. Les baraques s'espacent, elles diminuent d'importance et de luxe. Les dames qui se tiennent à leurs portes ne le cèdent pas pourtant en attrait à celles des baraques plus illustres.

290.291

Elles n'ont ni la poudre, ni la grâce dédaigneuse du gentilhomme de Cochéne ; elles sont peintes, plus parées, plus verbeuses, délurées et engageantes. Ma mère presse le pas davantage ; elle pourrait ne le pas presser, je me hâterais tout autant. Les belles dames qui s'offrent me font peur. J'ai peur surtout qu'elles me décochent un appel personnel. Crainte inutile ! Le bambin à l'allure nigaude que je suis, à l'âme plus nigaude encore, passe inaperçu des ex-carboncles de leurs yeux.

Notre fuite pudique nous conduit aux chevaux de bois, aux vrais chevaux de bois, ceux auxquels chaque cavalier ~~reçoit~~ reçoit une lance pour cueillir des anneaux au passage. Avec Décousu nous touchions à la Foire Saint Germain, à Lesage ; l'anecdote des dents nous faisait remonter à Tabarin, et Jean Farine ; le jeu des chevaux de bois nous conduit aux temps de la chevalerie, des tournois, de Pierre de Provence et de la Belle Maguëhonne. Saint Antoine nous mènera plus loin encore dans la remontée des âges. Nul spectacle d'Outre Atlantique ne remplacera les foires. Que me font ces images sans passé ? En mon âme revit l'âme de mes ancêtres. Qui ne me parle pas d'eux m'est étranger.

Nous ne monterons pas cependant sur les chevaux de bois. Maman n'aime pas donner ses enfants en spectacle. J'en souffrirais pour ma part, j'aurais peur de m'y mal tenir, de faire preuve de maladresse, d'avoir mal au cœur. Ce n'est que beaucoup plus tard que je m'y risquerai et ~~et~~ je m'y montrerai encore assez godiche.

Dans un coin à l'entrée du Boulingrin on frit des pommes de terre et des harengs sous des tentes. Des paysans endimanchés, des ouvriers, des domestiques y font ripaille et boivent du cidre. C'est peut être le quartier le plus savoureux de la fête ; il évoque les Flandre et leurs kermesses entrevues sur les gravures. L'agréable odeur ou plutôt l'agréable mélange d'odeurs ! Comme il serait appétissant d'imiter ces gens, non pas de s'asseoir à leur table, je comprends que notre dignité de bourgeois nous interdise une compromission pareille, mais de passer rapidement devant les poêles, de glisser deux sous et d'emporter un cornet de frites. Que de joies la contrainte m'a enlevées.

Il m'est permis du moins d'acheter un sac de marrons. Le marchand les ôte d'entre les couvertures épaisses où ils conservent leur chaleur, ses doigts charbonneux les compte. Je les mets brûlants dans ma poche et de temps en temps j'en tire un qui ~~noircit~~ noircit mes doigts à leur tour et je le croque. Hélas ! la moitié au moins sont véreux et, parmi les sains, il en est de si desséchés qu'on les dirait sculptés dans le bois.

Sur la place du lycée, au retour, constituant à lui seul toute la foire, un homme qu'éclaire une lanterne à chandelle posée sur ses tréteaux exhibe un petit moineau qui tire de son bec pour vous la bonne aventure. Cette fallacieuse prouesse ne m'a jamais tenté, peut être par peur, peut être par désir de laisser au destin la liberté de ses inspirations capricieuses. Je revais avec plaisir le

prêtre devin et son oiseau prophétique.

La pluie reprend. Rentrons pour dîner. Un autre jour, nous entrerons dans les baraques.

Le Cirque LOISSEY

Grande aventure ! Pour la première fois on m'a ~~amené~~ conduit au cirque, et le soir encore ! Je ne suis jamais allé au spectacle le soir. C'est un de mes plus anciens, de mes plus beaux souvenirs.

Le cirque, le cirque LOISSEY fut célèbre. Une des filles du propriétaire épousa, dit-on, sous l'Empire, un principicule allemand.

Ce soir là, je suis assis près de ma mère ; j'écarquille les yeux. C'est, en somme, car les matinées auxquelles j'ai pu assister ne comptent pas auprès des splendeurs du soir, c'est ma première rencontre avec les bellâtres écuyers sanglés dans leur justaucorps à brandebourg, avec les écuyères capiteuses : amazones ou bien ballerines à tutu, avec les chevaux savants, avec mes amis les clowns. Nous avons été, les clowns et moi, tout de suite amis. Il y a dans leur gaieté, quelque chose de physique et d'imprévu qui secoue en moi une source de joie, une source inconnue qui du premier jet coule à flots et qui remonte, peut être, à mon ascendance italienne. Car ces pitres aux costumes hétéroclites, à l'accent faussement anglo-saxon, en dépit de leurs noms d'Outre Manche sont bel et bien des italiens. J'ai connu plus tard de vrais clowns anglais, c'étaient de tristes poivrots aux gestes saccadés, aux plaisanteries de machines à coudre. Pour les clowns américains ce sont des appareils standardisés qui débitent la gaieté à tant de milles et de dollars à l'heure. L'originalité ne revit que dans Charlot qui est un juif d'origine française.

De telles contingences sont loin de moi. Le marmot que je suis est tout yeux, tout oreilles. Il ne comprend pas grand chose aux mérites des prouesses équestres, les travaux studieux des chevaux savants l'ennuient par leur longueur, les équilibristes l'étonnent sans beaucoup le charmer pourtant, lorsque la fillette ou l'homme en maillots se lancent d'un ~~xxx~~ trapèze à l'autre au zénith, il ferme les yeux comme sa Maman. Ce n'est pas un sportif ; il ne le sera jamais. C'est un imaginaire. Ce qui lui plaît avec les clowns, c'est ce qu'il ajoute au spectacle, c'est le démon que est les pantomimes l'atmosphère, les lumières, la chaleur, l'odeur étrange de l'arène et de la foule, les sortilèges du sommeil refoulé, l'inconnu délicieux fait naître en lui.

Quel agrément qu'une pantomime ! Cette fois c'est un ballet. élevé à l'une des extrémités de la piste (car la piste circulaire a des extrémités ; l'entrée des artistes et l'orchestre) il se trouve un petit théâtre. L'arène vidée de sa troupe, se garnit de chaises. Et le petit théâtre lève son rideau. Qu'y jouait-on ce soir là ? Je n'ai gardé souvenir que de figures de danses, mais combien pittoresques, tréoussements de bouteilles géantes et de verres.

293 294

Finalement les bouteilles se penchaient tendrement sur leurs compar-
ses. Médiocre cature ! une imagination fait des dieux avec
les plus banals objets.

Autres cirques. Cendrillon

A partir de cette soirée historique, je suis conduit souvent
au cirque, mais toujours en matinées. J'y revois les mêmes specta-
cles. Le programme en mains, j'attends les clowns et la pantomime.
Je méprise le reste, surtout la musique. Il est des représentations
où la pantomime s'amoindrit jusqu'à devenir pour moi, un spectacle
sans jouissance. Telle est une fin très ordinaire de spectacle :
un individu costumé en ours, qui se livre à un tas de méfaits, se
cache sous les tables, dans des tonneaux et échappe à toutes pour-
suites. Il manie la batted'Arlequin ou des vessies dont les poursui-
vants recueillent les coups. Je devrais admirer la souplesse de
l'ours, ses sauts, ses cabrioles. Je ne comprends pas que c'est là
tout l'intérêt de la scène qu'on nous offre. Mon imagination ne tro-
uve pas de levain qui l'échauffe. Je vois, j'entends les protagonis-
tes s'asseoir sur leurs vessies, la crever avec bruit, puis l'orches-
tre jouer l'air de la retraite. Je n'ai pas de regret. La représen-
tation a pris fin depuis longtemps pour moi.

Chaque année, à la fin de la foire, le cirque annonce Cendrillon.
Je vais revoir Cendrillon. Que de fois n'ai-je pas revu la belle
pantomime. Tout m'y enchante : la scène initiale où la pauvre fille
si jolie sous ses vêtements de cendre, subit l'assaut injurieux de
ses soeurs arrogantes et d'une mère sans pitié, l'entrée de la bonne
fée, scintillante écuylère aux cheveux d'argent qui mue de sa baguet-
te la citrouille en carrosse et les rats en coursiers. Je ne me sou-
viens plus d'où elle tire le majestueux cocher. Le plus beau de tout
c'est le bal auquel Cendrillon splendidement parée assiste. La trou-
pe du cirque y donne toute entière et s'adjoint les enfants des
autres loges foraines. Mobilière souplesse, guirlandes mariant des
colonnes, un monde de richesses inconnues parent l'arène dont le
sable est disparu sous les vastes tapis. Vingt, trente, un nombre
infini de couples s'avance, gentilhommes à perruques, dames aux
amples robes à volants, cheveux poudrés. Ils avancent se tenant par
la main, puis parvenus devant le Prince charmant ils s'inclinent.
Le Prince répond d'un galant geste condescendant. Sur les bancs de
velours doré, le long de la piste, entre les colonnes et les arca-
des de papier chacun s'assoit et attend le signal de la danse.
Mais avant que celui-ci soit donné, avant que Cendrillon ait paru
séduisante et fraîche, intrigant chacune et chacun, le Prince le
premier, voici venir l'un après l'autre, les personnages de marque
que j'attends. Si je ne les attendais pas, instruit par le souve-
nir, ces invités originaux seraient plutôt imprévus.

Par une tradition qui remonte au Second Empire et qui ne s'est
pas perdue, c'étaient les monarques contemporains de l'époque.
Successivement, au rythme de leurs hymnes nationaux ou donnés pour
tel, chacun fait son entrée. Le public prévenu comme moi, comme moi
attend avec émotion et enthousiasme. Voici le Grand Turc, puis

François Joseph avec ses longs favoris qu'il tire ; John Bull tenant lieu de la Guerre (on ne pouvait vraiment exhiber de poussaï femelle), Victor Emmanuel tout en moustaches. La taille des personnages à baissé insensiblement. J'ai vu parfois venir à la suite frère Jonathan et son chapeau étroit, un monsieur Thiers infirme et mal commode. Je sais qu'on a risqué plus tard un tsar dans ce jeu de massacre. De mon temps le défilé s'est toujours terminé par Napoléon

C'est un tout petit enfant, un bébé qu'on apporte des coulisses sur les bras. Le voici debout dans son uniforme des chasseurs de la garde, redingote grise, gilet bleu, botté, le petit chapeau en tête. On le pousse. Il avance. Les mains des invités se tendent pour empêcher une chute fâcheuse pour le prestige. Quelques pas. Le marmot s'est arrêté, la main gauche derrière le dos dans la posture historique. La droite tire de sa poche une tabatière. L'enfant l'ouvre. Gravement des deux mains il se bourre le nez.

Sur les gradins, dans le public, c'est un délire. La grâce fragile du poupon y est bien pour quelque chose. Il y a dans l'assistance, un autre ferment d'enthousiasme. Le costume, l'histoire, les légendes qui l'auréolent, c'est, dans ces années voisines de la défaite, l'enorgueillissement, la consolation des vaincus. Et puis au fin fond d'eux mêmes, bourgeois, ouvriers, paysans, l'assistance entière se sent encore bonapartiste.

Cependant l'acteur même, sa tabatière refermée, ne sait plus ce qu'il doit faire. Il a oublié son rôle. Le Prince charmant s'est avancé, il se penche, prend le gentil Empereur dans ses bras. Il l'assied quelque part à côté de ses collègues historiques. Le plus souvent il le confie à une Madame Mère qui l'emporte loin de la fête.

Un jour, tandis que le petit bonhomme attendait qu'on vînt le tirer d'inquiétude, j'ai vu le pantalon du chasseur de la garde se mouiller par devant. Napoléon était devenu citoyen de Bruxelles. Jamais il ne reçut plus de baisers et plus d'applaudissements.

Saint Antoine

Ce n'est pas dans l'oeuvre gigantesque et absurde de Flaubert, c'est dans la petite pièce de vers aisée et naturelle de Bouilhet qu'il faut chercher l'image de notre Saint Antoine. Monseigneur y a mis l'essentiel du spectacle, avec l'homme au violon il a glissé la note touchante. Il n'a pas tout dit. Voici Saint Antoine, tel que je m'en souviens.

Tant que j'ai connu ce spectacle, la ~~baraque~~ ^{baraque} était tenue par Legrain. Cet homme habitait Sotteville. Il ne dressait sa loge qu'à Rouen. Avait-il fait les foires environnantes dans le temps passé, je l'ignore. A mon époque il ne faisait que la Saint Romain. On disait Madame Legrain jeune et désirable. On disait, que ne dit on pas, que les ans passaient sur elle sans la flétrir et que la raison en était que Madame Legrain n'était qu'un prête nom à de jeunes beautés successives. Je n'ai connu de cette dame que sa voix toujours

fraîche. Deux voix animaient seules les acteurs de bois, la sienne qu'elle prêtait à Proserpine et aux anges, celle de Monsieur Legrain dont l'accent était rude lorsqu'il faisait parler l'ermite, caustique dans la bouche de Pluton, gouaillieur chez les diables.

C'est trop tôt venir au mystère. La pièce était précédée de quelques scènes de marionnettes, toujours les mêmes et muettes. Le rideau levé, on voyait entrer un clown perché sur des échasses. Il tenait une bouteille : le nain, la vidait, la revidait, tant et si bien que sa démarche devenait titubante, qu'il tombait, se relevait, retombait sans cesser de témoigner d'une souplesse de ressorts admirable. Elle était dépassée pourtant par le squelette danseur. Ce spectre se désarticulait, allongeait les os de ses membres, mettait en chapelet ses vertèbres, revenait à lui une part qui semblait égarée et lançait sa tête à la hauteur de la frise, puis il la recevait, évidemment sur l'axis à la façon d'une boule de bilboquet. Je n'aimais pas beaucoup ce spectacle, bien que j'eusse déjà connaissance de squelettes véritables. Je prisais davantage le suivant, assez vulgaire mais à la portée des plus épais cerveaux. Une sorte de voyou, un gars de la rue du Ruissel ou de Pont de l'Arquet qui gesticulait, dansait lui aussi (le propre des marionnettes est la danse), dansait donc et d'un tel feu qu'il perdait finalement ses braies. Leur chute découvrait une chemise sale, comme on dit, chez nous, chaudorée. C'étaient des esclaffements, des cris joyeux dans l'assistance. Que ne déculottait-ton les rouennais ? On aurait trouvé, je le jure, plus d'un flanquet chaudoré. La première partie du spectacle se terminait par la danse (toujours la danse) d'une Mère gigogne à la longue jupe d'où sortaient des petits marmots agités des mêmes soubresauts que leur maman. Je sais que la mienne trouvait cet accouchement public un peu osé.

Tandis que, rideau baissé, Monsieur Legrain et son éphémère compagne préparent la représentation du Mystère, examinons la salle. C'est une loge petite, aux bancs de bois en escalier. Un ou deux des arbres du boulevard (ce sont alors des géants) dressent leur tronc et les branches d'en bas dans l'intérieur de la paraque, tandis que la ramure passe la tente du toit. Octobre, fin d'octobre, les feuilles jaunes commencent de tomber. Il y a petits et grands dans l'assistance. Des grands qui accompagnent les petits. Des grands dont les cheveux sont parfois gris, qui viennent s'asseoir seuls pour revivre un temps les plaisirs de leur jeune âge. Flaubert vint s'y asseoir avec des amis de Paris. Le bon géant par ses applaudissements, sa joie bruyante, son délire, valait à lui seul une chambre pleine.

Entre le premier rang de spectateurs et la scène, un passage étroit de deux mètres à peine. Au fond de ce passage, dans l'angle opposé à l'entrée, le violon. "Ah ! qu'il était triste ! Ah ! qu'il était pâle !" A quoi bon s'essayer après Bouilhet ?

Les trois coups sont frappés, lents, solennels. La toile monte. Saint Antoine est en scène, agencuillé devant la porte de son ermi-

299-300

tage. La voix de Monsieur Legrain s'élève ; elle chante un chant qui vient du cœur, un chant que nous connaissions tous auquel seule notre piété nous empêche de nous joindre "Grand Dieu ! du haut du ciel protégez Saint Antoine." Notre piété nous empêche de remarquer que, devant les décisions de la cour de Rome, le moine Antonius se proclame saint. A la loge rivale d'autrefois, il devait se proclamer grand. N'est-il pas le grand Saint Antoine par opposition à l'Antoine de Padoue ? Eclairs, tonnerre. Un orage menace. Le bon moine redouble de ferveur puis il entre dans la chapelle.

La scène ne reste vide qu'un instant. Voici que paraît un voyageur égaré, vêtu de clinquant, toque emplumée en tête. Il n'est pas sympathique le personnage ; longues moustaches, sourcils froncés. Il avance, non sans tourner plusieurs fois sur lui-même au bout de sa ficelle. Les éclairs suivis de leurs fidèles tonnerres redoublent de fréquence. Aucune pluie ne tombe, on voit bien que la scène ne se passe pas à Rouen. Le nouveau venu agite la cloche qui domine l'ermitage. Nous comprenons qu'il requiert l'hospitalité. Saint Antoine reparait, il tourne aussi. Il faut bien que ces marionnettes tournent ; elles n'ont pas le recours, comme celles de tout à l'heure de danser. Et je comprends, à un demi siècle de distance, la raison des danses de lever de rideau.

A l'arrivée du saint, Pluton recule. Nous savons bien que s'il recule c'est pour faire place au moine qui sans cela ne pourrait sortir. Néanmoins cette reculade de l'infernal personnage est un bel effet. Nous savons aussi que le nom de Pluton est un sobriquet sous lequel se dissimule le diable. Satan jette d'ailleurs le masque. Sans transition il propose à Antoine le contrat sacrilège : tous les biens de la terre en échange de son âme. Puis il tourne. Antoine en tournant refuse chrétiennement. Enfin d'un beau mouvement en avant, le moine chasse le visiteur. Il se remet en prières. Il n'y demeure pas longtemps, s'il y demeure immobile.

"En grand falbalas" paraît Proserpine. Elle est belle, elle porte une couronne sur ses longs cheveux noirs, ses yeux sont avivés, prenants. Elle ne tourne pas, car sa pesante robe lui sert d'appui sur le plancher des acteurs. La voix délicieuse de la dame Legrain de l'année module la plus tendre des tentations ; elle aussi offre des richesses en échange de la signature du pacte infernal. Nous devinons qu'elle offre quelque chose de plus et de laid. Antoine le comprend de même. C'est lui qui recule. Sa voix se fait plus menaçante. Son recul n'a été qu'une prise d'élan. Il marche, il se précipite sur l'abominable ~~et~~ créature "Retirez-vous Madame... dame..." Et Madame Satan s'éloigne, sans tourner, sans se retourner même ; la voix, la belle voix emplie d'étincelles menaçantes.

L'effet de la menace est instantané. Du côté jardin par lequel la tentation est disparue surgit une troupe de diabolotins. Les ficelles auxquelles ils sont suspendus, M. Legrain les tient d'une même main. Tous ces petits diables avancent ensemble, sans nul souci de l'alignement ; leur paquet se précipite. Antoine pour éviter leur

choo s'efface. C'est sur le fragile ermitage que le choo exerce son ravage. Quelques pierres tombent. L'assaut infernal redouble, tandis que la voix de l'animateur s'échauffe, devient féroce et chante "Démolissons, démolissons la maison du bienheureux Antoine".

Ces mauvais vauriens du diable sont vraiment osés. Ils veulent entraîner l'ermite dans leur sabbat. Antoine se défend "Messieurs les Démons, Messieurs les Démons, laissez moi donc, laissez moi donc". Ils le laissent, mais O ! trahison ! pour revenir l'instant d'après poussant devant eux le petit cochon dont la queue brûle. C'est pour nous, enfants, le clou du spectacle. Nous battons des mains; nous trépignons de joie. Le talent de l'acteur nous a mis du côté des bourreaux. La Providence est moins versatile. Antoine a repris sa manoeuvre expulsive. Avec la permission du Ciel, la troupe entraînant le cochon disparaît. L'ermite peut reprendre dans le silence sa prière. Et la toile peut tomber.

Elle se relève sur le décor de l'enfer. Un enfer que le ciel domine. Le Seigneur, soucieux d'accorder au saint, le privilège et la palme du martyr a permis un nouvel assaut du démon. Dans une vaste marmite d'où sa tête et ses bras pieusement levés seuls émergent, Antoine subit le supplice de l'ébouillement. Son visage a gardé le même calme; pas un poil de la barbe n'a bougé, et ce n'est plus cependant la marionnette tournante, c'est un acteur tout plat, découpé dans une planche. La voix qui n'a pas changé est claire, résignée et belle.

Autour de la marmite diabolique qui tient tout naturellement le milieu de la scène, des monstres, des démons grimpent activant le feu. Ils l'activent eux et leur soufflet sans remuer. Les flammes même sont immobiles. Immobiles pour le moment, les autres qui contemplent la scène. Pluton reparait. Vainement d'une voix terrible, il reprend le thème de sa tentation. Peine inutile, supplice inutile, Antoine est décidé à tout souffrir. On ne revoit pas Proserpine. Elle est femme, son échec de tantôt évidemment l'a vexée.

Mais bientôt on entend une voix d'un timbre aussi cristallin que la sienne. Elle anime un ange de carton qui descend sur un tabouret de nuages. La jeune voix annonce la fin du martyr "Antoine, dit-elle, le Seigneur a eu pitié de tes souffrances. Monte au ciel pour y recevoir la récompense de tes mérites". Chaque mot est bien détaché, bien frappé. Seule à l'époque mais je ne m'en doutais pas alors, la voix d'argent de ~~Sarah~~ Sarah Bernhardt pouvait lutter avec celle de Madame Legrain, de Mesdames Legrain. Elles étaient de même métal.

Les éléments participent au triomphe d'Antoine. Le soleil se met à tourner, il rayonne; la lune tourne; les étoiles, je ne sais par quel mécanisme jettent des feux. Un cortège d'anges descend et le Saint sollicité par la grâce se dégage de la marmite, en émerge tout entier, monte en gardant à ses pieds un coussin de vapeurs. Notre âme transportée le suit dans cette ascension touchante. En

sens inverse la toile se déroule, elle tombe.

302.

Je ne sais ce que pouvait être le grand Saint Antoine du temps de la jeunesse de mon père. Je dois au spectacle du père Legrain d'avoir pu éprouver, dans un siècle impie, les transports des anciens mystères.

Je ne parlerai point aujourd'hui des autres baraques de la Foire Saint Romain. Nous y reviendrons au chapitre de l'adolescence.

Autres fêtes

Avant de me replier sur moi même et de m'étudier au lycée, dans le repli de ma vie intérieure, je veux continuer encore l'école buissonnière et me rappeler les fêtes, les distractions, les événements qui m'ont touché à cette époque de mon enfance.

J'étais en huitième, sous l'égide de Monsieur Coiffier, quand mon père me conduisit une après midi au Théâtre Français (de la place du Vieux Marché) entendre une représentation de la Fille de Madame Angot. Ce fut mon premier contact avec le théâtre. C'était mieux que le ballet des bouteilles et des verres du cirque Loisey. Je sortis émerveillé, n'ayant pas compris très bien la pièce, mais ravi, conquis par l'art dramatique et la mise en scène. Un peu plus tard papa me conduisait, au même théâtre, entendre la Fille du Tambour major. Je vois encore la jeune et ardente héroïne et l'entrée des français dans Milan. Je ne sais pourquoi mon père réfractaire autant que je le suis moi même à la musique, choisit pour mon initiation à l'art de la scène deux opérettes. J'aurais plus mal compris encore des comédies, mais il y avait les féeries. Il les jugea sans doute par trop bêtes. La première à laquelle j'assistai sembla à ma jeune intelligence belle. J'en ignore le titre, mais je vois une assemblée de personnages à tête et queue de merlans, portant par ailleurs sur leur vêtement d'argent écailles et nageoires. Celui du milieu s'avance et dit simplement "Je suis le roi des poissons.."

Des spectacles aussi beaux, certes plus beaux m'étaient offerts régulièrement dans la rue le jour de la cavalcade et à la Fête Dieu. J'ai vu, mais j'étais si petit que je ne m'en souviens guère, l'exhibition du mardi gras de la Gargouille de Saint Romain, monstre interminable de carton pathétique entouré d'une troupe militaire à coup sûr mais dont ma mémoire infidèle fait des pages. Il y eut plus tard quelques tentatives de reprise de ces fêtes populaires. Le vilain climat de Rouen, inclément dans cette saison, les fit manquer. Elles cessèrent.

Le spectacle des processions avait une autre fraîcheur. La saison était meilleure. On eût dit que l'âme de la ville y prenait part. Dans toutes les rues que devait suivre le cortège, des draps blancs étaient tendus sur des cordes. On y piquait des fleurs. D'autres fleurs jonchaient la route. Certaines maisons ouvraient leur porte sur des reposoirs. Il y en avait un sur notre place et

par un privilège rare au point limite des paroisses de Saint Ouen et de Saint Godard. Ce reposoir recevait la visite des deux processions.

Lorsque nous les avions admirés, ma mère nous conduisait place des Carmes au premier étage de la pharmacie Thieulin assister à la sortie de la procession de la Cathédrale. Les troupes faisaient cortège. Derrière l'archevêque calice en mains, sous le dais, préfet, maire, premier président, les autorités en ~~trikakakakak~~ costume, en robe et les uniformes des généraux. Le clairon sonnait au drapeau. Tout le monde s'agenouillait. Je suis heureux d'avoir assisté à ces cérémonies, supprimées par mesure sectaire, de même que par mesure sectaire on y avait contraint les non croyants.

Lorsque les processions furent interdites à Rouen, il nous resta le recours de les voir à Caumont. Désormais ce sera à Caumont que nous passerons la Fête-Dieu.

Un reposoir de carton bleu avec des larmes et des étoiles d'argent occupe le vestibule, au dessus des marches d'entrée. On le pare de bouquets. Nous émiettons des pétales de roses, de géranium, nous semons des feuilles légères sur le gravier des allées du jardin jusqu'à la grille. Je m'amuse à dessiner avec ces fragiles débris des croix, des couronnes, des fleurs.

Les détonations de fusil des maisons voisines annoncent l'arrivée prochaine du cortège, les détonations des pierriers juchés sur la côte y répondent. La procession s'avance le long du quai. Elle pénètre par l'arc de triomphe de la grille. Les demoiselles de Marie tout en blanc, les unes sèches, les autres rougeaudes, ceintes d'écharpes bleues portent la bannière de la Vierge. De longs rubans s'en détachent, retenus par des mains gantées. Les Frères du Saint Esprit suivent avec leur bandriers traditionnels. Eux aussi portent des bannières. (lourds)

Avant que le prêtre paraisse, nous avons gagné le salon voisin du reposoir. On s'agenouille dans l'attente de la sainte visite, tandis que Léonce tire les meilleurs accents qu'il peut de son violon et qu'Eugénie chante avec âme. Je trouve cette partie de la cérémonie guindée et monotone. J'aime mieux suivre le cortège entre les haies parmi les fleurs.

Evénements historiques

Rouen est une grande ville qui a joué, qui joue un rôle important dans la vie française. Certains événements auxquels je puis donner sans trop d'exagération la qualification d'historiques s'y sont passés dans mon enfance. J'ai déjà parlé de la visite de Napoléon III et de ce que la guerre de 1870 a laissé d'images dans ma mémoire. Voici les autres faits dont elle a retenu quelques traits.

Pouyer QUVERTIER faisait figure de grand homme à Rouen vers la fin du Second Empire et au commencement de la Troisième République. Vaniteux, fier de sa grande fortune et des services rendus pour la

restauration de nos finances après la guerre, l'Alcide de Ruissel suivant l'expression de Flaubert, jouait dans sa ville une manière de personnage. On lui savait encore gré d'avoir contribué à la prospérité de l'industrie rouennaise ; à l'enrichissement de la région qui marqua la fin du régime impérial. On racontait qu'il avait été le seul ministre français qui en imposât à Bismarck. Il était doté de cette assurance vulgaire que prisait le reître prussien. Lors des pourparlers de la paix, convié à la table du Chancelier, le député de Rouen avait commencé le repas en versant une bouteille de vin dans la soupière. Bismarck s'était émerveillé de ce haut fait que la simplicité du geste semblait indiquer habituel. Plus tard, à la table diplomatique, le Normand osait plaisanter, parler fort. Il chicanait les conditions. Auprès de Jules Favre affaissé, résigné, vaincu, Pouyer *Quertise* montrait un adversaire avec lequel il fallait compter. Thiers avait obtenu du roi Guillaume la conservation de Belfort, mais rien que de la ville. Notre Alcide, village par village, s'efforça de reconquérir l'arrondissement. Il plaidait sa responsabilité, des intérêts personnels engagés en Alsace, les chasses de sa famille, de ses amis qu'il voulait en terre française. Tout argument, si grossier fut-il, était un prétexte pour lui à discuter. Il amusait, ennuyait, lassait. Bien de ses ruses de maquignon réussirent.

Il manquait à cet homme vulgaire, à ce parvenu, l'orgueil des alliances aristocratiques. Il l'acheta. Les siens le payaient plus tard de leur bonheur, de leur fortune. J'ai été le témoin de la ruine qui s'en suivit. Précisément, dans l'occasion dont je vais parler Pouyer *Quertise* mariait une de ses filles.

Thiers vint à Rouen pour honorer son collaborateur. Mon père n'aimait pas Monsieur Thiers. Néanmoins il me conduisit le voir. C'était à la fin d'une journée, devant l'hôtel Pouyer *QUERTIER*, rue de Cbsne. Une foule silencieuse (les rouennais ne témoignent jamais d'enthousiasme) attendait que le grand homme se fit voir au balcon. Il parut. Son toupet dépassait à peine la balustrade. Pouyer *QUERTIER* le dominait, agitait ses favoris bruns et saluait d'un geste avantageux la tourbe électorale. J'ai encore cette visite en tête. O gloire ! Je ne suis pas sûr d'avoir contemplé la barbiche de Badinguet, j'ai vu le toupet du petit père Thiers.

Je vis plus tard du chapeau empanaché aux bottes le brave Maréchal. Mac Mahon vint, durant sa présidence, visiter Rouen. Le Cardinal de Bonne Chose régissait alors le diocèse, en attendant l'heure qui semblait prête à sonner où il serait le Richelieu du Petit Prince. Il dominait le Maréchal non point par la taille, mais par son autorité et une réelle grandeur dont était bien dépourvue notre Alcide. Je revois le président et le prélat dans la Cathédrale. Le Cardinal conduisit le Maréchal à travers la nef jusque dans le chœur. Mac Mahon s'agenouilla sur un prie, Dieu rouge et son hôte prend place sur un trône.

On disait qu'à la suite de cette visite Monseigneur de Bonne-Chose avait obtenu l'autorisation de terminer la flèche de la Cathé-

309-210.311

120.

ms.197-198-~~120~~

drale dont les travaux avaient été interrompus par crainte que sa masse pesante n'écrasât la tour centrale. Le grand Cardinal comme on le nommait, satisfît son orgueil. Il eut durant la fin de son principat, la flèche la plus élevée de la chrétienté et du monde. Je crains bien qu'il ne faille la démolir un jour pour sauver la solidité de l'édifice.

Je voyais parfois le Cardinal, au lycée. Il y venait au jour de la Confirmation, je l'y ai vu à la distribution des prix, même en visites privées. Un jour mon père me présenta à lui dans un couloir. Il me flatta le visage de sa main auguste et décharnée. ~~Il me~~ J'aperçus ses yeux. Ils étaient sans tendresse et dominateurs.

Un autre jour, j'assistais à l'un de ses plus grands triomphes, les fêtes de béatification du bienheureux Jean Baptiste de la Salle, le fondateur des Ecoles chrétiennes. Un peuple d'ecclésiastiques avait envahi la ville. Les rues étaient noires de prêtres. J'ai suivi le long cortège d'une fenêtre du quai, puis d'une autre de la rue Saint Sever. Je ne devais revoir autant de mitres, de crosses, d'aubes et de robes blanches qu'aux funérailles du Cardinal.

Sa chute fut rapide. Le glas en sonna après le 16 mai. J'ai notion d'une période trouble. Les conversations, si affectueuses d'ordinaire, devenaient difficiles entre mon père et Monsieur Godefin. Certains sujets étaient évités. Ma mère dut ressentir de grandes craintes. Si elle se mêla de prévenir les heurts, il faut croire que l'affection des deux amis était à l'abri de toute manœuvre pieusement maladroite, car, les mauvais jours oubliés, elle demeura intacte.

Vers ce temps là ma mémoire me reporte dans la cave de la maison avec Maurice. Ce devait être un de ces jours bénits qui rompaient l'uniformité des jendis quand on apportait le charbon, le bois ou que l'on mettait le vin en bouteilles. C'est le vin qu'on met en bouteilles. Nous aidons à la besogne. Occupation captivante ! Que Maman s'y montre adroite ! J'essaie d'enfoncer les bouchons à mon tour. Je tape à grands coups de maillet avec la peur secrète de casser la bouteille. Cette peur me trouble. Je tape sur mes doigts.

Dans un intervalle de nos travaux, alors que nous demeurons seuls, Maurice fredonne la Marseillaise, puis il me convie à ne pas l'imiter, il me défend même de raconter qu'il a chanté l'hymne Héroïque. Il me fait entendre qu'on pourrait s'en prendre à mon père, l'arrêter. Terreur du régime de mai ! Je soupçonne Monsieur Godefin d'avoir monté la tête à Maurice. S'il a dit quelque chose ce ne peut être que de ne pas chanter la Marseillaise aux oreilles de mon père. Mon père en eût-il été fâché ? Il était si peu fêru de musique qu'il devait confondre ensemble les chants des divers partis. Il chantait faux. J'ai hérité de sa voix. C'est un trait de ressemblance que nul ne m'a jamais contesté.

Petits plaisirs et petits maux

J'ai parlé des joies que nous apportait la mise en bouteilles du vin (on n'y mettait pas encore le cidre), de l'arrivée du charbon et du dépeçage du bois. Nous en connaissions quelques uns encore de même ordre. Il y avait les grands travaux domestiques : les lessives, le jour des confitures, celui du salage du beurre, le repassage qui se faisait alors à la maison, sauf pour les bonnets compliqués des bonnes

Un jour, une de nos servantes m'emmène chez la repasseuse, Petiterue Saint Lô. Tandisqu'elle bavarde avec la patronne, j'admire sur leurs calottes de métal les beaux bonnets empesés. Une de ces calottes est décoiffée. Le sot que j'étais y porte la main, puis il la retire en hurlant. Le métal était brûlant. La partie brûlée se couvre de cloques. Pour calmer ma souffrance, la repasseuse râpe sur la peau échaudée une pomme de terre dont la fraîcheur atténue ma cuisson. Inquiète des suites de l'accident auprès de ses maîtres, la bonne cherche à conquérir la victime. Elle me conduit chez le marchand d'images voisin. Perplexité. Les images sont toutes belles, toutes tentantes. Je ne sais pour laquelle me décider. La bonne qui connaît mon faible pour les soldats de plomb, conseille les images militaires. Il y a, parmi les guerriers de papier, une représentation du brave Maréchal, à cheval, bicornes en tête, paré de ses décorations, ganté, parfaitement inapte à l'amusement du plus saugrenu des gamins. Je le sais ; je sais déjà que l'hésitation conduit au pire ~~max~~ choix. C'est l'immense et inutile maréchal que ~~j'ai~~ j'éliis et que j'emporte.

Une autre journée bénie était celle où venaient les saleuses. Ma mère recevait le beurre de Bayeux où mon grand père en faisait emplette. L'achat du produit, son prix faisaient l'objet d'une correspondance dont toute la maison était instruite. Le beurre arrivé, les saleuses ne tardaient guère. Elles se présentaient avec leur ustensile sur la tête, une sorte de long berceau de bois muni de pieds. Ces dames, la mère et la fille je crois, toujours les mêmes, s'installaient dans la cuisine. Elles commençaient par goûter le beurre cru, puis sur du pain ; elles le goûtaient avec conscience et toujours le déclaraient excellent. J'en étais fier pour papa Charles. Ensuite, coupée par l'heure du déjeuner et le repos du café, arrosé largement d'eau de vie, commençait l'opération. Le sel était fourni par les ouvrières ; elles le mélangeaient savamment au beurre, malaxaient, trituraient la pâte de leurs mains calleuses. En fin de scène, la saleuse façonnait des doigts des petits oiseaux avec le beurre. J'ai repensé à ces oiseaux lorsque j'ai lu la légende de charmante où Jésus enfant commande à ceux d'argile qu'il avait faits s'envoler. Ceux que je repus des mains des saleuses, ne se sont jamais envolés.

Chétives distractions, auxquelles mon besoin d'imprévu me faisait trouver des délices. Avouerai-je le jour où l'en vidait la fosse. Mon plaisir s'y mêlait d'horreur.

Le dimanche et le lundi des Courses étaient pour moi jours néfastes. Les Courses de Rouen attirent un public nombreux qui généralement en revient déçu par suite du mauvais temps et de la qualité déplorable du terrain sur lequel se pratique ce sport. Le terrain a pu s'améliorer, le temps pas. Ce que j'ai dit d'ailleurs je l'ai entendu dire. Je n'ai jamais assisté aux Courses de Rouen, onques à nulle course de chevaux dans ma vie. C'est même une ~~maxime~~ ~~maxime~~ de mes caractéristiques comme de n'avoir jamais fumé, même tenter de le faire, comme de manger sans sauce artichaut et asperges. Chacun met son originalité dans quelque puérile abstinence.

Mes parents n'avaient ni le goût des chevaux, ni le désir de paraître. Ils ne fréquentaient ^{pas} les champs de courses. Ma mère eût été bien inspirée de pousser cette abstention jusqu'au bout et de nous laisser ignorer cette manifestation équestre. Pourquoi ne le fit-elle pas ? Peut-être pensait-elle que nos plaisirs étant rares elle devait nous donner la joie de frôler celui des autres. Elle nous conduisait régulièrement chaque lundi des courses parmi les badauds qui, ~~aux~~ du débouché du Pont de Pierre contemplaient le retour des équipages. J'ai conservé de cette station le souvenir d'une punition imméritée et décevante. Rien du spectacle ne m'intéressait. Peut-être éprouvais-je en outre, l'humilité du pauvre devant l'étalage de la richesse. Je crois surtout que je souffrais d'un ennui plus pesant que les autres dimanches, d'un ennui solennel et que je regrettais la route de Clères où, du moins, nous étions seuls.

Passons vite sur ces futilités. J'en souffre encore.

L'hiver. La neige

L'hiver m'apportait quelques joies. Je n'étais pas frileux, du moins alors. Comment l'aurai-je été ! Notre vie nous endurcissait contre le froid. Jamais de feu dans nos chambres. Pas de cheminée dans la plupart ; on eût été une tentation sacrilège. Chaque soir j'éprouvais la morsure du froid en me glissant entre les draps. Ma mère me revêtissait d'un tricot épais sorti de ses doigts industrieux. Durant des semaines, je ne m'endormais que glacé. Je me reveillais au matin le corps tiède, mais le nez frais. La vilaine impression que celle qui m'attendait au sortir du lit. Aussi m'y attardais-je jusqu'à la dernière seconde. Avec précipitation j'enfilais mes bas de laine, je m'engouffrais dans mes habits. Je n'aventurais dans l'eau que ce que je ne pouvais vêtir de ma personne : la face et les mains. Une eau glacée est peu propice aux soins de la toilette. J'ai vu certains jours mon pot à eau bouché par un couvercle de glace. Je crois qu'un tel spectacle me tuerait aujourd'hui.

Quel beau spectacle, au contraire, que celui que donne le dehors quand la neige tombe lourde et silencieuse. Il se tenait deux fois par semaine à l'aube sur notre place un marché d'œufs et de fromage. Je n'en aurais jamais connu la beauté hâtive sans la prévenance de mon père. Je me sens ravi au sommeil par ses chers bras. Ils me portent à la fenêtre. Mes yeux entr'ouverts s'émerveillent. Ils distinguent sous la neige qui les recouvre les

317 318

immenses parapluies tendus sur les tables des marchands, les lanternes à la douce clarté et les figures frileuses des campagnardes. Le peuple des acheteurs avance sous les flocons qui les blanchissent. Que ne s'est-il trouvé un peintre rouennais pour fixer le tableau merveilleux. Je ne l'ai retrouvé que sur les toiles de Brueghel. A l'heure qu'il fait, par ce froid nos artistes goûtaient le sommeil sous leur couverture. Renfilé par mon père entre les miennes, je les rejoins, je me rendors.

Le verglas donnait lieu parfois à des scènes comiques. Un matin, c'était quelques années plus tard, mais je ne reviendrai pas sans doute sur l'hiver et ses joies, nos professeurs, tous mes camarades furent immobilisés à domicile par l'état dangereusement glissant du pavé. Nous habitions tout près du lycée. Mon père avec de grandes précautions, avait pu s'y rendre pour sa visite. Je me mis en route avec une grande avance. Des précautions ~~inconnues~~ inouïes me mirent à l'abri des chutes. Je fus bien récompensé : j'étais le seul présent des externes et des demi pensionnaires. Il n'y eût pas ce matin là de classe.

Une autre fois, par un verglas moindre, je pars de la maison pour le lycée, non pas seul, mais conduit par la bonne. On m'a fait accompagner pendant longtemps. Mes camarades se gaussaient de moi. Tout à coup à la montée de la rue de la République, ma conductrice chavire et tombe sur moi. Je me suis servi de l'accident, prétexté la meurtrissure. Me voilà débarrassé à jamais de ce joug humiliant. Je rejoins Valin et Turpin qui gragissent au péril des chutes le raidillon de la rue du Maulévrier ; je le gravis au péril du drap de mes genoux, car je le monte à quatre pattes en grande partie.

Et les brouillards ! De grands brouillards ! Une après midi de novembre, à la sortie d'une représentation du cirque, l'obscurité nous assaille. Retour tâtonnant par les petites rues qui descendent sur la rue Bourg l'Abbé. Rentré à la maison dans des ténèbres opaques. Ce soir là mon père revenant de ses visites abandonné de son cocher, tente vainement par trois fois de traverser la place Saint Ouen. Il se retrouvait à chaque tentative au pied du Napoléon hydrocéphale. Il lui fallut faire le tour le long des maisons. Les Godefin vinrent dîner quand même.

Mince épisode

J'ai omis au chapitre des spectacles de me rappeler une matinée au théâtre Lafayette, un dimanche où l'on m'avait confié à la cuisinière. Nous étions logés aux secondes galeries, au premier rang. On jouait le Tour du monde de Jules Verne. Le ravissement où Passepartout me plongeait ne m'empêcha pas de ressentir un besoin qui négligé d'abord devient pressant et s'imposa. Je m'ouvre de la nécessité à la bonne. Elle était trop avide du spectacle pour consentir à s'arracher, trop connaisseuse pour m'abandonner aux risques d'une sortie seul. Elle me conseille la patience et comme je me trouvais à bout d'énergie, cyniquement elle me dit de profiter du rempart du balcon pour m'exécuter sans honte. Le plancher était-il étanche ? Je n'osais m'en assurer de mes yeux. Je fus bien soulagé quand vint la fin du spectacle.

Les Godefin

319-320 321

Les Godefin étaient si ~~intimement~~ intimement mêlés à notre existence que je leur dois un chapitre spécial. Non que j'aie à y rapporter de leurs faits et gestes. Je n'y ai pas manqué en toute occasion. Mais je dois les situer dans leurs rapports avec nous.

Monsieur Godefin avait été camarade de lycée de papa. La déconfiture de son père, riche boulanger, le contraignit de cesser ses études. Les bonnes relations des deux amis ne s'étaient pas trouvées interrompues par ce malheur. Mon père avait continué de fréquenter son camarade devenu de lycéen employé.

Par son travail, M. Godefin avait rétabli ses affaires. Il représentait, place Cauchoise, d'importantes maisons de couteils de Flers. J'ai décrit le magasin et donné un aperçu de la vie que le patron y menait dans mon enfance : gros cigares et stations sur le pas de la porte.

Longtemps M. Godefin était demeuré garçon. Ma mère lui avait fait connaître Eveline Pâris, sa jeune amie bayeusaine. Eveline était venue à Rouen. Je me vois encore montant les étages devant elle et lui présentant la grande chambre du troisième. C'était alors une jeune fille d'un blond fade et de traits insignifiants. Mon père à qui elle ne plut jamais avait coutume de dire que, s'il se trouvait avec elle seul dans une île déserte, l'humanité serait close ; propos dont ma mère oubliait l'inconvenance pour en ressentir l'injustice. Avec de tels sentiments, papa avait déclaré que le mariage ne se ferait pas. Il se fit. Mademoiselle Pâris plut à notre ami. Ce fut un excellent ménage. Déjà fatigué par une jeunesse difficile, M. Godefin faisait figure de vieux mari. Il était paternel pour sa jeune femme. Ils n'eurent pas d'enfant. Tous deux étaient ~~si~~ riches en famille. J'ai connu celle de M. Godefin, des gens assez vulgaires dont certains lui causaient des ennuis.

La famille d'Eveline Pâris était infinie. Nous essayâmes, un jour, elle et moi de dénombrer les cousins avec lesquels elle se rencontrait chaque année. Ils dépassaient la ~~centaine~~ centaine. Originaires du sud du département du Calvados, il en avait reflué dans les départements voisins, à Paris, à Rouen. J'ai connu dans notre ville les Chrétiens, les Lesage. Peut-être en parlerai-je plus tard avec quelques détails. Achille Chrétien, important employé de la maison Windsor, était l'homme le plus avancé en politique que j'ai connu dans mon enfance. M. Godefin, bien que républicain de vieille roche, le trouvait osé. Quand je me rappelle ses propos, je me rends compte de la rapidité avec laquelle les opinions ont évolué. Achille Chrétien serait aujourd'hui taxé de modérantisme.

M. Godefin était comme un oncle pour nous, bien plus notre oncle que M. Rolland. Il nous aimait tendrement ; il ressentait de la fierté de nos succès. Nous déjeunions souvent, Maurice ou moi chez lui rue Lebourrier de la Martel. Nos meilleures après-midi des jeudis se passaient au magasin de la place Cauchoise. Lorsque

nos parents allaient à Paris, la plus grande distraction de mon père, nous étions les hôtes de ses amis. J'ai lu chez eux le Tour du Monde d'Edouard Charton et continué Fenimore Cooper et Walter Scott.

Maurice profitait de la supériorité qu'on lui accordait dans le ménage Godefin pour s'y rendre souvent insupportable. Il fallut un jour le fesser. Quel méfait avait pu commettre mon frère pour que M. Godefin se résignât à punir les fesses d'un enfant qu'il considérait comme génial ? Le sort est bien injuste. Notre ami eût été, après mon père, le cœur qui se serait le plus réjoui de nos succès. Il aurait été cependant étonné des miens car, de même que mes parents s'ils donnaient Maurice à la science, il m'avait voué à la clientèle. "Tu seras, me disait-il, le médecin des dames". Des dames ! Je recevais l'horoscope en tremblant.

La fête de mon père

Je n'ai plus, avant de rentrer au lycée, qu'à parler de la fête de mon père. C'était une cérémonie d'importance, la seule grande réception qui se fît chez nous. Les convives étaient à peu près toujours les mêmes. Nous les connaissions déjà : les Louvrier, les Rolland, les Godefin, M. et Mme Rose ; parfois le docteur Balley, M. Thieulin, parfois l'interne de service de mon père, un de nos professeurs de lycée, plus tard les Zévort.

L'ordonnance de la réception, du festin était parfaite comme tout ce que dirigeait ma mère. Et, comme toutes les réunions de chez nous, une invitée y faisait défaut la gaieté et un autre invité tout aussi précieux l'imprévu. Sans les saillies, parfois insupportables de Maurice, sans la présence de Jules Rolland inépuisable puits à sottises entre les mains de mon frère, la seule de nos fêtes eût été bien morose. Nous y avions pourtant le spectacle de la gourmandise de notre tante Ernestine. La pauvre femme prélevait dans les assiettes à dessert, en dehors de la part immédiatement dévorée, une part qu'elle mettait en réserve, pour l'emporter chez elle. Son mari qui la surveillait lui roulait de gros yeux lorsqu'il l'avait surprise. Elle grognait un peu mais remettait sa prise dans l'assiette, car elle était respectueuse de son maître et seigneur.

Les invités partis, l'argenterie et les jetons de jeu bien comptés, par série, la vie ordinaire reprenait pour un an.

On ne fêtait pas la Sainte Aline. Le nom est romanesque. Il n'y eût peut être nulle sainte de ce vocable avant que parut Maman.

23 juillet 1930

Lorsque j'ai tracé les pages qui précèdent, en juillet 1928, je ne pensais pas que de longs mois s'écouleraient avant que je les recopie, avant que je leur donne une suite. J'étais loin de penser que la maladie allait m'abattre.

Jamais je ne m'étais senti aussi entreprenant, aussi jeune.

Je me réjouissais de cette activité sans fatigue qui me permettait de mener en dehors de ma tâche scientifique, déjà dure par les mois d'été, la rédaction de ces centaines de pages et sept actes de théâtre, dont trois en vers que nul que moi n'a lus. Cette activité, cette jeunesse étaient de mauvaise espèce. Les tracass, le surmenage menaient le branle de mes forces pour mieux les ruiner.

Le premier jour de mon repos le destin a brisé le fil, fil bien tenu mais que j'évitais de rompre auquel j'avais suspendu l'avenir. Je ne puis parler clairement aujourd'hui. Jamais je n'ai connu de vacances pareilles au mois qui suivit. L'inquiétude faisait de cette paix une arène où mes souvenirs me déchiquetaient comme des bêtes fauves. Cependant, convaincu de l'excellence du remède, je préparais un voyage en pays lointain où j'eusse égaré les assaillants. Je ne pouvais l'accomplir qu'au prix d'un nouvel effort. J'avais terminé cette tâche lorsque la récompense la plus forte qu'un médecin puisse connaître a fondu sur moi. Cent télégrammes, quatre cents lettres à écrire ont achevé ce que les émotions douloureuses avaient préparé. Mon coeur s'est affolé de tant d'attaques. La machine forcée s'est effondrée.

La série des mauvais jours s'est déroulée. J'ai vu l'activité, ma pâture, l'enthousiasme, son levain, devenir mes ennemis. Glissant peu à peu, j'ai touché le fond de rochers et de sable et je me suis senti incapable de résistance. Seules l'intelligence et la conscience me demeuraient pour me tourmenter. Lentement j'ai remonté la pente. En dépit de rechutes cruelles, je vois peut être à présent, la fin de ces misères. Je vais me risquer à un nouveau, à un plus long voyage.

Cette crise ne m'a pas vieilli. Je suis toujours celui que j'étais dans mon enfance, tel que je viens de me dépeindre sans parti pris d'éloge ou d'injustice : attaché au devoir tel que m'a voulu ma mère, ~~portant~~ portant en moi la flamme allumée par mon père. Mais je ne crois plus que mon effort me serve ; je prends désormais l'effort lui même pour but. Pourrai-je aussi bien contraindre ne soit de tendresse à se contenter de son seul désir. Pourrai-je jamais me faire un coeur insensible.

Pour ces pages écrites il y a deux ans et que je viens de recopier, je vais les interrompre encore. Sais-je même si je les reprendrai un jour ? Qu'importe même à moi celui que j'ai été.

M E M O I R E S

Charles NICOLLE

(commencé de dicter à mon ami Salah ben Onnaïs sur la
rive de Carthage, devant les grandes mines des Thermes
de Dermeche le 20 février 1936 et le 26 Delkaada 1354)

M E M O I R E S

Mes premières années de Médecine à Rouen

(Novembre 1884 à Juillet 1887)

(dictés à Salah)

Lorsque je commençais mes études médicales, deux diplômes étaient nécessaires à l'entrée dans les facultés ou écoles, celui du baccalauréat es-lettres et celui du baccalauréat es-sciences restreint. On désignait ainsi une sorte de certificat bâtard qui exigeait des candidats des connaissances scientifiques plus étendues que celles du baccalauréat es-lettres. Il n'était pas donné dans les lycées d'enseignement particulier sur ces matières. Nous en étions réduits à les apprendre nous-mêmes dans les livres à moins que nous apportions le diplôme de baccalauréat es-sciences complet ; ce qui n'était qu'un cas très exceptionnel.

Les notions supplémentaires que nous devions acquérir étaient une connaissance superficielle de la trigonométrie, de la mécanique, de la cosmographie, de la chimie organique, des familles botaniques et zoologiques, de la minéralogie et de la géologie.

Les bons élèves de la classe de philosophie cherchaient d'acquérir ces notions tout en préparant la seconde partie du baccalauréat es-lettres. Ils prenaient quelques leçons particulières, s'instruisaient comme je l'ai dit dans les livres et tentaient la chance avec le bagage en général bien léger qu'ils avaient pu recueillir. Un bon élève avait ainsi une chance sur deux d'arriver sans trop d'effort à passer les deux diplômes en même temps. Ainsi avait fait mon frère aîné d'ailleurs, le premier de sa classe pour sa dernière année de lycée.

J'avais, sous des apparences un peu molles, un très fort amour-propre ; mon frère m'étant toujours cité comme un véritable génie et l'une des preuves de son génie m'étant présentée par le fait que d'élève brillant, mais ordinaire, il s'était révélé supérieur dans la classe de philosophie en prenant sur toutes les matières la première place, je m'étais promis de faire comme lui.

Je commençais d'y réussir quand survint le 21 janvier 1884 la catastrophe qui ébranla à jamais notre vie, la mort subite de mon père, frappé d'apoplexie, alors qu'il donnait une leçon d'hygiène à l'école normale d'institutrices de Rouen ; il fut

ramené par son confrère et maître Emile LEUDET dans notre maison de la place de la Rougemare pour y mourir en quelques heures

Je me trouvais dans la salle d'études de ma classe au lycée Cornaille. On nous avait donné à exposer pour le lendemain l'opinion de Berkeley suivant laquelle le monde extérieur n'est qu'une invention de notre esprit et qu'il n'a donc aucune réalité en lui-même. Je commençais d'exposer la théorie par cette réflexion malséante que j'adressais mon travail à une personne dont l'existence était fictive et je cherchais sous quelle forme pudique insinuer que je n'étais pas très fier de cette création de mon imagination, quand la porte d'études s'ouvrit. Le proviseur entra, il échangea quelques mots avec le maître d'études puis sur la désignation que celui-ci fit de ma table, il alla à moi. Il me dit d'une voix triste : "Nicolle venez, puis comme je me levais laissant mes papiers sur la table, il ajouta : prenez vos livres, vos cahiers et votre képi (képi de lycéen)". J'obéis, dans le vestibule, ce brave homme entreprit de me préparer à la mauvaise nouvelle : votre père, commença-t-il, je l'interrompis - mon père est mort - mais non ! il est rentré un peu souffrant chez vous et votre maman vous demande. J'affirmais mais avec plus de force encore "mon père est mort" et je courus aussitôt vers la sortie. Je trouvais mon père couché, ~~à l'heure à peu près du dîner~~ dans son lit, râlant, il n'avait pas, depuis le moment de son attaque repris connaissance. Ma mère résignée par avance, m'embrassa ; j'embrassais mon père ; il était l'heure à peu près du dîner, ma présence n'aurait pu que gêner et plus encore celle de mon jeune frère rappelé lui aussi du lycée. Nous dînâmes en silence sous la surveillance de l'amie de ma mère, Madame Godefin puis après une nouvelle visite à mon père, toujours râlant, au chevet duquel était assis Emile LEUDET, on me dirigea vers la grande chambre du 3e étage ; je couchais dans le grand lit et tout étourdi de ces événements, je m'endormis presque aussitôt. A une heure imprécise de la nuit, je me sentis pris dans des bras charitables. Mme CODEFIN penchée sur moi me dit en m'embrassant très fort : "mon pauvre Charles, ton père vient de mourir". Je voulus me lever, elle m'en empêcha, tu troublerais, me dit-elle, ta maman qui est déjà très occupée, puis nous attendons Maurice et ton grand-père. Je me rendormis une fois encore ; lorsque je me réveillais ma mère était là ainsi que mon frère. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler des événements familiaux qui suivirent.

Ce deuil terrible et dont vieillard et condamné moi-même je ne me suis jamais relevé, augmenta encore ma volonté de travail stimulé par mon amour-propre. Comme mon frère les avait eus, j'eus à mon tour tous les prix. Beaucoup s'étonnaient de cette preuve de volonté ; seuls les vieux professeurs qui me portaient intérêt regrettèrent que je n'eusse pas employé mieux

montemps durant les années précédentes. Ils avaient bien raison ; j'aurais ainsi évité des lacunes que je n'ai jamais pu combler pendant mon existence en particulier, du côté des mathématiques, des langues vivantes et même du latin que je devrais connaître à fond et dont mon ignorance est telle que je me trouve incapable de traduire sans dictionnaire les inscriptions que je rencontre partout en Afrique.

Je me présentais, sans grandes préparations au baccalauréat restreint en même temps qu'au baccalauréat es-lettres ; je me contentais de prendre quelques leçons de mécanique et de cosmographie chez mon bon maître LECAPLAIN au domicile duquel je me rendais à 6 heures de matin, rue Beauvoisine, heureusement à deux cents mètres à peine de notre maison. Je trouvais mon professeur parfaitement éveillé dans sa maison sombre à cette heure. On lui apportait son déjeuner du matin, une tasse de chocolat dans laquelle il enfonçait des morceaux du petit pain rouennais, le quart de régence. Il les enfonçait de ses doigts courts et les avalait bruyamment. La leçon commençait, en même temps elle était, comme tout ce qui venait de lui, écrite par avance dans sa tête. Quand il n'interrogeait pas, il dictait sans cesse. Pas une minute de plus que celle auxquelles j'avais droit. Un camarade attendait ma sortie pour prendre son tour et mon maître continuait la même vie y compris ses leçons du lycée, jusqu'à 7 heures du soir. Je courus donc ma chance à la session de juillet pour une seule fois dans ma vie, elle ne me fut pas favorable. L'écrit du baccalauréat se passait alors à Rouen, l'oral à Caen centre de l'université. Les ~~examinations~~ séances avaient lieu dans la grande salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville et où se donnaient d'ordinaire les réceptions officielles, conférences publiques et où avaient lieu je crois alors, les réunions du conseil municipal. Les trois quarts de la salle étaient de plain-pied, le quatrième sur une estrade. La porte d'entrée était ornée des statues de Pierre Corneille et de Jeanne d'Arc, car Jeanne d'Arc est donnée comme une des illustrations de Rouen où elle va mourir. Au moment des sessions de baccalauréat on remplaçait les bancs ordinaires de la salle par de vastes tables devant lesquelles s'asseyaient les candidats. Ils ne s'y asseyèrent pas seulement que les élèves du lycée de Rouen, mais leurs camarades des lycées du Havre, du collège de Dieppe et des Institutions congréganistes du département. On nous dicta puis on nous communiqua écrite à la main les trois questions dont nous devions traiter. Je ne me souviens pas exactement du titre de la première qui avait pour objet l'étude d'une partie de la digestion ; je la traitais à coup sûr, aussi bien que pouvait le faire le premier de ma classe, puisque je l'étais. La seconde question avait trait à la détermination de la capacité d'un tube, étant donné sa section. Je ne sais par quel étrange

aberration je n'entendis pas (j'avais alors l'ouïe très fine) le mot tube, mais le mot cube est par quelle aberration encore plus, m'étant fait communiquer le texte, je commis la même erreur. Tous mes efforts pour résoudre un problème impossible se trouvaient vains ; le texte que je fournis ne pouvait être qu'absurde.

La troisième question acheva de déterminer mon échec. Elle était ainsi intitulée : des moraines, leurs modes de formation, leurs effets. J'avais eu bien tort de borner mes connaissances de géologie à la paléontologie dont j'avais une certaine pratique. Tout ce que je pouvais me représenter dans ma mémoire était une planche d'un livre de vulgarisation de Louis Fillet. Elle me retraçait un glacier sur lequel des rochers glissaient en lignes parallèles. C'était bien peu et d'ailleurs je n'aurais su dire ce qui dans l'image représentait les moraines. Aussi avec prudence me contentais-je de répondre : les moraines font partie des glaciers. Cette question suscita de la part d'autres candidats des réponses plus singulières encore : l'un d'eux confondant moraines avec morilles fit d'elles une famille de champignons. J'ai ignoré longtemps la raison pour laquelle le plus extravagant d'entre nous reconnût dans les moraines un élément du protoplasma. Ce n'est qu'un jour où préparant une question d'embryologie, une certaine ressemblance m'apparut entre le terme moraine et le terme morula. Je ne prétends pas que ce soit là la solution exacte ; je le donne seulement comme possible.

Au total sur une demi-douzaine de candidats qui se présentaient ensemble il n'y en eût qu'un qui fut déclaré admissible. Il le méritait, car il avait préparé spécialement pendant une année l'examen. Je le retrouvais au cours de mes études médicales à Rouen. C'était un étudiant âgé, en quelque sorte un vétéran. Il avait passé d'abord ses examens d'officier de santé. Il se nommait BOUTARD et venait de terminer 3 années de service militaire en Algérie.

Pour ma part, je me trouvais à la fois admissible au baccalauréat es-lettres et retouqué au baccalauréat es-sciences restreint. J'avais d'autre part tous les premiers prix de ma classe sans celui de philosophie pour lequel je n'obtenais que le premier accessit. Pour me récompenser de mes efforts, ma mère vint un jour dans la grande chambre du 3e où je travaillais désormais et m'apporta des boutons de manchettes à choisir. Ceux que je choisis sont le seul bijou que jamais je portais. Je les porte encore au moment où je dicte cette page insignifiante de mes souvenirs.

Il me faut maintenant revenir en arrière, car j'ai suivi

l'ordre artificiel d'examens des épreuves nécessaires à l'entrée dans les écoles de médecine et cela m'a amené à raconter les résultats de celles-ci.

Je reviens au lendemain du jour où mourût mon père. Mon frère Maurice était externe des Hôpitaux de Paris. Il préparait le cours de l'Internat avec Pierre SEBILEAU qui avait été son camarade comme infirmier militaire pendant leur année de volontariat et avec un toulousain nommé LOUMEAU qui fut bientôt remplacé par Maurice DEFLEURY, fils d'un professeur de la Faculté de Médecine de Bordeaux. SEBILEAU était originaire de Blaye où son père était viticulteur. Les trois amis habitaient ensemble un petit appartement du boulevard St Marcel. Ce fut là que les télégrammes apprenant la fatale nouvelle fut remis à mon frère. Il prit aussitôt une voiture pour la gare St Lazare. Il y arriva lorsque le dernier train du soir pour Rouen venait de partir et il erra sous le hall de l'ancienne gare durant quelques heures glaciales qui précédaient l'heure du départ du premier train du matin. Il n'arriva donc qu'à la fin de la matinée, presque en même temps que mon grand-père maternel.

L'événement n'était pas imprévu de mon frère. Il savait ce que j'ignorais. Mon père avait été frappé une première fois d'une congestion cérébrale. Les symptômes avaient été atténués puisque rien ne m'était apparu ; mais cette menace dont la gravité avait été signalée par LEUDET qui, chose singulière, s'était trouvé témoin du premier accident et avait comme pour le second ramené mon père dans sa voiture. Aussi mon père, ma mère et mon frère vivaient depuis ce moment dans une crainte perpétuelle du renouvellement plus grave de l'accident. Des projets d'achat d'une maison de campagne (le méridien au Val de la Haye) qui allait aboutir se trouvait remis à jamais. Mon père ne fit jamais allusion aux pronostics redoutables qu'il portait sur lui-même. Ma mère et Maurice échangèrent leurs confidences. Quand ils se revirent le 22 janvier, le destin redoutable était accompli.

Il semblait que cet hiver-là quelque chose de particulièrement sombre nous menaçait.

L'année précédente, mon père avait perdu son plus cher ami, presque un frère, Monsieur GODEFIN.

Pour distraire mes parents, j'avais imaginé de leur lire après dîner quelques pages d'un roman de Girardin "Les braves gens". Ce roman était d'une tristesse mortelle. La mort de mon père survint avant que j'en eusse achevé la lecture. D'autre part mon jeune frère se montrait mauvais élève et donnait des soucis à mes parents tant pour son travail médiocre que par son mauvais caractère. La santé de mon père était visiblement usée. Je me

souviens l'impression pénible que me causait le contact de ses favoris grises et sèches quand je l'embrassais. La catastrophe se passa donc dans un milieu déprimé.

Ma mère courageusement y fit face. Quinze jours après l'événement funèbre, mon frère retourna à Paris reprendre la préparation de son concours. Si grande que fut sa puissance de travail, cette interruption, l'émotion, l'empêchèrent de réussir à son premier concours.

Je me vois encore le reconduire à la gare avec ma mère et je l'entends lui affirmer que les fils qui restaient auprès d'elle se montreraient dignes du rôle qui leur incombait. En réalité, en l'absence de mon frère aîné, ce rôle de chef de famille me revenait. Je passai donc brusquement de l'enfance à l'âge mûr. C'est de ce jour là que la destinée m'a condamnée au travail. J'ai dit que j'avais mené celui-ci avec succès au lycée.

Mon frère jeune me donna, comme à ma mère beaucoup de mal. Il traversait une phase ingrate qui dura quelques années.

Les malheurs vont souvent ensemble. A quelques mois de là, ma mère perdait sa meilleure amie, Madame Lainé, morte subitement chez sa mère, alors qu'elle était venue d'Elbeuf à Rouen pour y accompagner sa fille, ma chère amie Louise Lainé qui passait son certificat d'études. Ce nouveau deuil ajouta encore à notre tristesse. D'autre part, mon grand-père retourna à Bayeux.

Comme on peut bien le penser, cette période fut une des plus tristes de ma vie. Ce fut en même temps une des plus instructives. Je ne connaissais rien des femmes. La plupart d'entre elles m'inspirait un sentiment de respect mêlé de défiance. J'avais quelques petites amies anciennes. Louise Lainé, dont je viens de parler, Marguerite Rose, la fille du pharmacien, Marguerite Dupré, Blanche Boucher, la fille aînée de notre voisin de la place de la Rougemare. Dès qu'était venu pour elles l'âge de la puberté, ma mère m'avait interdit de continuer de les tutoyer. Il en était résulté un accroissement de la gêne que j'éprouvais auprès d'elle. Seule ma cousine Marthe Louvrier sensiblement plus jeune était exceptée du tutoiement. Nous ne voyons presque jamais nos cousines Roland.

Chose remarquable, ce fut ma mère personnage en apparence rigide et insensible qui me révéla le caractère de la femme. Ma tendresse d'enfant m'avait porté surtout du côté de mon père. Je crois vraiment qu'il me préférait à mon frère aîné pour la douceur de mon caractère et ma ressemblance physique avec lui. J'avais la réputation d'une grande sagesse ce qui n'empêchait pas qu'on s'aperçût de mes défauts : dont le principal était une timidité extraordinaire me conduisant parfois aux mensonges et une paresse ou plutôt une indiscipline intellectuelle qui nuisait beaucoup aux perfectionnements de mes études. Ma grande

imagination me desservait en me faisant deviner la solution des problèmes au lieu de l'effort à résultat durable qu'eût donné un travail plus terre à terre. Ma grande mémoire me servait et me desservait de même manière.

J'étais devenu, du fait du décès de mon père, le chef de la famille. Je m'aperçus bientôt que ma mère dont le caractère m'avait paru un peu froid, était d'une grande tendresse, loin de mander à être obéie, elle réclamait souvent des conseils et ne demandait rien de plus que de les suivre. Je m'aperçus alors que sous son masque débonnaire, c'était bel et bien mon père qui dirigeait tout suivant sa volonté.

A côté de ces traits disciplinés, ma mère m'apparut comme montrant des idées changeantes étranges pour mon intelligence logique de garçon. Elle se révéla surtout à moi comme curieuse de tout, surtout des traits naturels des gens, bonne observatrice, remplie de bon sens et jamais dupe, toujours tolérante, trop intéressée à l'avenir de ses enfants pour avoir une générosité à grand éclat, mais irrégulière comme mon père, toujours prête à rendre service par son dévouement, à payer, comme on dit de sa personne, mais plus fermée en ce qui concernait les dépenses, estimant que sa bourse était la propriété de ses enfants.

Notre situation financière était certainement modeste, mais avec de l'économie, nous étions assuré de ~~xxx~~ ne manquer de rien.

Ma seule distraction à cette époque était les visites que je faisais le dimanche à Monsieur ROSE dans sa propriété du Val de la Haye. Seul d'abord, accompagné de mon jeune frère ensuite, je prenais dans la matinée le train à la gare d'Orléans. Je descendais à la station de Petit-Couronne, suivant la route que côtoyait une rivière campagnarde peuplée d'épinoches, j'allais jusqu'à la petite plage où se trouvait le bac. On sonnait la cloche pour faire venir le passeur s'il se trouvait sur l'autre rive. La Seine traversée, devant la propriété REVIL, dont je ne me doutais point retrouver un des membres en Tunisie, redevenu un paysan rustique, marié à une maltaise un certain temps après le mariage de son fils aîné, ce qui m'eût semblé incompréhensible à l'époque où j'en suis du récit de ma vie. Quelques deux cents mètres de marche et je me trouvais devant la propriété ROSE. J'y étais accueilli avec allégresse par notre ami le pharmacien et son fils cadet René. Madame ROSE détestait cette propriété pourtant charmante et où son mari trouvait un délassement dominical à sa vie très dure de la ville. René aigri par son infirmité (il était pottique avant de devenir coxalgique) il n'avait pas plus d'amitié pour sa belle-mère, qu'elle pour lui. Le père et le fils s'aimaient au contraire beaucoup. Ils prenaient plaisir à revêtir des vêtements usés et crasseux et à se livrer à des occupations campagnardes. Ils étaient heureux manifestement d'échapper à la tutelle de leur femme et belle-mère.

J'apportais toujours un nêté ou quelque autre nourriture. Nous nous aimions beaucoup, mes deux hôtes et moi, nous passions ainsi un déjeuner fort gai. Vers la fin de l'après midi, je prenais le bateau pour regagner la triste maison maternelle. Ma grande distraction cette année là fut ma visite à mon frère Maurice à Paris. Nous recevions souvent sa visite à lui-même, mais très rapide en raison de son travail. Il arrivait par le train du matin et rentrait à Paris le soir même, presque toujours, il était flanqué d'un camarade. C'est ainsi que je fis de très bonne heure connaissance de Maurice de Fleury et Sébileau.

(Kalaat El Andalous le
22 février 1936)

Le train qui me conduisait à Paris mettait 5 heures à accomplir les 132 kilomètres de la voie ferrée. C'était par le même train que j'étais allé pour la première fois à Paris avec mon père. J'y arrivais seul, très préoccupé d'éviter toute faute m'imaginant ~~has~~ erreurs les plus absurdes, ne quittant pas ma valise de l'oeil, comme si ce meuble modeste pouvait attirer la convoitise de mes voisins ; attentif d'autre part à tout ce qui se rencontrait sur la route : villages, rivières, sites, châteaux, églises etc. Il eut semblé vraiment que ce trajet banal constituait à mes yeux une expédition originale et périlleuse. Je n'ai pas changé. Les mêmes trajets que je fais journellement m'intéressent toujours autant que la première fois et je ne peux m'empêcher de réveiller en moi pour chacun d'eux des images historiques où les souvenirs qu'ils ont laissés en moi.

J'arrivais à Paris à la fin de la journée du 13 juillet. Je pris une voiture qui me fit conduire au domicile de mon frère. L'animation était grande dans les rues cette veille de la fête nationale de création récente et alors très animée. Dans les petites rues des bas quartiers de la rive gauche, il y avait des éclairages par lanternes vénitiennes, des orchestres et des danses. Au contraire le boulevard St Marcel était remarquablement désert et triste. La préparation du concours m'avait pas permis à Maurice de venir en devant de moi. Lycéen, je profitais des 2 ou 3 jours de congé ; candidat, il ne s'en accordait aucun. Il ne m'accorda guère que quelques paroles de bienvenue et ne quitta pas la place qu'il occupait à la table de travail commune. Ce fut De Fleury qui me conduisit à la chambre que je devais occuper. Une pauvre chambre ~~ma~~ sans aucune ornementation. De Fleury avait mis de côté quelques livres de lecture pour ma distraction. Je crois qu'il y avait parmi eux Sapho (d'Alphonse Daudet) je me souviens que leur choix me parut osé et m'effaroucha quelque peu, parcequ'elle m'était proposé ouvertement. Depuis quelques mois, je prenais satisfaction à la lecture de Nana (de Zola) et des contes de Boccace mais cette lecture était clandestine.

Nous allâmes dîner chez un marchand de vin de la place voisine. Le repas me parut exécrable. Mon frère raconta qu'à l'un des repas précédents, il avait découvert un aboès froid ganglionnaire dans une côtelette de veau. Le prix des repas dans cette maison n'exédait pas un franc à un franc 25 par oachet. On y distribuait avec abondance du pain et pour cette raison et aussi pour le vin artificiel qui faisait la renommée du restaurant, cet établissement était fréquenté par les cochers de fiacre et les étudiants au gousset peu garni. Devant la pauvreté de ce repas, comparé à ceux modestes, mais irréprochables que je prenais chez ma mère, je m'imaginais que mon frère souffrait dans son alimentation. Je savais qu'il devait vivre avec un budget de cent francs par mois, loyer et nourriture compris. Il ne lui était apporté de soulagement que pour le blanchissage du linge qui se faisait à Rouen et pour les achats de vêtements. A mon retour je demandai à ma mère sans que j'en eusse été prié par mon frère d'élever la pension mensuelle à 150 francs. Elle le pouvait, elle le fit si bien que quand j'allais à mon tour habiter Paris, je bénéficiais de la même pension. Mon frère n'avait pas une minute à m'accorder. Il travaillait du matin au soir. Je ne le vis qu'aux repas. J'employais mon temps seul à prendre connaissance de Paris surtout des quartiers voisins de la seine à pied, non pas tant par économie, mais parceque je ne savais pas descendre des omnibus en marche, comme le faisaient les parisiens, mon frère et ses camarades. Ma peur de tomber me mettait dans l'obligation, en cas de nécessité formelle, d'abréger la durée du voyage, à m'arrêter aux stations fixes. Jamais pendant longtemps je ne voyageais en omnibus ou tramway (lorsqu'il y eût des tramways à chevaux) que seul. J'inventais les motifs les plus extravagants pour aller aux rendez-vous de mon côté. Il eût été infiniment préférable d'avouer ma crainte et mon manque de souplesse. En quelques minutes on m'eût montré la manière de s'y prendre et d'éviter la chute. Il m'a fallu plusieurs années de vie à Paris pour ~~xxx~~ me risquer à cet exercice et à y réussir tout comme un autre. Il faut dire que la descente des omnibus parisiens se faisait exactement par derrière et, qu'il y avait là un tour de gymnastique à accomplir. A Rouen, où les tramways se développaient infiniment plus vite, la descente, d'ailleurs interdite, du tramway en marche se faisait latéralement, ce qui est bien plus facile.

Au cours de ce premier séjour, qui eût être très bref, je ne manquais pas d'aller en matinée à la Comédie Française. J'y suis retourné depuis à tous mes autres voyages à Paris. Et ensuite pendant la préparation du concours de l'Internat. Les tragédies de Corneille, de Racine, les comédies de Molière, de Regnard, le jeu classique et pompeux des acteurs me comblait d'enthousiasme. Aussi ai-je pris une connaissance particulièrement complète de notre ancien théâtre et celle-ci à influé fortement sur mes goûts. Il y a même eût de ce côté, souvent excès

et ridicule. On n'est pas impunément de la patrie de Corneille.

Dominé par ma timidité, je prenais grand soin d'étudier les rues de Paris pour éviter de m'égarer et d'éprouver l'angoisse d'être obligé de demander mon chemin. Ces précautions ne m'empêchèrent pas de visiter des quartiers nombreux et éloignés. Un soir je repris le train pour Rouen et dès le lendemain ma vie de lycéen. J'avais un camarade, un ami très voisin de moi puisque les deux portes d'entrée des maisons sur la place de la Rougemare se touchaient. C'était le fils du receveur d'une compagnie d'assurance importante, l'ancienne Mutuelle. Il était atteint depuis l'âge de la puberté d'une grave affection cardiaque, le rétrécissement mitral congénital pur. Il avait présenté de nombreuses hémoptysies que les médecins avaient considérées comme tuberculeux jusqu'au moment où mon frère appelé, porta le diagnostic exact. Il ne s'était pas substitué pour cela au médecin traitant qui, je crois, était son ami Ballay ; mais pris de pitié pour ce garçonnet que ces accidents pulmonaires retenaient souvent à la chambre, il m'avait dit de le fréquenter et de lui tenir souvent compagnie.

Eugène Boucher était un peu plus âgé que moi, d'un caractère difficile et sévère comme celui des enfants précocement ébranlés dans leur vie. Il était d'une intelligence précoce. Très gâté par ses parents et par une vieille grand-mère, on lui fournissait comme jouets des appareils de physique appliquée. C'est chez lui que j'ai vu pour la première fois des lampes électriques actionnées par des piles ; il fabriquait des jeux de fusées que l'on tirait dans le jardin. Dans ce même jardin, il y avait une grotte avec bassin et chute d'eau et un petit laboratoire de photographie. Eugène Boucher réussissait très bien dans ses travaux. J'ai de lui une photographie me représentant en costume de collégien avec des cheveux abondants, une face ronde, joufflue et devant moi le livre insipide de Silvio Pellico (*Mes prisons*). Eugène Boucher possédait dans sa bibliothèque d'autres livres autrement intéressants, les œuvres complètes de Jules Verne. On sait l'influence qu'eurent ses romans sur les jeunes français de mon âge. Il stimulait notre imagination en lui faisant connaître les pays exotiques et les possibilités du développement de la science. Nous avons tous visité les déserts, parcouru, en ballon (dirigeable), l'espace entre la terre et la lune dans un obus confortable, fait le tour du monde en 80 jours, traversé les mers en sous-marins, parcouru les entrailles du globe de l'Islande à la Méditerranée, réalisé en un mot des prouesses qui n'étaient que rêves alors et que nous avons vu pour une bonne part devenir des réalités.

L'influence de cet écrivain a été immense sans que lui-même eût une connaissance scientifique véritablement élevée des problèmes qu'il abordait et ce qui est encore plus remarquable,

sans qu'il ait, pour ainsi dire, voyager. Cependant Galiéni, Lyautey et les premiers champions de l'automobilisme, de la navigation sous-marine, de l'aviation, enfin, sont des disciples de Jules Verne, aussi bien à l'étranger que chez nous.

J'allais irrégulièrement alors chez Eugène Boucher passer quelques heures du dimanche ou du jeudi. Plus tard, quand je fus étudiant en médecine, j'y allais avant le dîner, presque tous les jours et souvent aussi après dîner. Ce fut, en somme, mon premier ami régulier. En dehors de lui, je ne voyais guère que mes amis du lycée, au lycée et, en dehors du lycée des gens au dessus de mon âge.

C'est à cette époque que doit se placer, sans doute, l'un des épisodes les plus curieux de mon adolescence ; celui de l'invasion de la maison par un chiffre innombrable de rats nés du cerveau de notre domestique Philomène.

Jusqu'à la mort de mon père, il y avait eu deux bonnes à la maison. Une cuisinière et une femme de chambre occupées surtout à courir derrière mon père pour lui apporter chez les clients où il devait venir faire visite, l'indication d'autres clients qui étaient venus depuis son départ de la maison, réclamer ses soins. C'était ma mère qui faisait elle-même le marché. Mon père disparaissant, une seule bonne était nécessaire. La très gentille femme de chambre, Léonie, couturière adroite qui avait habillé, avec goût, les poupées de nos petits théâtres, Léonie dut nous quitter. Restait une grosse cuisinière, Marie, elle épousa un gendarme. Pour la remplacer, il y eût sans doute d'autres bonnes passagères en tout cas il y eût Philomène. C'était une fille au visage lugubre ; mais tous les gens que nous fréquentions étaient tristes, si bien que son expression ne surprenait pas dans notre milieu.

Ma mère n'avait peur de rien, sauf des souris et des rats. La vue de la plus petite souris la mettait en fuite. Un soir, rentrant avec moi de la prière à St Godard, nous trouvâmes sur le pas de la porte, Philomène qui du ton de sa voix tranquille et traînante lui dit : " Madame, j'ai vu un gros rat qui est descendu du toit de la vitre de la cuisine à l'évier et puis qui s'est échappé par le trou de l'évier jusque dans la cour.

(Hammamet, le 23 février 1936)

C'était là un fait incroyable qu'on entendit de temps à autre le petit cri d'une souris venue se faire étrangler entre la porte de communication de la cuisine à la salle à manger. Un tel accident se rencontrait de temps à autre. Il manquait à la bordure d'en bas du battant de la porte l'espace d'un rien du bois tombé ; ce qui constituait une passe dangereuse pour toute

souris engagée au moment où l'on ouvrait la porte / et c'était là un piège naturel où quelques-unes particulièrement imprudentes se faisaient prendre ; d'autres, trouvaient la mort en révélant leur trace dans un placard. On disposait un piège et les domestiques n'avaient ensuite qu'à enlever le cadavre. Tout ceci se passait au rez-de-chaussée. On n'avait jamais vu de souris à un étage. On sait que cette gent ne se trouve que là où elle peut rencontrer de la nourriture ; or il ne pouvait s'en rencontrer qu'au rez-de-chaussée. Une souris ! l'événement était possible. Mais un rat dans la maison, on en avait parfois aperçu un. Monstre terrible au pied de la pompe de la cour. Autrefois, ~~mais~~ du temps où cette cour tenait lieu de jardin et renfermait un poulailleur. Que serait-il venu faire après un an qu'il n'y avait plus ni poules ni grains. Le pied de la pompe était soigneusement enveloppé d'un torchon placé là pour empêcher l'eau de geler en hiver et qui y restait en tout temps. Cette précaution s'opposait à l'entrée des rats du voisin. Quand elle faisait défaut, un rat pouvait s'introduire. C'est ainsi que j'avais vu là, le premier rat de ma vie.

Il fallait donc que cette barrière ait fait défaut. Je m'y rendis aussitôt, elle était intacte. Ma mère aurait pu avoir des soupçons. Le péril pour elle était si grand, qu'elle crût à l'événement terrible que lui rapportait la bonne. Elle y crût d'autant plus solidement que le lendemain, le nombre des rats vus par cette fille, toujours aux environs de l'évier, était passé à deux. Il y demeura quelque temps. Toutes précautions que l'on prit pour boucher les crifices d'entrée pour eux dans la cuisine et malgré qu'on eût placé à l'intérieur des pièges excellents. Il y eût des jours de tranquillité, puis d'autres jours où les animaux reparurent aux yeux de la cuisinière. Il y eût enfin des jours où leur nombre augmenta et le jour décisif où ils parurent dans le petit salon du 1er étage. Ce soir là, ma mère ne craignit pas de faire appel à Mr. Boucher, notre voisin. C'était un homme d'une complaisance extrême. Il vint, et, comme il avait des talents de menuiserie, il démolit les armoires qui entouraient le poêle de faïence. Il dit qu'il ne trouva aucune trace de crottes. J'assistais au travail. Ma mère venait de temps en temps, timidement, s'informer du résultat. Philomène affirmait que les rats n'avaient pu s'échapper. Il ~~fallait~~ fallait donc qu'ils fussent rentrés dans le poêle lui-même. Mr. Boucher offrit de le démonter, se proposant pour le remonter ensuite. Ma mère hésitait à lui imposer une telle besogne. Il insista. Elle accepta. Ce fut une très longue opération. Elle ne montra ni rats, ni crottes. Elle fut nécessaire pour réparer le dommage, de faire venir un spécialiste. Elle eût ce résultat d'ôter toute croyance à ma mère dans la réalité des racontars de sa bonne. Si ~~j'avais~~ j'avais eu une année d'études médicales, je lui aurais dit la cause d'avance. Les ivrognes et les ivrognesses sont sujets à de telles hallucinations. Les rats de Philomène

étaient nés dans sa cervelle. A peu de temps de là, je ne sais pour quelles raisons, Philomène disparut.

(Corniche de la Marsa, le 27 février
1946)

M E M O I R E S

Charles NICOLLE

(dictés en automne 1935, janvier et février 1936)

Parterre médical français au temps du Baobab Charcot

Le Service et le milieu de Charcot en 1981

Charcot et Rouvier

Du type d'esprit des milieux médicaux sous le règne de Charcot

Le père Charcot dîne à la salle de garde

Signes précurseurs de la décadence de l'influence de Charcot

La folie de Gilles de la Tourette

Le cas Duthil

Falret

La vie d'interne à la Salpêtrière

Une expédition nocturne dans le service Jules Voisin
(suggestion et incendie)

Le beau parterre médical français au temps du baobab Charcot

Fleurs et orties

Ier Chapitre - La baobab.

C'était un baobab comme Hugo. On peut leur refuser à tous deux l'esprit d'originalité même l'intelligence. On ne peut pas leur contester la grandeur.

Ils ont tenu une grande place, l'un dans l'art, l'autre dans la science. Il y a trop de vulgarité dans la valeur de l'un et de l'autre pour que notre goût policé français n'en soit pas affecté. Nous perdrons néanmoins beaucoup à les renier. Ils tiennent trop de place.

(7 novembre 1935)

Le Service et le milieu de Charcot en 1891

Au moment où je pris le service de Falret, personne, à moins de n'y être obligé, n'acceptait les fonctions d'interne des hôpitaux de Paris dans les services que ces hôpitaux prêtaient aux hospices de la Seine.

L'originalité de Falret aurait pu me séduire peut être, mais perdre deux mois d'internat pour étudier le caractère d'un chef, c'était vraiment méconnaître l'intérêt de ces études. Je n'avais guère entendu parler de Falret avant de prendre son service. J'ignorais donc entièrement quel intéressant personnage je devais fréquenter pendant deux mois.

Si je pris son service, ce fut parce que je ne trouvais pas de combinaison meilleure pour six mois vacants de ma seconde année d'internat et aussi parce que je trouvais là l'occasion de fréquenter le service de Charcot.

On peut dire qu'à cette époque, la Salpêtrière était le foyer médical de Paris et peut être même avec le centre de Berlen, créé par Virchow, le centre de la pensée médicale européenne. Il avait succédé aux foyers médicaux des grands cliniciens français, Trousseau et Lasègue.

Charcot était élève des deux et principalement du second. C'était un homme du plus grand mérite, de la plus grande probité médicale. Esprit méthodique essentiellement français d'éducation avec une clarté d'intelligence, comme en ont les meilleurs professeurs de notre nation. On peut dire qu'il ne concevait les faits que sous la forme où on peut les expliquer aux autres. C'est la grande qualité française et en même temps son défaut. La vérité ne nous apparaît guère que sous une forme schématisée, d'où notre penchant pour les concours et pour l'exposé oratoire. Trousseau déjà touché par ce besoin d'un beau style, Lasègue tout en écrivant admirablement lui sacrifiait déjà moins à la forme. Charcot fit des leçons excellentes, mais elles avaient le défaut d'être exposées surtout dans ce but de frapper et d'être retenues.

De Trousseau à Charcot, il y a la différence d'un merveilleux descripteur .. d'un littérateur et en ayant les qualités et défauts à un esprit préoccupé surtout de professorat.

Une leçon de Charcot était une représentation théâtrale.

L'amphithéâtre était transformé en salle de représentation. Au fond de la scène, le tableau représentait Pinel libérant les aliénés. Au milieu de la scène, une vaste table allongée où siégeait au milieu le chef de clinique. Autour de lui, les internes, les externes, puis les stagiaires. Le long des parois on pourrait dire s'il y en avait eu, des coulisses, des habitués du service et les infirmiers prêts à obéir aux ordres qu'ils recevaient. En avant, sur l'un des côtés, à une petite table, au proscenium si l'on veut, Charcot, coiffé d'une calotte bien enfoncée, avec sur son visage glabre et son profil de clergyman, qu'il considérait, bien à tort comme un profil napoléonien.

Au début du spectacle, l'amphithéâtre est bondé. On peut dire qu'il n'est pas un étranger qui vienne à Paris sans suivre ses leçons vraiment bien organisées. Pas de chaises, des bancs, des bancs droits, aucune place de perdue. Beaucoup d'auditeurs debout. La petite porte du fond s'ouvre. Charcot paraît, dos voûté, le lorgnon à la main, suivi de sa cour. Applaudissements éperdus, exagérés, Charcot salue avec un certain dédain voulu et qui sent déjà son cabotin. Cabotin triste, distant qu'il restera pendant toute la représentation, daignant de temps en temps sourire en serrant les dents, d'un visage impassible aux très froides plaisanteries qu'il formulera.

Chacun a pris place. Silence formel auquel le professeur veillera. Charcot fait un geste de sa petite main courte et aussi tôt on introduira le premier malade qu'accompagne souvent un membre de la famille.

Cet homme et son compagnon ou sa compagne ne se doute pas du tout qu'ils vont paraître en public. En se voyant sur des planches d'une véritable salle de spectacle, ils se montrent non seulement étonnés, mais visiblement désarmés. Le chef de clinique a remis au préalable à Charcot une observation résumée qu'il a prise auparavant dans une petite pièce d'examen.

C'est Charcot qui, sur un certain nombre d'observations qui lui ont été remises, a choisi celle dont il fera l'objet de cette partie de la leçon.

Il est essentiel de noter pour comprendre ce qui va se passer, ce fait que ni Charcot, ni son malade, ni la personne qui l'accompagne ne se sont jamais vus et que l'intrigue, la marche de... est subordonnée à la justesse du diagnostic fait par le collaborateur de Charcot.

Le diagnostic, Charcot l'a reçu tout à fait et il est nécessaire qu'il soit exact et que les ~~signes~~ symptômes présentés soient démonstratifs et classiques.

Le malade doit répondre exactement aux questions qui lui sont posées à la manière d'un livre. C'est à cette condition seulement que la représentation marche bien et que l'auditoire peut être frappé.

On conçoit les avantages et les inconvénients de la méthode. Si tout va bien, la démonstration est parfaite, rien qui la vaille, ce qu'on a vu, entendu, reste à jamais gravé dans la mémoire. Il arrive souvent que le malade ne se laisse pas faire. Il ne répond pas la phrase suggérée classique qu'on attend de lui. Il y a troubles, le compagnon ou la compagne, souvent moins intimidée que la victime se mêle de donner des explications. Charcot se fâche, il cherche à terroriser le malade qui résiste. Quant au compagnon ou à la compagne, ils sont traités avec une véhémence et une grossièreté qui ont raison des plus rebelles. Enfin de compte, il faut qu'ils cèdent ou bien c'est l'expulsion.

Deux ou trois scènes analogues occupent la première partie de la représentation, la plus vivante, brillante souvent, toujours un peu pénible. Dans la seconde, Charcot présente un ou plusieurs malades, qu'il a examinés lui-même auparavant, bien étudiés, bien choisis, dont la présentation est magistrale. Elle est un peu schématique, mais on ne peut reprocher cette manière de comprendre l'enseignement quand il est fait à une centaine d'auditeurs à la fois.

Pourvu qu'on prête attention, ce que Charcot a montré ne s'oublie plus.

De temps en temps, Charcot se lève, il va au tableau où il a fait un schéma admirable de justesse, ou bien s'il lui faut avoir recours à un dessin, ce dessin témoigne d'un talent véritablement artistique. Charcot est capable de reproduire exactement au tableau le malade dans toutes ses expressions, dans toutes ses attitudes. On aurait envie d'amputer la planche. On ne peut dire..

C'est un merveilleux professeur. C'est un professeur qui n'ignore pas ses qualités et qui prise davantage les .. Il a la prétention de connaître très bien les auteurs classiques, particulièrement les anglais et Shakespeare. Il les cite de façon, souvent heureuse, parfois un peu trop personnelle et de temps en temps à contre sens. C'est la partie essentielle de l'enseignement que l'on retrouve assez bien reproduite dans la publication "Les leçons de la Salpêtrière" où les dessins dus à Bouchart, puis à Meige reproduisent avec art la manière de Charcot.

A l'époque où je fréquentais le service de Charcot, à moins d'appartenir à la cour, on ne le voyait guère qu'à ce spectacle. Cependant, pour les.. du service, il l'examinait

Encore lui-même, devant ceux des malades au lit ou dans des petites salles particulières.

La plupart de ceux qui ne pouvant être admis à ses consultations privées, fort intéressantes, ne voyaient Charcot que dans les cours entourés d'un troupeau d'hystériques qu'il estimait produire également comme des sujets cliniques démonstratifs et qui, au contraire, se jouaient honteusement de ces esprit observateur en défaut. Pour peu que le visiteur fut de marque, c'était un spectacle pénible digne des plus grotesques cours de miracles. Charcot croyait dur comme fer à ses suggestions et à côté de lui, se trouvaient souvent de ces autorités médicales ridicules qui ont fait tant de tort à la médecine nerveuse et porté un trouble si fâcheux dans les esprits des littérateurs et du public à cette époque. L'esprit des jeunes gens est heureusement rebelle aux idées reçues. Je sortais de chez Dumont, pallier où j'avais pu me rendre compte des idées ridicules en matière de système nerveux de mon maître. Je ne fus jamais dupe du merveilleux des spectacles du service Charcot.

Charcot et Rouvier

A l'époque dont je parle, il existait non pas à la faculté de médecine, mais au Collège de France, un esprit remarquable, supérieur en originalité à celui de Charcot.

Le corps médical n'avait pas en général notion de cette opposition des deux esprits et de la supériorité spécifique de celui de Rouvier.

La culture française dans laquelle le besoin de clarté l'emporte souvent sur les données de l'observation se prêtait admirablement aux systématisations géniales de Charcot. Ses vues sur la médecine avaient une base solide, une base anatomique indiscutable ; elles apportaient à l'esprit une satisfaction entière. Après Charles Robin, Charcot montrait qu'à certaines paralysies mécaniques, qu'à certaines pertes de sensibilité d'une région du corps ou d'un sens, correspondaient des lésions, souvent même visibles à l'œil nu de certaines parties du cerveau, du bulbe, de la moëlle épinière. Tout cela se présentait de la façon la plus claire, à la façon d'une carte de géographie sur laquelle les limites politiques des états et des provinces correspondraient à la distribution des grandes plaines, des bassins maritimes naturels, des plateaux, à plus forte raison encore des îles.

A cette conception systématique des maladies prenant dans un organe, telle partie et ne rendant pas possible une interprétation autre que l'affectation de la partie basée à la fonction que la maladie abolissait, Rouvier venait opposer celle de l'élément même du tissu, la cellule spécifique. La maladie ou du moins certaines maladies ne se caractérisaient plus par la localisation du processus morbide, à telle ou telle zone d'un organe, mais à certains éléments de cet organe, fussent-ils distribués sans ordre en lui.

La lésion des cellules l'emportait donc dans la pensée de Rouvier sur celle des tissus. C'était en quelque sorte, revenir en arrière. En tout cas, c'était opposer des faits plus difficilement observables à ceux qui satisfaisaient l'esprit clair des français.

On eut dit que Rouvier souffrait qu'on appliquât la méthode des coupes à l'étude. On disait par moquerie qu'il ressentait les coups de rasoir qui fatalement blessent toutes les cellules des organes de l'instrument qui traverse. La méthode de Rouvier

consistait à séparer le plus délicatement possible les éléments cellulaires du tissu les uns des autres et à étudier chaque élément ainsi séparé. C'est la dissociation qui n'est autre chose que la dissection poussée jusqu'à l'unité élémentaire. Les deux méthodes n'ont rien qui doive les proscrire l'une ou l'autre. La dissociation fait connaître la cellule et son état, la méthode des coupes montre comment les éléments spécifiques se groupent et comment leur groupement se comporte devant une maladie.

A cette opposition, les méthodes d'investigations des deux savants s'ajoutaient pour séparer leurs écoles des différences foncières dans les origines et les caractères. Rouvier était un bourgeois lyonnais de famille riche, de culture raffinée. Charcot d'origine bretonne était resté, malgré ses prétentions et un réel talent de dessinateur un parvenu et un rustre. On mangeait très mal chez Charcot. La cuisine y était, en quelque sorte officielle. Chez Rouvier, la cuisine était raffinée, savante. A quelqu'un qui lui disait qu'il allait entrer dans le service de Charcot, Rouvier faisait la recommandation suivante : surtout n'y mangez pas on est empoisonné, et de la cuisine alimentaire, passant aux théories médicales, Rouvier ajoutait, en faisant sonner à la méridionale la dernière syllabe du nom de son adversaire M. Charcotte est un sotte.

Il était d'ailleurs fatal qu'étant acceptés dans les rangs de la bourgeoisie de l'époque, des jeunes gens venus de la campagne, déjà portés au culte de l'argent prisent les mœurs de la bourgeoisie méprisante qui régna sous le nom de Louis Philippe et fut au point de vue de l'élévation des caractères la pire maîtresse qu'ait connue la France.

Quand je vécus à Paris, cette bourgeoisie s'était avilie encore mais elle avait perdu pour les bons esprits toute puissance. On prévoyait sa chute et en attendant, on méprisait les individus même les mieux doués qui l'encadraient. Son esprit n'avait plus d'influence si ces entreprises commerciales, le théâtre en particulier avaient encore des attraits. Elle profitait de toutes les découvertes pour les appliquer à des profits bas immédiats. Elle avait créé une sorte d'esprit qu'on appelait volontiers l'esprit parisien, l'esprit du boulevard. Cet esprit en réalité était un esprit cosmopolite, factice, brillant et volontiers cruel. Il tenait à la fois de la civilisation raffinée, sceptique, non sans grandeur du second Empire et d'un esprit germano-juif qui peu à peu, faisait tâche dans le monde. L'esprit médical de l'époque participait de cet esprit. En outre, il portait la marque de ses origines souvent basses et fréquentant l'amphithéâtre, il sentait le cadavre et la décomposition.

Plus encore qu'il n'était taré, l'affectait de l'être. Il était impossible de fréquenter ou de faire partie d'une salle de garde sans être gêné dans le fond de l'âme honnête et pudique que les femmes françaises continuaient de construire sous l'image de Pie IX à leurs enfants

Du type d'esprit des milieux médicaux sous le règne de Charcot

C'est un grand mérite de la société du XIX^e siècle d'avoir permis l'accession aux plus hautes fonctions médicales de gens de valeur appartenant à toutes les classes de la société. N'aurait été la déplorable institution des concours qui ravale tous les caractères, on eût pu dire que les places y étaient données au plus méritants tout au moins aux plus travailleurs et aux plus honnêtes. L'injustice profonde qui finit par se manifester dans les choix et qui l'avilit encore à l'heure actuelle ne doit pas empêcher de reconnaître que les élections s'y firent mieux que sous le régime précédent. On n'y vit pas expulser des charrrettes de professeurs comme au temps de la Restauration.

Toute personne douée d'esprit critique ou même tant soit peu de bon sens qui lit ou entend, venant d'un autre homme, une pensée originale non par sa profondeur mais par quelque chose qui la rend contraire au sens commun, au sens admis par le commun, à moins que cette pensée n'exprime une franche bêtise devra la retenir et la noter. Il y a des remarques fort extraordinaires que l'on a tort de considérer comme de simples insanités. Il semble qu'à côté de la faculté d'émettre des idées originales, parfois géniales, l'homme est seul d'en émettre d'aussi originale, mais inapplicables, constituant comme une sorte de tératologie des premières.

Il y a peut être lieu de ranger dans cette catégorie les mots d'esprit des enfants. L'esprit est ce qui vient le plus tard, il nécessite une richesse de termes, d'idées, une érudition et une mémoire qui ne peuvent se rencontrer que chez des gens de haute culture et de très vieille civilisation. Il faut aussi une souplesse remarquable, de l'intelligence et une connaissance admirable des ~~matériaux~~ ressources de la langue. Ce n'est pas que des mots d'esprits véritables ne puissent être dits par des enfants, mais c'est pur hasard. Ces rencontres, ces mots d'esprit sont souvent dus à la rencontre d'idées, de mots qu'on n'a pas l'habitude de voir associés. Il y a des formes d'esprit que cherchent systématiquement ces rencontres. L'humour anglais appartient à cette forme. On y arrive facilement en détournant un mot de son sens ordinaire. Le calembour est la forme la plus basse de cet esprit et finalement cet esprit se détruit par lui même.

Il faut toujours se méfier de la sincérité de celui qui vous rapporte un mot d'esprit d'un autre. Parmi les mots d'esprit des enfants, il se peut qu'il y en ait qui témoignent d'une intelligence très précoce.

Tout mot d'esprit est en somme une association de mots qui n'avait pas encore été déjà faite, tout comme invention est une association d'idées jusque là méditée.

L'enfant d'une famille de ma connaissance, déclarant d'un geste de sa main plate horizontale : "je veux un oeuf comme cela, et montrant aussitôt après son pouce dressé, puis ajoutant, pas comme cela" ne fait pas seulement une description exacte scientifique, il fait de l'esprit et il invente.

Ainsi, les différentes facultés de l'intelligence, se confondent dans leur mécanisme et il s'en trouve certainement moins comme nombre qu'on le croit.

Il y a à côté des mots d'esprit de pure forme, les mots d'esprit profondément réfléchis. Ceux-là témoignent d'une pensée s'exerçant depuis longtemps sur un sujet. Ce sont des résumés des formules. Quelquefois l'expression en est subite, mais depuis longtemps elle existe dans la tête du sujet et ce n'est que par suite de l'excitation du moment qu'elle revêt une forme éclatante et définitive.

On peut citer comme exemple de cet esprit, la riposte de Napoléon III à son cousin, le prince Napoléon, qui lui disait : Vous n'avez rien du grand empereur. Ce à quoi l'empereur sensible répondit : j'ai sa famille.

Le père Charcot dîne à la salle de garde

Il était d'usage d'inviter une fois par an Charcot à la salle de garde des Internes. Le dîner de cette année là eut lieu pendant mon séjour chez Falret.

La salle de garde était de dimension minime et très insuffisante. Il y avait parallèlement la bibliothèque allongée, étroite, assez mal tenue et la salle à manger exactement suffisante pour le nombre des Internes (10 à 12). Au fond opposé, à la porte de la cuisine se trouvait une vitrine protégeant probablement des livres. Chacun des carreaux avait été employé pour l'encadrement de la caricature d'un interne de l'année précédente. Ces caricatures étaient bonnes, quoique comme toutes celles qui sont sorties de la main de Jean Morax, leur esprit fut un peu trop appuyé, esprit suisse. Victor Morax de plus de talent que son frère y avait collaboré.

Morax y figurait en jardinier, portant dans ses bras dodus une citrouille. Leredde y était admirablement représenté sous la forme d'un soleil apparaissant d'un rose écarlate au dessus des flots, mais le plus remarquable était mon frère Maurice, représenté sous la forme d'un pentin dont il suffisait qu'on tirât la ficelle pour qu'il mit en mouvement tête, bras et jambes.

A l'heure du dîner exactement Charcot fit son entrée accompagné de sa fille, la plus jeune, Jeanne, celle dont on prétendait qu'il disait qu'il eût préféré qu'elle fut le garçon car il l'aurait estimée plus intelligente que Jean. De telles paroles n'ont jamais été prononcées. Charcot ne pouvait médire publiquement de son fils et le jugement n'aurait pas fait honneur à son intelligence plus qu'à son honnêteté. Jean Charcot était alors en 1ère année d'internat. Il la faisait chez son père où il n'était pas mieux traité qu'un autre interne. Il avait une horrible peur de ce père illustre et ce jour là, le jour du dîner, il se tint constamment le plus loin possible de lui. Ainsi firent la totalité des hôtes de Charcot à l'exception du juif Chrismann, familier et déplacé et de moi. En attendant le dîner, Charcot se serait trouvé seul dans la bibliothèque, s'il ne s'était trouvé Chrismann et moi pour lui tenir compagnie. La rupture entre les familles Daudet et Charcot était un fait accompli. J'étais classé. Le Père Charcot se montra de la politesse la plus grande pour moi. Il me fit l'éloge de mon frère et manifesta le regret de ne pas le compter parmi ses élèves. Puis il me parla, le plus naturellement du monde, des médecins de Rouen qu'il avait connus, en particulier de Louis Dumesnil qu'il estimait beaucoup. Pendant

ce temps, Jeanne Charcot en costume tailleur et à l'allure garçonnière cherchait d'émoustiller les autres internes, en particulier son frère. Elle avait des gestes garçonniers, de grands éclats de voix et s'en prenait surtout au chef de clinique de son père Guinou, personnage d'allure médiocre qu'on nommait Guinou le laid, par opposition avec le chef de clinique de Granchet, Georges Guinou, Guinou le beau. Comme autres convives dont je me souviens, Halliou, chauve de naissance, intelligent et têtue, Henri Meige, alors provisoire. Chez Charcot, Perron, un brave garçon, pâle, frappé de diabète, ~~pancréatique~~ condamné à une mort rapide et qui ne mangeait comme pain ou aliment que des pommes de terre, Scucques, qui devait plus tard, sans l'aide de Charcot, faire une magnifique carrière. Ma mémoire ne me représente pas les autres convives parmi lesquels, l'interne de chirurgie. Au bout de quelque temps, on se met à table. Jeanne Charcot continue d'agacer Guinou le laid et de se laisser émoustiller par Chrismann. Tout le reste des convives écoute le père Charcot. Il est d'une simplicité parfaite. Il raconte des histoires d'internat de son temps. En particulier l'histoire de l'internat pendant la commune. On l'écoute, on sent que ce tyran est resté au fond l'un des nôtres. On a attiré son attention à plusieurs reprises sur les caricatures de la vitrine. Il ne témoigne pas sur les personnages caricaturés de jugement offensif. Au contraire quelqu'un ayant prononcé le nom de Dupré, le chirurgien ennemi de Pasteur et défenseur des bonnes sœurs, cet homme ayant une réputation fort discutable, Charcot, le grand Charcot, se montre jaloux et courroucé.

A un moment donné, on entend des piaillements au dehors et par la porte entrebâillée paraissent, Madame Charcot et sa fille aînée d'un premier lit. Elles envahissent la pièce, traitent avec la plus grande familiarité les élèves du service Charcot, en particulier Guinou. Il reçoit comme présent de bienvenue le contenu d'un siphon d'eau de selz dans le cou, de la main de Jeanne. Le père Charcot a abandonné sa place. Sa femme la prend, arrête un instant son regard sur la caricature de Maurice, je ne sais qui en tire la ficelle et Mme Charcot prononce ce jugement, c'est un membre du clan Paudet. On lui signale sa présence. L'incident prend fin aussitôt. A partir de ce moment les assistants se trouvent groupés en 2 parties, l'une qu'anime Mme Charcot un peu trop décolletée dans sa robe opulente de matrone et ses Deux filles. C'est le clan le plus important. Tout au bout de la table, le père Charcot effacé continue à raconter ses histoires d'autrefois, comme s'il était étranger à la mascarade. Je profite de la situation pour m'écarter, priant Jean Charcot de m'excuser auprès de sa famille.

Signes précurseurs de la décadence de l'influence de Charcot

Les quatre mois que je passai à la Salpêtrière ne m'apprirent en médecine que ce que Séglas m'enseigna dans nos conversations sur les médecins mentaux. C'était un maître à l'esprit très clair. Il était normand comme moi et, fait singulier, il avait été externe dans le service d'enfants de mon père à l'Hospice Général de Rouen. Mais si la récolte médicale fut minime, j'y eus connaissance de faits extrêmement intéressants au point de vue humain.

J'ai dit que Charcot était alors à l'apogée de sa puissance. C'est exact, mais on voyait déjà des signes avant-coureurs de la décadence de ce pouvoir tyrannique et on pouvait prévoir son effondrement proche. Il n'eût pas lieu parce que une mort subite le délivra de ce qui eût très péniblement affecté son orgueil.

Charcot s'était assuré de son mieux de la conservation de son pouvoir sur les médecins. Il était membre de l'Institut et tout membre de l'Institut qui en a la volonté et la vanité à la fois dirige à son désir tout le corps médical. Il tient directement sous sa bride les candidats aux places si rares de la section de médecine de l'Institut : deux^{de} médecins, deux^{de} chirurgiens, deux de physiologistes. Par là il manoeuvre les places de l'Académie de médecine et ce qui est plus grave les places de professeurs à l'Ecole, de médecins des hôpitaux et même celles d'Internes. Il n'était pas certes indispensable de ce temps, d'appartenir directement à la boîte Charcot pour arriver aux différents concours ou élections qui menaient à cette place, mais pour les concours cela était d'une valeur très grande et pour ce qui est des élections, une quasi nécessité. On n'arrivait en tout cas presque jamais quand on avait contre soi l'influence du Maître de la Salpêtrière. Un seul facteur pouvait détruire cette sorte de puissance : c'était l'âge, l'âge avec lequel Charcot fort bien portant ne comptait pas sans doute. Les candidats aux hautes fonctions médicales, eux, tenaient compte de ce facteur, aussi prévoyant que Charcot, comme tous seraient malade un jour, constatant qu'il vieillissait, qu'il déclinait à mesure que les années avançaient, n'avaient plus même tendance à entrer dans son service. La valeur des élèves qui se présentaient pour remettre entre ses mains leur destin aussi. Charcot, afin de rendre indisputable son influence faisait passer ses élèves régulièrement aux places plus élevées par ordre d'ancienneté ! Il se trouva un moment où l'infériorité des élèves de Charcot devint trop apparente pour qu'il ne se glissât pas de temps en temps dans les concours qui portaient sur plusieurs places, un

candidat étranger à la Salpêtrière.

Ce fut dans ces conditions que furent nommés Gilbert qui devait plus tard essayer de tyranniser les concours médicaux à son tour sans avoir les hautes qualités de Charcot et Letulle qui promettant par faiblesse de caractère sa voix à tout le monde détruisait une influence d'un honnête homme, laquelle aurait pu être salutaire.

Un jour vint où l'influence du dehors se fit en outre sentir. La rupture des relations jusqu'alors amicales entre la famille Daudet et la famille Charcot et transformées vite en haines, ne pouvait rester ignorée. Une partie de la grande société parisienne prit parti dans cette querelle. On commença à médire des Charcot. Ils avaient des ennemis très tenaces qui n'osaient par encore se déclarer. Ils se déclarèrent.

L'amitié profonde de Jean Charcot et de Léon Daudet ne put rien, sauf que de subsister au profond de leur cœur. Bientôt il y eût dans le corps médical un clan Daudet et ceci d'autant plus naturellement que Léon Daudet comme Jean Charcot avait commencé ses études médicales. Il n'est pas bon d'être mal avec un grand écrivain. Alphonse Daudet était toute sensibilité ; dévoué jusqu'à la mort ou à l'absurdité à ses amis, impitoyable vis à vis de ses ennemis. Il est impossible de savoir comment se serait terminée la lutte entre les deux maisons si Alphonse Daudet n'avait été infirme et le père Charcot entouré d'intelligences saines autant que de simples flagorneurs. Bien qu'ami de Léon Daudet, je n'ai rien su du fond de la querelle, ce fut sûrement une querelle de femmes. Gros travailleurs tous deux, les maris n'avaient que des raisons de s'estimer. Quant aux fils, je l'ai dit, ils s'aimaient et n'ont pas cessé de le dire.

Si l'influence de Charcot était menacée fatalement par toutes ces causes, elle l'était plus fatalement, je l'ai dit, par l'infériorité progressive de ses candidats dont certains d'ailleurs agréables à Charcot, étaient désagréables à sa femme. Celle-ci, quelque fussent être ses qualités personnelles que j'ignore n'était nullement apte à se mêler utilement des questions médicales et du choix de tel ou tel candidat, pour telle ou telle fonction.

Je puis rapporter quelques incidents dont j'ai été le témoin ou d'autres sur lesquels mon information ne saurait être mise en discussion. Je les rapporterai sous forme de récits séparés.

La folie de Gilles de la Tourette

Mon informateur fut témoin de l'affaire. Il a été mon préparateur à Rouen. Il est devenu et il est resté mon ami. Il se présentait ce jour là à la Faculté de Médecine avec les trois autres candidats ordinaires devant les trois juges également ordinaires à un examen qui ne peut être que le quatrième de ce temps là. Gilles de la Tourette était un des assesseurs. Le soin de faire passer les épreuves d'histoire de la médecine lui était tombé en partage. Elève de Charcot protégé par lui, il n'avait pas fait précisément bonne figure de candidat dans les concours auxquels il s'était présenté. C'était un mauvais représentant de l'écurie. Néanmoins, le Maître tenait à sa nomination et la poursuivait âprement. Gilles de la Tourette appartenait à une famille qui avait donné plusieurs professeurs ou médecins des hôpitaux honorablement réputés.

Nul ne pouvait prévoir la catastrophe dont le destin le menaçait ce jour là.

Ce jour là, s'adressant au premier des candidats qu'il avait à interroger, Gilles de la Tourette lui pose la question vraiment extravagante suivante : "Monsieur, voulez-vous me dire quel ont été les trois plus grands médecins du XIXe siècle" Devant l'impossibilité d'une réponse, le candidat croit qu'il n'a pas bien entendu. Il répète : "Les Trois plus grands médecins du XIXe siècle". Alors le malheureux cherche à deviner ce que le juge entend par premiers médecins. Il dit : "cela dépend du point de vue duquel on se place. Est-ce en médecine ; en chirurgie, en physiologie ? Les traits du juge sont fermés et comme ironiques. Le juge répète : les trois premiers médecins du XIXe siècle. Alors le candidat essaie des noms : Claude Bernard, Duchesne de Boulogne, Trousseau, Nélaton, Charcot. Chaque fois, il se trouve arrêté par le sourire ironique et la phrase toujours la même dédaigneuse et courtoise du juge. Non Monsieur, je vous demande les trois plus grands médecins du XIXe siècle.

N'osant plus aucune affirmation, le candidat lorsqu'il présente un nom, par avance évite de se compromettre : Pasteur, mais il n'était pas médecin, Virchow, mais il n'a pas fait de médecin et il cite pêle-mêle des noms français et étrangers et illustrés dans ce que nous appelons les sciences accessoires.

Enfin, rompant son silence, Gilles de la Tourette, d'un ton très calme déclare : Monsieur, les trois plus grands médecins du XIXe siècle sont Gilles de la Tourette, mon grand-père Gilles de la Tourette, mon père et coco, c'est moi. Il se lève, prend

sa toque, fait trois fois un tour sur lui-même, coiffe de la toque le candidat et ajoute : d'ailleurs on va m'élever bientôt une statue en bromure de potassium. A ce moment intervinrent les appariteurs qui entraînant le dément mirent fin au scandale.

On conçoit que ce petit ~~xxxxxxx~~ incident n'ait fait aucun bien à la qualité d'élève de l'écurie Charcot.

Le cas Duthil

Duthil était un garçon du plus grand mérite. Sa valeur aurait suffi à assurer sa rapide promotion. Il était en outre élève de Charcot, apprécié de lui, mais il avait un caractère indépendant. Ami de Léon Daudet, il n'avait pas cru devoir rompre avec lui parce que Madame Charcot ne s'entendait pas avec Madame Daudet. Il se contentait de se tenir sur la réserve toute les fois que le nom des Daudet était prononcé dans la maison de Charcot.

Or, il advint qu'un jour ce nom fut prononcé et que Madame Charcot remarquant l'inertie de Duthil s'en fâcha. Elle venait de parler en mal de l'adversaire. Se retournant vers Duthil et le signifiant sans erreur possible à la personne à laquelle elle venait de faire sa confidence offensante, elle ajouta : "On peut d'ailleurs répéter ce que je viens de dire aux Daudet".

Visé directement en pleine innocence, Duthil ne put retenir une phrase de défense : "Madame, dit-il avec une grande politesse il n'y a pas ici de domestiques". Cette simple phrase suffit à briser sa carrière. Désormais il eût un ennemi dans la place et un ennemi implacable. Chaque fois que le nom de Duthil était prononcé devant elle, l'impératrice du corps médical, témoignait de son hostilité.

Le père Charcot dut s'incliner devant plus fort que lui.

J'ai été témoin à plusieurs reprises de cette scène humaine et bien pénible pour qui n'aimait pas pourtant Charcot.

La leçon venait de prendre fin. Duthil, ancien chef de clinique y avait assisté. On sortait. Chacun prenait congé du Maître. Charcot faisait signe à Duthil d'aller en avant et en même temps lui faisait comprendre qu'il le rejoindrait. Il envoya également en avant son coupé. Ayant pris congé de tous, Charcot de son pas lourd rejoignait lentement Duthil sous les voûtes qui menaient vers la sortie. Et là ne se sentant plus espionné

par les gens de l'entourage de sa femme, il prenait doucement le bras de son élève favori. Tous les deux faisaient ainsi la plus grande partie du trajet, puis Charcot prenait congé de Duthil.

Duthil a fait une fort belle carrière pratique à Nice. Il a renoncé de bonne heure à parvenir aux concours de Paris. On peut se demander même s'il ne s'y est pas décidé sous l'influence du dictateur.

Falret

J'ai été interne de Falret pendant les quatre premiers mois de ma seconde année d'internat et dirigé un de ses services absolument mort que l'Assistance publique disputait à la psychiatrie.

Il avait succédé à son père dans la maison de santé de Vanves où tant d'aliénés célèbres ou d'hommes politiques intéressés à se faire passer pour irresponsables ont trouvé refuge. Le plus célèbre de l'époque était Cornélius Hertz, qui ne com-promit pas seulement que des hommes politiques, mais ses propres médecins.

Cette maison de santé consistait en un château entouré d'un parc magnifique où l'on avait construit des villas indépendantes pour la clientèle de choix.

J'ai dit que le service hospitalier de la Salpêtrière était au contraire, très réduit. En quatre mois, je n'y ai pas vu entrer une malade nouvelle. Il était rempli que de vieilles démentes, d'idiotes et de chronique de tout espèce. Il n'aurait offert pour moi aucun intérêt, s'il ne m'avait permis de suivre le service de Charcot, de fréquenter l'aliéniste Legras qui, par hasard avait été l'externe de mon père, à l'hospice général de Rouen, et surtout d'observer, d'observer le dieu de la médecine de mon temps, Charcot, et un homme infiniment plus curieux, bien qu'infiniment moins réputé, mon maître, Falret.

Aux yeux de la plupart, Falret était un peu vieillard ramolli, digne de ses pensionnaires. Il était considéré comme tel par mes collègues d'internat. Sa grande libéralité et une aménité ~~xxxxx~~ sans doute excessive le faisait traiter avec un irrespect que je jugeais d'emblée une erreur.

Falret père avait créé cette grande maison de santé de Vanves, comme, en partie, moyen de réclame et il y avait réussi par les moyens américains déjà qu'il employait. Tous les visiteurs de passage étaient invités chez lui, à des festins prodigieux et ils pouvaient amener avec eux, amis, famille et revenir quand ils voulaient. Ils étaient toujours invités. Il en était de même des internes du service des internes de la Salpêtrière, de tout le corps médical des anciens internes, de leurs amis, et d'une série de parasites : architectes, fournisseurs de la maison etc.

Je dis ces choses comme elles étaient du temps du second

Falret, le mien. Il est infiniment probable que la fondatrice de la maison y mettait plus d'habileté.

Dès le premier jour, en salle de garde, mes collègues ne manquèrent pas de me dire : nous irons avec toi dîner mercredi prochain, chez Falret. C'était la coutume et lors du dernier dîner de nos collègues de l'année précédente, ils avaient à la fin du repas émis l'opinion d'emporter les meubles de la salle manger, comme souvenir. Falret disait-on ne s'y était que mollement opposé.

Durant mes quatre mois de présence chez lui, aucun de mes collègues n'a été invité, pas même le délicieux Henri Meige.

Mais le même Meige, m'ayant succédé n'a pas fait la même barrière et il paraît que le déménagement eut lieu, cette fois-ci jusque dans la rue.

La visite du service du matin n'était pas pour donner une idée bien différente de celle que professait mes collègues, mais elle présentait des points originaux qui ne permettaient pas d'asseoir un jugement entièrement conforme. Falret arrivait par dessous les grandes voûtes de l'hospice dans un coupé extrêmement aristocratique. Il présentait l'aspect d'un vieux magistrat austère, glabre mais sans la sécheresse qui caractérisait ceux de l'époque. Un chapeau haut de forme impeccable qu'il ne retirait que pour saluer; à la porte du service attendaient toujours quelques quémandeurs. Falret n'admettait pas qu'on s'adresse directement à lui. Je crois que c'était par timidité. Les gens remettaient des enveloppes à la surveillante. Celle-ci, ancienne religieuse de Ste Marthe qui restait en place, comme toutes ses collègues au moment de laïcisation était comme Falret d'une exquise bonté. Elle le guidait dans ses générosités et lui évitait souvent des erreurs. Falret prenait toutes les requêtes et il passait une demi-heure, à est à dire la moitié de son temps d'hôpital, à y répondre, puis, avec discrétion, il glissait louis, pièces d'argent ou billets dans l'enveloppe. La surveillante assurait la distribution.

Je l'ai vu arriver, un premier janvier, avec un sac rempli de monnaie et de billets de toute sorte et très timidement, rougissant (il avait près de soixante ans) remettre à la surveillante, cet important présent en s'excusant de son incompetence personnelle à savoir sur qui : personnel, malades, assistés de la surveillante ou autres, diriger sa générosité.

Je puis affirmer qu'elle dépassait vingt mille francs de l'époque. Il faut dire que la maison de Vanves était bien achalandée. Après ces aumônes quotidiennes, Falret, chapeau haut de forme en tête, parcourait les salles. Il saluait toutes les

et il échangeait avec elles exactement les mêmes propos. Il ne désaffirmait aucune.. et autant que possible il évitait de faire entrer en crises les dames très furieuses parmi lesquelles se trouvait la célèbre mère l'Empereur, une femme terrible qu'on s'amusait à exciter comme une bête furieuse. C'était d'ailleurs une ancienne cantinière de lanciers polonais et qui savait d'avoir bien connu le maréchal Poniatowski.

Tous les jours, une petite vieille s'avancait vers Falret, un petit panier d'osier noir au bras. Elle le saluait et lui disait : "Je vais me marier ce matin". Falret répondait au salut et avec la plus exquise urbanité il s'informait du nom du futur époux - "Avec Monsieur de la Seglière". Falret saluait de nouvelles et passait. C'était généralement à ce moment que je rejoignais mon maître dans le service. On parcourait ensuite les jardins, la visite offrait le même intérêt, puis on rentrait dans le cabinet de Falret qui m'avait salué toujours deux fois quand il m'avait vu, me saluait encore deux fois et se dirigeait vers son coupé accompagné de moi. Là s'engageait un dialogue avec le cocher, cocher d'aspect magistral. "A l'.." disait Falret, cela signifiait au restaurant Foyot". A l'Ecole de médecine, cela voulait dire Maillard. C'étaient les deux endroits où il réunissait en tête à tête avec lui une vieille amie, dame d'une distinction parfaite et que l'on revoyait au dîner du mercredi.

D'autres fois, le nom prononcé était autre. Souvent "Vincennes". C'est qu'il allait déjeuner chez son vieil ami V.

Il faut croire que le cocher n'avait point d'amitié pour son collègue de cet asile, car souvent il prétextait que son cheval était fatigué. Alors Falret tout doucement disait : "Conduisez moi à la station de fiacres.

La générosité de Falret s'était exercée en dehors de secours très heureux vis à vis d'infortunes médicales, à la publication des œuvres de son adjoint Cotard, qui décrivit le premier le délire des négations.

Falret avait en outre payé de sa bourse le monument de Pineau qu'écrase le métropolitain devant la Salpêtrière.

Je n'ai pas abusé des invitations à Vanves. Je crois n'avoir accepté en deux mois que la première et la dernière. Ce n'était pas surtout petit voyage que de circuler alors dans la banlieue. Il fallait prendre tramways à itinéraire inchangeable ou bien omnibus dont les trajets pour être cahotants n'en étaient pas moins.. d'où détours des points d'arrêt, loin du but qu'on se proposait d'atteindre, des correspondances impossibles ou bien la concession n'était le privilège que des habitués. On aboutissait dans une petite rue de la ville ancienne, on passait une porte majestueuse, puis on se trouvait, la cour d'honneur franchie, dans un parc princier. On y attendait l'heure du repas.

Celui-ci avait lieu dans une très vaste salle à manger d'un goût philippéen et dont les murs étaient couverts de natures mortes alimentaires, à perte de vue.

Autant que je me souviens, à part les places d'honneur, on se disposait à sa fantaisie. Naturellement, en oitoyen hardi comme j'étais, je pris la place, les deux fois, dans les bouts. J'eus pour voisin, la première, un jeune homme de mon âge, extrêmement gentil qui me donna tous les renseignements sur les hôtes, les invités, le fonctionnement de la maison de santé. Il me parut que pour être aussi bien informé, ce ne pouvait être que l'un des internes "Monsieur", me répondit-il, avec une très exquise confusion, je suis un malade". Falret recevait aux extrémités des tables, les malades au second dîner. J'en vis cependant refuser un. La table était présidée par le maître de maison lui-même. Il avait à sa droite sa vieille amie des déjeuners du quartier latin.

En face de lui, spectacle touchant, était assise sa nièce, jeune fille grande et belle jeune fille, aveugle. Elle était l'enfant d'un frère de Falret ancien préfet de Versailles révoqué par les décrets contre les magistrats réactionnaires rendus quelques années auparavant par le ministre Jules Ferry et qui avant... pour de longues années la seule politique intérieure de la troisième république.

Parmi les invités, surtout des amis, tels l'architecte, figure d'aspect peu commode et colonial. Trop de participants pour une conversation générale. On parlait avec ses voisins, mais somptueux et classiques. Au dessert, Falret se levait, disait quelques paroles aimables, très bien dites d'ailleurs au moins de passage et, pour peu que l'on l'en priât. Je crois que l'on l'en priait toujours, il lisait des poésies exquises de son père. De temps en temps, on entendait la voix en sabre de cavalerie de l'ancien préfet. Elle stigmatisait les derniers méfaits de la scélératesse (la troisième république). Le dîner terminé, on se dispersait dans les petits salons ou dans les diverses parties du parc. Les deux fois je ne tardai pas à m'éclipser.

La seconde, j'avais amené avec moi Meige. Il partit en même temps. Je sais que le mercredi suivant il conduisit avec lui toute la salle de garde et que Jean Charcot et Hallin furent arrêtés à la porte du domaine par les domestiques, alors qu'ils enlevaient ou simulaient d'enlever le mobilier d'un des petits cabinets Louis XV. Je ne devais pas revoir Falret. J'eus besoin à quelques mois de mon départ d'un certificat signé de lui et témoignant de deux mois passés dans le service. J'ai toujours écrit mal; à l'époque j'écrivais plus mal et signalais illisiblement. Le certificat me revint, portant le nom de Chérol. Bâen

qu'il sût pertinemment qu'il n'avait eu aucun interne du nom de Chirol, Falret n'avait pas su le refuser. J'eus, ainsi, une dernière preuve de sa bonté et je changeai ma signature. Ce fut certainement la plus claire influence que Falret eut sur moi. Elle dure encore.

La vie d'interne à la Salpêtrière

J'ai conscience de n'avoir pas été un bon interne, surtout de ne pas avoir profité de ce que l'exercice complet des fonctions de l'internat apprend au médecin pour la pratique de son métier et à l'homme pour l'exercice de sa vie.

Sans doute je remplissais mes fonctions avec exactitude et je m'instruisais de la médecine au contact de mes malades. Mais je demeurais étranger à leur vie et à tous les détails de celle-ci. Or ces détails sont d'une importance extrême pour comprendre ce qu'est un malade, ce que la maladie change à sa personnalité, ce que le médecin doit soigner en lui, en dehors des symptômes. Ma pensée n'était jamais à l'hôpital lorsque je ne m'y trouvais pas moi-même. Elle était là où je me trouvais, dans ma chambre de la rue de Grenelle ou plutôt exactement avec moi. J'ai mené le moins possible la vie de salle de garde. J'en étais éloigné par mon éducation. Mon éducation avait été trop parfaite. J'étais réservé, timide. Les propos de la salle de garde m'effrouchaient. Je rougissais de rien et si visiblement que le fait n'échappait pas à mes collègues. Beaucoup dont la vie était sensiblement aussi chaste que la mienne se donnaient des allures impures et me jugeaient comme ceux dont la vie était vraiment dissolue.

Aussi, comme aucun règlement n'attache l'interne à l'hôpital en dehors des obligations de son service, je n'étais guère à l'hôpital que le temps de remplir ces obligations. Cela m'a valu d'éviter des contaminations pathologiques qui mal traitées à l'époque de mon internat ont arrêté de belles carrières. Ces avantages ont été payés par moi par des inconvénients moraux peut être aussi graves. Si je regrette de n'avoir pas fait salle de garde régulière, c'est surtout à la Salpêtrière. Ce n'était pas seulement un hospice, mais une cité de 5 à 6 mille habitants avec un marché, des jardins, des pavillons denses de population et qui constituaient chacun une cité particulière. Elle était désignée sous le nom de médecins ou de bienfaiteurs. Les malades qu'elles hospitalisaient étaient des vieillards. Parmi eux chaque jour il se déclarait des cas de maladies véritables que l'on soignait dans le service de médecine dirigé par Jeoffroy, service non spécialisé, bien plus important que celui de Charcot et analogue à celui d'Olivier de l'Hospice Général de Rouen où j'avais commencé ma médecine.

Il se trouvait à la salle de garde une boîte aux lettres dans laquelle on déposait des fiches indiquant à l'interne de service les salles et les lits où il y avait un malade à visiter. Franklin 34, Magendi 16, Aristote 64, Roger Bacon 32 etc. Muni

de ces fiches et les renseignements topographiques qu'on lui donnait, puis qu'il acquérait par l'usage, l'interne de garde parcourait successivement les pavillons à la recherche du malade indiqué. Cette poursuite durait toute la journée presque entière. La nuit, c'était les surveillantes ou infirmières qui venaient, en cas de besoin, le chercher. Ce service constituait un exercice pittoresque. Il comprenait l'examen du malade pour lequel on avait été réquisitionné et tous les examens imprévus que l'on rencontrait sur sa route. C'était des consultations sans fin et souvent des cas intéressants. Je laisse de côté les conversations avec tout ce monde de vieilles femmes. Sans doute, l'intérêt de quelques unes était payé par l'insanité ou la méchanceté d'autres conversations. On y apprenait à mépriser la vieillesse féminine. Si cela est parmi les femmes âgées qu'on rencontre surtout dans la classe ouvrière de Paris, les plus beaux caractères francs, humains, généreux, braves, ce sont là des exceptions. La plupart des vieilles de la Salpêtrière sont des personnages vils, méchants et qui vous feraient mépriser le sexe auquel vous devez vos mères.

En fréquentant pas de façon constante le milieu des internes, je me privais de la compagnie d'amis de mon âge qui menant une vie plus simple le plus souvent infiniment sage, se trouvant sans cesse en contact les uns avec les autres, m'auraient beaucoup appris sur la vie, sur les divers milieux, parisiens ou provinciaux et m'auraient donné des amis aussi proches que des frères. Enfin je n'aurais pas manqué, comme tous les autres de contracter des relations féminines dans ce monde fermé où l'instruction commençait grâce à Bourneville à pénétrer dans le monde des infirmières, qu'il ait pu en résulter des inconvénients pour moi, cela n'est pas douteux. J'aurais offert une proie facile aux intrigances. Mais j'aurais mené la vie de tout le monde. Et il m'a nuit dans l'avenir d'avoir vécu en marge du milieu de tous à la façon d'un ermite ou d'un pasteur protestant dont je n'avais nullement la mentalité.

Je n'ai donc pas grand chose à raconter sur la vie intérieure de la Salpêtrière. J'y montais d'abord régulièrement mes gardes. Puis je trouvais des camarades sédentaires pour me remplacer. Ils préféraient vivre dans leur service et dans leur chambre que de sortir. La visite terminée, je filais aussitôt regagner à pied le quartier, déjeuner au restaurant Sallé, où je retrouvais mon frère et mon ami Lasneret avec lequel je cohabitais, rue de Grenelle. Nous allions prendre le café au coin de la rue St Benoît, puis je gagnais le laboratoire Gombault où je retrouvais Leredde. L'anatomie pathologique nous acceptait quelque peu en même temps que la surveillance des élèves des travaux pratiques. Notre vie véritable c'était les conversations qui suivaient et qui nous tenaient jusqu'au soir. Il y était fort peu question des malades de la Salpêtrière du laboratoire

du même, mais d'art, de littérature, de théâtre, de politique et d'un tas de questions où nous étions plus affirmatifs que bien documentés. Mais n'est-ce pas là le principal de la vie des jeunes étudiants à Paris. Il y manquait l'ivrognerie, la tabagie et ce qu'on est convenu d'appeler la noce.

Le tableau donc se maintenait sur le plan bourgeois. Il y avait aussi notre instruction médicale qui nous conduisait au travail dans nos chambres de très bonne heure.

Je n'ai pas à rapporter, par conséquent grand événement sur la Salpêtrière.

Une expédition nocturne dans le service Jules Voisin

Suggestion et incendie

Je ne dois pas omettre cependant de rapporter un exploit que j'accomplis avec Henri Meige.

Meige se distinguait entre mes collègues, non seulement par sa haute taille qui le mettait seul au dessus de moi, mais encore par sa culture générale, surtout artistique et par une éducation meilleure que celle des autres. En outre, il avait été l'ami commun de Léon Daudet et de Charcot et s'il faisait partie du clan Charcot, nécessité fort belle pour son avenir, il avait su conserver sa liberté de pensée vis à vis des Daudet. Il était interne provisoire chez Charcot et fort estimé du maître par son grand talent de dessinateur. Il devait plus tard succéder à Paul Richet et illustrer à sa suite la Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière, puis devenir professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts.

Des sympathies dans le goût nous avaient rapprochés. Seule l'inimitié entre les Charcot et les Daudet nous empêchèrent d'être tout à fait intimes.

Il y avait parmi les chefs de service de la Salpêtrière deux aliénistes aussi peu cotés l'un que l'autre ; Cousins et portant le nom de Voisin. Leur service attirait une société d'officiers en retraite, de vieilles demoiselles, de vénérables ecclésiastiques que leur candeur désignait comme proie à la bande suspecte ou tarée qui vivait de l'exploitation du surnaturel. Les Voisin étaient victimes de la même fraude. Quand on pense que malgré sa robuste intelligence, Charcot en était exploité également. Le fait n'a rien d'étonnant pour des cervelles plus faibles. Il se passait donc à la consultation des Voisin des séances de suggestion et d'hypnotisme éffarantes. Un médecin de Nancy Bernheim venait d'inventer la suggestion. A l'état de

veille on commandait à une hystérique de se livrer le lendemain à tel acte. Elle avait beau protester de son refus, le lendemain à l'heure fixée, elle accomplissait l'action qu'on lui avait commandée.

Au cours d'une semaine, Auguste Voisin avait fait choix d'une femme d'aspect raisonnable et il avait annoncé qu'il ferait d'elle une incendiaire. La femme avait protesté, mais Auguste Voisin avait maintenu sa décision. Il déclara donc à sa victime devant l'auditoire ordinaire du service qu'elle aurait à venir le dimanche suivant à 11 heures du matin, qu'elle trouverait à l'angle d'une table désignée, une boîte d'allumettes, qu'elle s'en emparerait et sortirait dans le jardin. Là se trouveraient construites deux maisons en miniature semblables, l'une peinte en bleu, l'autre en jaune. Elle aurait à mettre le feu à celle de ces maisons que l'auditoire allait lui désigner. L'auditoire désigna la maison bleue. La femme protesta qu'elle ne viendrait pas, que si elle venait elle ne prendrait pas la boîte d'allumettes et que de toute façon, elle ne mettrait le feu à aucun objet.

Meige suivait de temps en temps le service de Voisin. Il exposa en salle de garde le programme annoncé. Il nous parût intéressant à lui et à moi de nous mêler à l'exécution de ce programme. La veille, à la tombée de la nuit, nous nous rendîmes tous deux au lieu où devait se jouer ce spectacle. La division des folles était sévèrement clôturée de nuit par un mur élevé couronné de débris de verre. Pour éviter cet obstacle offensant force était de faire un long détour par les serres ; nous escaladâmes le mur des serres, les poches remplies de feux d'artifices. Nous n'étions, ni Meige ni moi, fort souples, mais comme je l'ai dit, nous étions très grands. Notre taille nous servit en nous empêchant de faire une pression trop violente sur un point déterminé des vitres et par conséquent de rompre celles-ci au détriment de nos habits et de notre peau. Nous parvînmes ainsi jusqu'au jardin. Deux sortes de niches à chien représentant vaguement deux maisons y avaient été construites à distance l'une de l'autre. Par derrière toutes deux, se dressait un énorme abat de paille et de débris végétaux desséchés.

Rapidement nous gagnâmes les niches à chien dont l'une était jaune, l'autre bleue et nous emplîmes le vide du contenu de nos poches. Puis nous fîmes retraite dans les conditions où nous étions arrivés.

Le lendemain matin, avant 11 heures, nous étions assis innocemment dans une brouette, attendant en spectateurs la suite de notre exploit.

Nous vîmes successivement entrer dans le pavillon voisin qui

servait de salle de réunions et d'enseignement à Auguste Voisin, le maître lui-même, les élèves de son service, l'auditoire ordinaire. Un quart d'heure plus tard pénétrait à son tour l'hystérique. Elle allait d'un pas automatique comme si elle n'était pas maîtresse de ses actes. Muette, elle marcha, sans hésiter, vers la table y prit la boîte d'allumettes, puis fila du même pas vers la niche à chien bleue. Immédiatement, elle tira de la boîte une allumette, la frotta et mit le feu à la maison désignée. Voisin et sa cour s'étaient rapprochés. Le maître calme et souriant, l'entourage fortement ému. Ce qui se passait avait été jusque là conforme au programme. Ce qui suivit l'emplifia d'une façon brillante mais regrettable. La maison bleue avait pris feu, mais à peine celui-ci commençait-il à dévorer les parois que la boîte s'ouvrait, faisait jaillir des étincelles d'un éclat et d'un nombre imprévu. Elles montaient en gerbe, s'accompagnaient de détonations, de pétards. Il s'y joignit bientôt des lueurs colorées de feux de Bengale. Enfin, dans un tressaillement violent l'édifice sauta.

Les spectateurs n'en étaient pas au bout de leur surprise. Nous avions pris, Meige et moi, la précaution de semer un ruban de paille d'une niche à l'autre. L'incendie allumé dans la première maison ne tarda pas à se communiquer à la deuxième. Elle prend feu à son tour et les mêmes phénomènes s'y déroulent.

Voisin comprend qu'il a été victime de plaisants. Il cherche à expliquer le fait et il a hâte surtout d'éloigner ses fidèles, mais ceux-ci restent attachés sur place par l'imprévu et le pittoresque du spectacle.

Bientôt c'est encore mieux. Nous avions traitreusement prolongé le chemin de paille jusqu'à la butte de détritux voisine. Celle-ci prend feu à son tour. A cette vue sui lui montrait sa responsabilité, Auguste Voisin détaille et l'auditoire s'éparpille.

Binetôt, il ne reste plus pour goûter la fin du spectacle que les deux auteurs de la farce, assis dans la brouette avec deux amis. On sonne l'alarme. Le pompier de service paraît. C'est un homme en costume de maraîcher. Il examine l'étendue du sinistre. D'un pas calme il va chercher la pompe qui n'est pas bien loin. Il la met en position dominante, puis il ouvre le robinet et lance un jet puissant sur le feu. Nous nous disposons à nous retirer, quand les douze coups de midi sonnèrent. Alors il se passa ceci. Le défenseur de la propriété en pleine lutte contre l'ennemi, ferma d'un geste tranquille l'arme protectrice qu'il maniait et sans autre souci de son devoir, il prononça ces paroles : " il est midi, je ne suis plus de service, je vais déjeuner et il s'en alla d'un pas tranquille.

Je ne sais comment se termina l'aventure. Nous partîmes

aussi; il est probable qu'un second pompier succéda réglementai-
rement au premier ou bien que le feu prit fin de lui-même. En
tout cas, la Salpêtrière ne brula pas.